



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



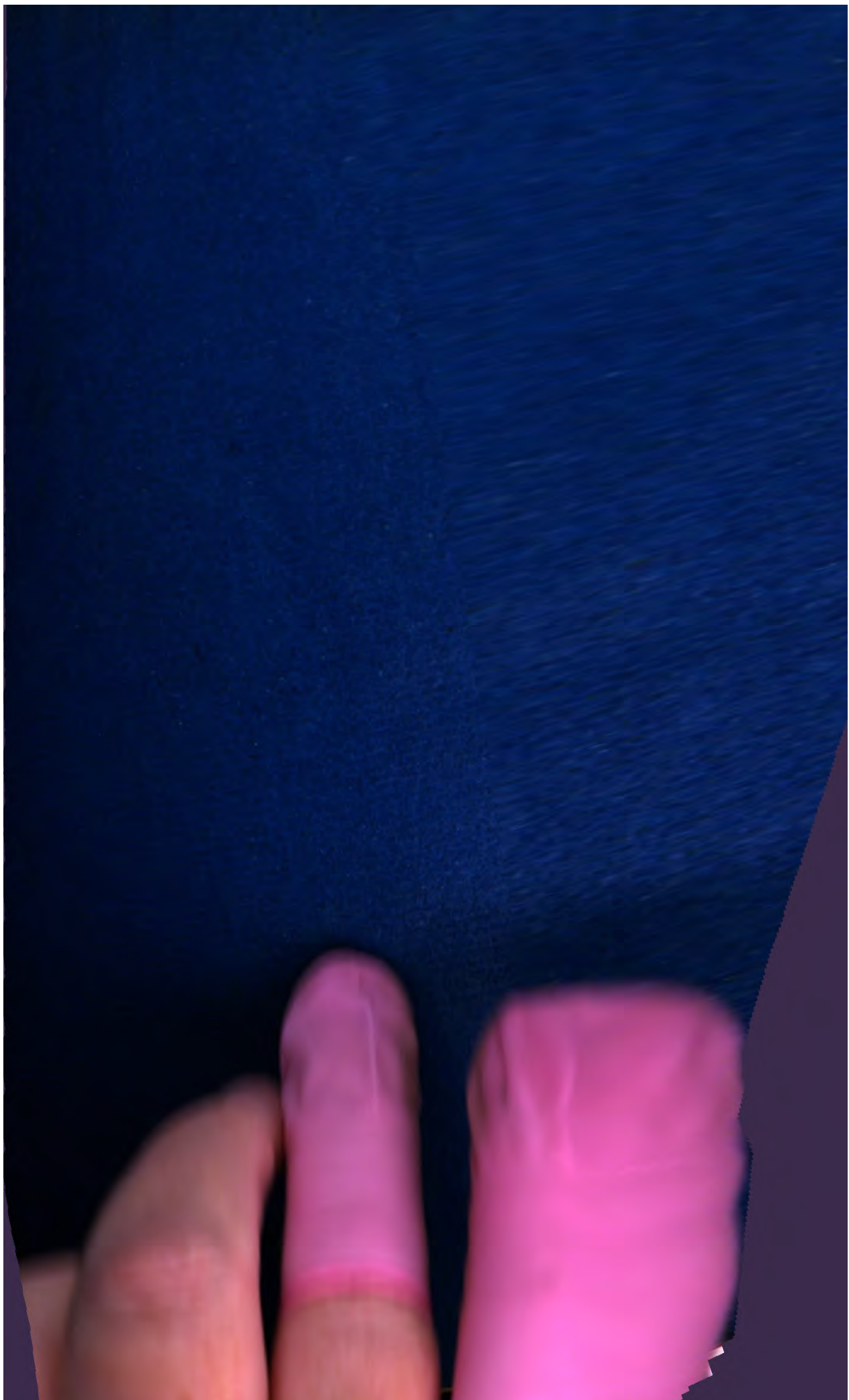
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







LYTTON  
STRACHEY



Lib. A. 2





a  
f

Œ U V R ]

D U M A R Q U ]

D E V I L L E ]





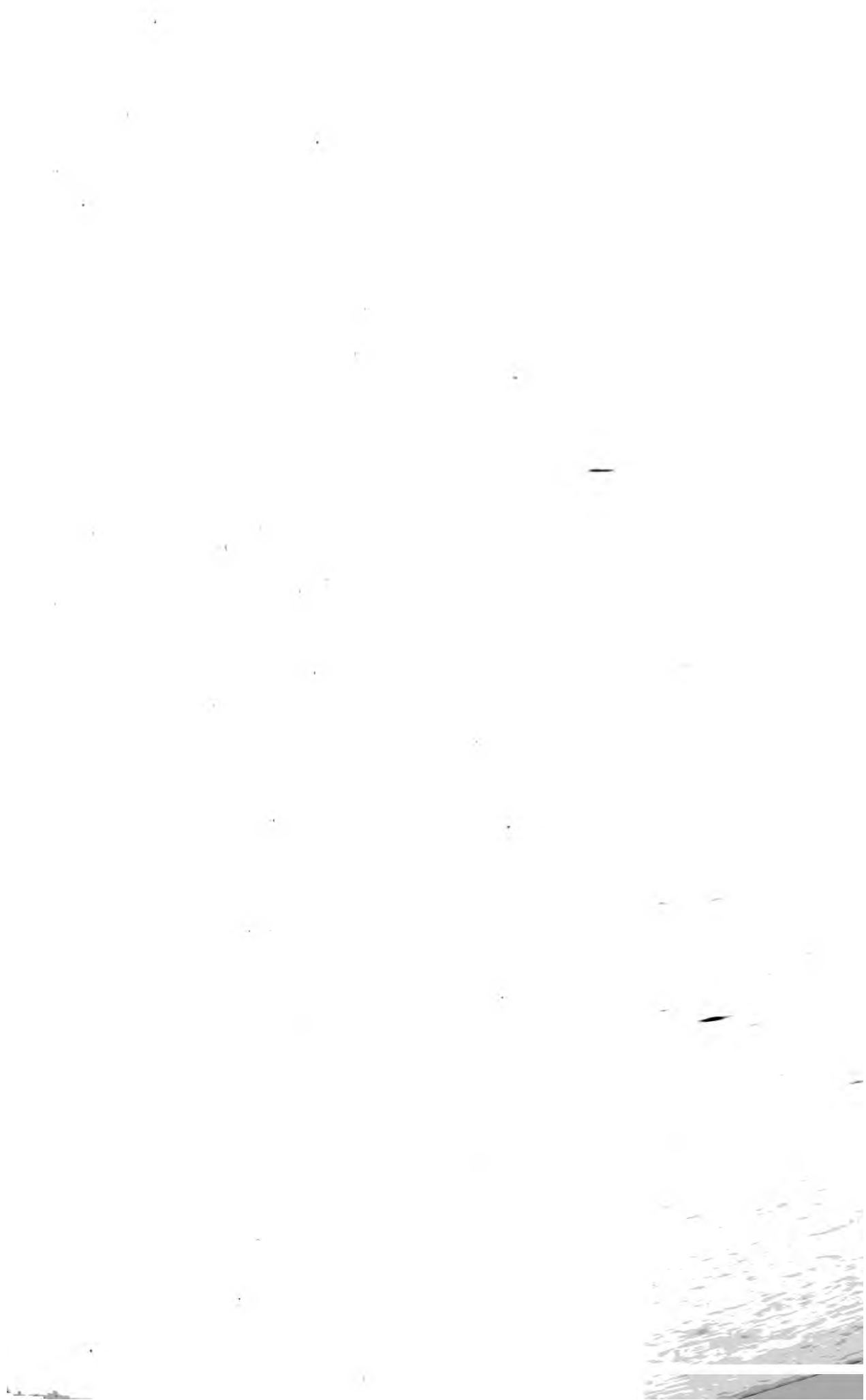
LYTTON  
STRACHEY





Lib. A. 2





u  
t

Œ U V R E S

D U M A R Q U I S

D E V I L L E T T E .



# Œ U V R E S

D U M A R Q U I S

D E V I L L E T T E .



À É D I M B O U R G ;

*Et se trouve à PARIS ,*

Chez { CLOUSIER, Imprimeur du ROI, rue de Sorbonne.  
PICHARD, Libraire, Quai & près des Théatins.  
BAILLY, Libraire, Barrière des Sergents.  
DESENNE, Libraire, N<sup>o</sup>. 1 & 2, au Palais-Royal.

---

1 7 8 8 .



---

---

# AVERTISSEMENT

*DE L'ÉDITEUR.*

**N**OUS avons pensé que la Réimpression de ce Recueil ne pouvait manquer d'être bien reçue. On ne trouvait plus dès longtemps la première Edition, dont on n'avait tiré qu'un petit nombre d'Exemplaires. Il est aisé de voir quel soin l'on s'est donné pour rendre celle-ci plus digne du Public. Les petits-Formats qui ont paru, n'avaient fait que multiplier les fautes & les incorrections dont l'Auteur avait déjà à se plaindre. Presque toutes ses productions, altérées, tronquées, dénaturées, n'étaient publiées que d'après des Copies inexactes; & sur le défaveu desquelles il a peut-être montré lui-même trop d'insouciance.

C'EST ainsi qu'on avait d'abord accollé ses Œuvres à celles de M. le Chevalier



vj      AVERTISSEMENT

de Boufflers qui , par le caractère original de ses Contes si piquans , & les graces de son esprit , n'a pas besoin de supplément ; comme l'Auteur de ce Recueil prouve si bien que lui-même peut s'en passer.

MAIS quoique cette nouvelle Edition soit revue , corrigée & considérablement augmentée , on s'appercevra facilement qu'il ne nous a pas laissé publier tout ce que l'on connaît de lui. Ses Lettres contiennent nombre d'Anecdotes que l'on chercherait vainement ailleurs. Quelques-unes , en Vers & en Prose , nous rappellent un Genre que nos meilleurs Poètes ont si bien cultivé , & que l'on a trop abandonné : d'autres sont dictées par la circonstance : d'autres sont des dissertations familières sur des sujets sérieux. La moitié du Volume n'est , en quelque sorte , qu'une Hymne à Voltaire : on peut dire que , de tous

## DE L'ÉDITEUR. *vij*

ceux qui lui doivent leur talent , personne n'a mieux payé sa reconnaissance. Mais on regrettera toujours que celui qui paraît si souvent tourmenté du besoin de répandre son ame , soit en même-tems si ennemi de la peine ; & n'ait pas eu le courage de choisir un Genre particulier , & d'en suivre la carrière.

ON pourrait peut-être desirer , dans sa manière d'écrire , plus d'unité , plus de liaison , plus de cet ensemble qui forme un but moral. On y trouve plutôt le goût que le talent , la faillie que la méditation , la fantaisie que le travail : par-tout l'élan d'une imagination plus mobile qu'ardente ; & la sensibilité d'un Mondain qui s'affecte de tout , & jamais profondément.

MAIS on ne peut s'empêcher de convenir que ce qui le caractérise , c'est

*viii* AVERTISSEMENT

une politesse de style, un ton d'urbanité que n'a jamais l'Ecrivain de métier; c'est le soin extrême d'éviter la répétition d'un même terme, non-seulement dans la même Phrase, mais dans la même Pièce, ce qui marque l'abondance, & fait la richesse de la Diction; c'est le soin de bannir, presque aussi rigoureusement en prose, que l'on fait en vers, les Hiatus, les finales d'une même terminaison, les Consonances qui se heurtent durement; le soin d'employer toujours le mot propre qui est le mot d'usage, au lieu d'un mot recherché qui aurait de l'éclat; celui de donner à la Période la juste mesure de la pensée: la pensée écrite est dans un Livre, comme une fleur dans un Bouquet; si elle est heurtée, entassée, elle perd sa grace & la nuance de ses couleurs. Voilà ce qui lui donne une Physionomie à laquelle on le reconnaît sans peine, & qui

D É L'É D I T E U R. ix  
n'échappe guères au Lecteur d'un tact  
fin & exercé.

SI toutefois c'est ici le secret de  
l'Auteur que nous dévoilons ; il faut  
avouer qu'il est caché dans ses Ouvrages  
avec tant d'art, que l'on ferait tenté de  
croire qu'à l'exemple de Chaulieu, sa  
facilité seule a favorisé sa paresse. L'air  
négligé, répandu d'un bout à l'autre  
sur ses Ecrits, semblerait prouver qu'il  
a laissé aller ses idées d'elles-mêmes,  
comme elles se sont présentées, sans  
prétention & sans apprêt.

Nous avons rendu compte de l'exac-  
titude & de la pureté du Texte im-  
primé ; qu'il nous soit permis de dire  
un mot de l'exécution & de la manière  
dont on l'a soignée. Jamais la Typo-  
graphie n'a fait tant de progrès que de  
nos jours : mais ce n'est pas seulement  
à l'invention du Papier - vélin, à la

x      A V E R T I S S E M E N T

beauté des Caractères , qu'elle doit sa supériorité ; il fallait que les Imprimeurs , outre la connaissance & l'amour de leur état , eussent encore quelque chose de l'Homme de Lettres.

LES *Elzévir*s ont joui d'une grande réputation ; mais ils n'ont point connu l'art des Alinéas , qui note le sens , & donne du repos à l'esprit. Ils ont adopté un Format épais & carré , qui n'est ni agréable , ni commode : leurs plus belles Editions ont si peu de place , qu'on ne peut tenir le Livre , sans couvrir le texte.

ON fait que , chez les *Estienne* , Protes , Compositeurs , Imprimeurs , jusqu'à la Servante , tout parlait Latin , depuis le grenier jusqu'à la cave. Ils étaient si jaloux des Ouvrages qui sortaient de leurs Presses , qu'après avoir vu & revu chaque Epreuve avant le

tirage , ils affichaient la *Tierce* devant leur porte , & promettaient un Louis à qui trouverait une faute.

J E ne parlerai point des *Coustelier* , des *David* ; ils ont été bien surpassés de nos jours , par leurs Successeurs. Nous regrettons seulement que , dans leurs Chef-d'œuvres Typographiques , ils aient adopté , au lieu des ff alongées , les ss minuscules qui ressemblent presque à des 88 , rendent les lignes tondues , font bluetter les yeux , & fatiguent l'attention. Nous devons tout à notre Imprimeur , pour les soins extrêmes , une facilité , une prévenance que l'on ne trouve pas toujours chez ses Confrères.

O N a eu long-tems la manie des Estampes : il a suffi de quelques Epigrammes pour en dégoûter. On avait aussi la fureur des grandes Marges : le Libraire ne vendait quelquefois en bro-



*xij* AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

chure que de très-beau papier blanc. Nous avons préféré pour ce Recueil le luxe modeste & poli du Satinage, de cette jolie invention qui présente aux yeux les pensées de l'Esprit sur des Feuilletts de soie. Nous avons donc banni ces Fleurons, ces Vignettes, ces Images qui accompagnent si souvent les moindres Productions. Tel se fait imprimer pour la première fois qui, à la première page de son Livre, ne manque point de faire graver, en face de son nom, les neuf Muses qui l'attendent au Temple de mémoire. Un Péristyle fastueux conviendrait-il à une maison des champs, à un simple Belvédère, dont l'aspect varié console de ne pas voir les grands effets de la Nature, en offrant aux regards mille objets qui se dessinent dans les plus agréables détails, & forment de charmantes miniatures?

DISCOURS



DISCOURS  
HISTORIQUE  
SUR LE RÈGNE  
DE CHARLES V,  
ROI DE FRANCE.

---

---

On peut être Héros sans ravager la Terre.

BOILEAU.

---

---

L'HISTOIRE du Genre-humain ne ressemble que trop à la marche de la Nature. Dans la révolution des jours qui composent les ans, qu'il en est peu de paisibles & de sereins ! & dans cette foule de Nations qui couvrent la face du Globe, où sont les Sujets heureux ? où sont les Sages qui les gouvernent ? Le récit des grands évènements est presque toujours le tableau des grands malheurs. Les Epoques de la félicité publique, ces Règnes chéris où les hommes sont moins soumis à l'autorité d'un Maître, qu'à l'empire des Mœurs, échappent en quelque sorte au souvenir de la Postérité. Le Peuple avide du

A

merveilleux , n'est frappé que de ces révolutions terribles qui changent la figure du Monde. La majesté tranquille des mers est-elle donc moins digne de notre admiration , que l'horrible sifflement des Tempêtes ? & ce Disque immense de lumière dont les retours périodiques raniment & consolent la Terre , n'est-il pas un spectacle plus ravissant que ces météores enflammés , qui ne s'élèvent sur l'Horizon , que pour répandre le ravage & l'effroi ?

DÉTOURNONS nos regards de ces Vainqueurs sanguinaires qui ont dégradé l'Humanité ; pour contempler ces Héros bienfaisans qui , par leurs talens & leur sagesse , ont éclairé ou servi la Patrie. Au milieu d'eux , je vois s'élever CHARLES V , à qui la France vient rendre hommage dans le sanctuaire des Lettres & de la Philosophie.

ATHÈNES & Rome lui eussent élevé des statues. Ne regrettons point ces monumens de l'admiration & de la reconnoissance : des hommes choisis , juges non moins délicats que les Grecs & les Romains sur le prix de la Gloire , ont trouvé de plus heureux moyens de garantir la durée des noms fameux ; ils ont perfectionné l'art d'immortaliser , en substituant les dons du Génie au marbre & à l'airain.

---

---

*PREMIÈRE PARTIE.*

**L**E Prince , que les droits de sa naissance élèvent sur un trône paisible , peut aisément devenir un grand homme : les circonstances ont déjà fait la moitié de sa gloire. Que les premières destinées de CHARLES sont différentes ! De la vie privée de Dauphin , il passe à travers des écueils sans nombre , pour arriver à l'Empire ; & les premiers regards qu'il porte vers son héritage , ne lui découvrent par-tout que des malheurs.

UNE Administration faible avait avili l'Autorité suprême : les guerres étrangères , les discordes civiles désolaient le Royaume. Des précipices étaient creusés de toutes parts : il fallait y tomber , ou les combler.

UN jeune Prince , emporté par un élan de valeur inconsidérée , en voulant braver les périls , pouvait entraîner sa chute. CHARLES n'essaya pas d'arracher à la fortune des succès qui devaient être le fruit du tems. Il sentit que l'Etat affaibli demandait à être réparé par degrés ; & qu'il lui fallait des secours , dont la lenteur assurât le pouvoir.

CE peuple fier , nourri dans les factions , l'Anglais était venu porter ses armes dans cette contrée de la France , d'où sortirent ses derniers Conquérans. Notre faiblesse & nos pertes enflaient l'orgueil d'Edouard. Plusieurs de nos villes maritimes avaient reconnu ses Loix. La plupart de ces belles Provinces , maintenant réunies sous un Chef , étaient soumises alors à des Maîtres particuliers , toujours prêts à faire alliance avec les ennemis du Monarque , dont ils étaient les feudataires. Edouard achetait leurs secours ; le Duc de Bretagne le recevait dans ses ports ; & le Roi de Navarre lui ouvrait de son côté de nouvelles barrières , pour entrer dans le cœur du Royaume.

PHILIPPE de Valois avait employé la politique & la force pour prévenir ces malheurs. Jean II résistait encore ; mais son imprudence le perdit. Battu à Poitiers , forcé de rendre ses armes , il donne au peuple Anglais le spectacle d'un Roi de France prisonnier dans Londres. L'amour de la Liberté , ce sentiment si naturel à l'homme , & qui doit être plus vif encore dans un Souverain , le fit plier sous la loi d'un vainqueur superbe.

CHARLES , dans cet âge où le Héros s'aperçoit , mais ne se montre pas ; CHARLES , alors

## HISTORIQUE. 5

Dauphin , prit les rênes du Gouvernement. L'Etat ne vit en lui qu'un Prince d'une complexion faible , & qui n'avait que l'ombre du pouvoir. Dépouvé des forces nécessaires pour se faire respecter , contredit à chaque instant , forcé de garder auprès de lui des hommes ambitieux qui , sous le prétexte de lui servir de conseils , ne prenaient son aveu que pour la forme , & souvent le contraignaient à le donner , il fut réduit à la malheureuse nécessité de voir ruiner le Royaume par des Grands qui dominaient au milieu de l'anarchie , & travaillaient sourdement à établir leur fortune sur les débris de l'Empire.

C'EST dans ces jours de bouleversement & de crise que le germe du grand Roi se développait dans CHARLES. Il étudiait en silence l'art de régner. Les fautes qu'il vit faire , lui servirent de leçons : obligé de céder aux circonstances , dépouillé des droits de la Royauté , descendu presque à une condition privée , il se trouva plus près des hommes qu'il apprit à mieux connaître.

LE Roi de Navarre , connu par le titre affreux dont l'Histoire l'a flétri , Charles-le-Mauvais vint fomenter les divisions & déployer l'étendard de la Révolte. Sous des dehors imposans ,



il cachait une ame atroce. D'autant plus dangereux qu'il avait l'art de plaire, il était naturellement fier, libéral, éloquent ; il possédait toutes les qualités brillantes qui sont des vertus dans un Héros ; mais il les faisait servir à ses crimes. Epoux de la fille du Roi, il tenta de saisir la Lieutenance du Royaume, & le pouvoir qui n'était dû qu'au Dauphin. Il trouva facilement dans la Capitale, de ces esprits inquiets à qui pèse le repos, & qui semblent n'avoir d'existence que dans les troubles.

UN homme que ses attentats ont rendu fameux, & dont l'Histoire rappelle sans cesse le nom à côté de celui de CHARLES, comme la Nature présente l'or à côté de ses plus viles productions, Marcel, Prévôt des Marchands, s'était déclaré Chef des Rebelles. Son adresse lui avait gagné les suffrages de la multitude, toujours prête à baiser la main qui l'écrase, lorsqu'on fait lui persuader que c'est pour la défendre.

MARCEL, croyant que l'impunité réside dans le pouvoir, se ligue avec le Roi de Navarre ; il voyait en lui un protecteur d'autant plus sûr, que ce Prince était lui-même chargé de l'exécration publique. Charles-le-Mauvais, audacieux dans le crime, dévoré d'ambition, se

faisait déjà roi de France au fond du cœur. La vie du Monarque , celle de son Fils , devaient pour jamais anéantir ses espérances criminelles ; mais il crut aisément que le Sceptre ne pouvait échapper à ses mains accoutumées à manier le fer , & à préparer les poisons.

PLEIN de ces horribles projets , il se rend à Paris , & signale son arrivée par un trait qui peint son caractère. Les prisons sont ouvertes ; & la liberté rendue à une foule de scélérats , en fait autant d'exécuteurs de ses volontés barbares. Le parti de Marcel le reconnaît pour son appui. A l'instant la puissance du Dauphin est anéantie ; ses jours mêmes sont menacés. On accuse Charles-le-Mauvais de l'avoir empoisonné ; le cri public s'élève contre lui : vainement chercha-t-il à se justifier , la Postérité ne l'a point absous. La promptitude avec laquelle le Dauphin fut secouru , arrêta l'effet du breuvage ; mais les sources de la vie en furent altérées ; il garda une langueur qui attrista le reste de ses jours , & en accéléra la fin.

CEPENDANT la Tyrannie victorieuse élevait sa tête superbe. Chaque instant appesantissait sur le Dauphin le joug de la servitude. Envain travaillait-il à sortir de l'état d'avilissement où le tenaient ses ennemis. On le vit un jour se

rendre aux Halles où le Peuple était assésé, le haranguer & l'instruire de ses intentions. Triste & sublime spectacle ! l'Héritier du Trône est réduit à demander au Peuple la liberté de le rendre heureux.

LA multitude voulait favoriser le Dauphin : il crut d'abord que le calme allait succéder aux troubles. Mais, comme ces vents féditieux qui, sur la fin d'un orage, ont moins de peine à soulever les flots encore émus par la tempête, Marcel & ses émissaires ne tardèrent pas à rendre au Peuple ses premières fureurs.

L'AUDACE des Rebelles augmente ; l'exécration Prévôt médite de nouveaux attentats. Etonné de la démarche du Dauphin, ne le jugeant pas capable d'avoir pris seul ce parti, il crut qu'il avait été conseillé. Ses soupçons s'arrêtent sur le Seigneur de Conflans, Maréchal de Champagne, & sur celui de Normandie, Robert de Clermont, les seuls qui osassent marquer de l'attachement pour leur Maître. Ils gémissaient avec lui des maux de l'Etat, & ne se bornaient pas toujours à des vœux stériles. Marcel n'hésite point à se défaire de ces généreux défenseurs. Sa farouche insolence va jusqu'à les attaquer auprès du Dauphin. Il entre dans l'appartement où ils étaient avec le Prince, à

qui il dit froidement de ne pas s'étonner. Il appelle à lui une troupe de scélérats : le Maréchal de Champagne est percé de coups ; Robert de Clermont se réfugie dans un cabinet , on l'arrache de cet asyle ; il vient tomber aux pieds du Dauphin qui se trouve couvert de son sang. Il restait encore une victime à la fureur de Marcel ; & quelle victime ! Arbitre suprême de la vie des Rois , grand Dieu ! souffriras-tu qu'un fer assassine tranche des jours si précieux ! Anges tutélaires de la France , veillez sur elle ! veillez sur un jeune Prince qui doit faire le bonheur d'un peuple ingrat ! CHARLES , à la merci des bourreaux , attend à chaque instant qu'ils portent sur lui des mains parricides : mais la barbarie cède à la majesté du Trône.

CHARLES se vit obligé d'approuver en apparence la conduite du Prévôt , & de pleurer en secret la perte de deux serviteurs fidèles ; contrainte aussi cruelle peut-être , que la mort même , & la plus déplorable pour un Prince sensible !

LE séjour du Dauphin à Paris , pouvait lui devenir funeste. Il crut devoir quitter une ville , où triomphaient ses ennemis ; où ses amis , s'il en avait encore , n'osaient se montrer. Il prévoyait d'ailleurs qu'il pourrait trouver dans les

Provinces des secours qui le mettraient en état de faire la loi. L'audacieux Marcel est étonné de sa fuite : il ne voit pour lui dans l'avenir que des supplices dont ses remords lui présentaient déjà l'image effrayante : mais bientôt sa fureur l'aveugle ; il croit détourner la foudre en travaillant à la grossir.

CHARLES parcourt la France , il se fait connaître aux peuples. L'intérêt qu'inspirent ses malheurs , plus que l'éclat du Rang suprême , lui gagne tous les cœurs. La tendresse naturelle de la Nation pour son Prince se réveille. Tous offrent leurs services à celui qui vient essuyer leurs larmes.

LES Anglais, du sein des villes qui leur étaient soumises , se répandaient dans les campagnes. Les Troupes étrangères , appelées pour servir l'Etat , ne recevant point de paye , se livraient au plus affreux brigandage. Les villes les mieux fortifiées n'étaient pas à l'abri de leurs incursions. La plupart des villages , détruits ou déserts , offraient une retraite encore moins sûre à leurs malheureux Habitans. Ces infortunés s'étaient fait une espèce d'art de la Guerre ; art informe qui consistait principalement à creuser des fossés profonds autour de leurs demeures. Ils étaient sans cesse sur leurs gardes. L'un d'eux , en



fentnelle au haut d'un clocher , sonnait l'alarme à l'approche de l'Ennemi ; chacun courait s'armer ; l'époux quittait son épouse ; le fils s'arrachait du sein de sa famille pour aller combattre. Ils soutenaient l'attaque ; tâchaient de repousser la force , satisfaits également de vaincre , ou de mourir sur des brèches qu'ils n'auraient pu défendre.

LA France envahie jusqu'au cœur du Royaume , démembrée de toutes parts , était à la merci d'un vainqueur pour lequel la foi des Traités n'avait rien de sacré. Les Villes étaient sans police , sans arts , sans commerce ; les Peuples sans mœurs ; les Grands abrutis par la Guerre & l'ignorance. Point de liens pour la Société , ni de frein pour les méchants. Les Loix créées par le besoin , étaient bientôt méconnues par l'intérêt. La Nation , sans finances , sans crédit , sans ressort politique , & presque sans armées , voyait encore son Roi détenu dans les fers.

AUX fureurs des hommes , s'étaient joints deux fléaux du Ciel , la famine & la mortalité. Les Campagnes , autrefois fertiles & riantes , n'étaient plus que de vastes solitudes couvertes de ronces : la terre demandait envain des semences ; le Laboureur , dans une inaction douloureuse , pleure sur sa charrue brisée.

QUEL tableau ! quel spectacle pour un Prince tel que CHARLES ! malheureux lui-même , il est encore plus touché de la misère de son Peuple : il oppose , à tant de désastres , la fermeté de son courage , & l'élévation de son ame. Non , ce n'est pas au sein du faste & du bonheur qu'on apprend à s'attendrir. La cabane du Pauvre est loin de la majesté des Cours ; le cri de l'indigence se dissipe dans les airs , & ne parvient point à l'oreille des Rois.

IL n'est point effrayé à l'aspect de tant de revers , il assemble les Etats des différentes Provinces ; il ramasse des secours d'hommes & d'argent , & revient à Paris assez fort pour balancer le pouvoir des Rebelles. Le farouche Marcel lui ferme les portes ; le Dauphin est obligé de combattre : mais comme la vague indocile qui lutte sans succès contre ses bords , la fureur des Séditieux se brise contre la puissance de CHARLES.

LE Prévôt désespéré , cherche à mettre le comble à sa perfidie. Il allait livrer la Capitale au Roi de Navarre , quand le Ciel , las de tant de trahisons , suscita contre lui un Citoyen dont le nom mérite d'être conservé dans l'Histoire. Jean Maillard découvre son horrible projet , & lui arrache la vie.

ÉLOIGNONS de la pensée ces tems à jamais funestes , où le plus sage des Princes n'ayant de passions que celle de la paix , du bonheur des peuples , avait à combattre , non-seulement les grands Vassaux de sa Couronne , ennemis-nés de son Empire , mais encore ceux-là mêmes de ses propres Sujets qui , enrichis de ses dons , revêtus de Dignités , tournaient contre lui le pouvoir qu'ils en avaient reçu. Eloignons de la pensée ces jours de crimes & d'assassinats publics qu'on est , en quelque sorte , forcé de justifier : il semble que la sûreté du Souverain ne reposait que sur des meurtres.

LA mort d'un assassin aussi vil que dangereux assure la fortune de CHARLES. Il entre dans Paris avec la sécurité du héros. On voyait encore , dans les yeux de la multitude , quelques étincelles du feu de la Rebellion ; le trouble de l'ame se peint sur tous les visages. Le Dauphin cherche à calmer les esprits. Un sujet téméraire l'approche , & dit à haute voix : *Si j'en avois été cru , jamais il ne seroit entré ; j'empêcherois bien qu'on ne fît rien pour lui.* Ce cri de sédition devait coûter la vie au coupable ; CHARLES lui répond froidement : *On ne vous en croira pas , beau sire !*

QUELLE ame est assez grande pour oublier

ainsi qu'on l'offense ? Où est l'homme, où est le Prince qui commande à son ressentiment ? La vengeance paraît si douce, quand elle est armée de tout l'appareil de la Puissance ; & la foudre échappe si aisément à la main qui peut la lancer !

APRÈS ces premiers traits de clémence, & de cette sagesse qui fit son caractère, le Dauphin, malgré les langueurs d'une souffrance continue, se livre aux détails du Gouvernement. Il fallait prendre pour le bien public des moyens extrêmes : mais tout lui manque ; sa puissance n'est que momentanée ; la Loi y met des bornes qu'il respecte. Il est héritier de la Couronne ; mais il ne la porte pas encore ; & la France vit alors, pour la première fois, un ministre, fils du Monarque, apprendre à régner. Jean II meurt à Londres, & l'on sacre à Rheims celui qui se montrait si digne de commander aux hommes.

NOUS touchons aux beaux momens de la vie de CHARLES. L'autorité dont il va jouir, n'est plus un dépôt dont il doit rendre compte. Son cœur & le Ciel seront désormais ses seuls Juges. Il pourra se livrer à son génie, & employer la prudence, qui fut en lui le premier don de la Nature.

---

---

*SECONDE PARTIE.*

**L**E Dauphin , parcourant la France , n'avait vu que des orages : mais les cœurs s'ouvraient à l'espérance ; comme , sur la fin d'un triste & long hiver , la terre ouvre son sein aux rayons d'un beau jour. Maître du Royaume , CHARLES va s'occuper du bonheur public , effacer la honte & réparer les disgrâces d'un père faible & malheureux.

LES Milices Françaises , malgré cette ardeur martiale qui fit , dans tous les tems , le caractère de la Nation , n'avaient pu tenir contre les efforts triomphans d'Edouard ; parce que la valeur toute seule ne fait pas les succès. Soldat , chef , politique habile , ce Prince , des mêmes fers , pour ainsi dire , qu'il avait donnés au Roi Jean , avait enchaîné la Victoire : plusieurs provinces conquises par ses armes , ou cédées par le traité de Bretigny , semblaient devoir être à jamais le prix de ses heureux exploits.

CHARLES songe d'abord à réunir à son Domaine tout ce que les malheurs de la guerre en avaient démembré. A peine a-t-il régné un an , que deux Traités le mettent à l'abri des



hostilités étrangères. La trêve avec l'Angleterre est prolongée ; c'était donner des entraves au Roi de Navarre, qui n'osait agir qu'à la faveur des troubles. Il le force à lui demander la paix.

L'INTÉRIEUR de la France ne fixe pas moins la vigilance du Monarque. Les Troupes auxiliaires, devenues inutiles, venaient d'être licenciées. Ces compagnies, n'ayant plus à servir des intérêts divers, s'étaient réunies sous un même drapeau. Accoutumées au pillage, elles signalaient leurs fureurs dans le Royaume. CHARLES s'exposera-t-il au hazard dangereux de les combattre ? Mais les troupes qu'il pouvait leur opposer eussent été de nouvelles levées, toujours trop faibles contre des brigands aguerris. Laissera-t-il au tems & aux maladies le soin de leur destruction ? Mais, comme une hydre renaissante, ce monstre composé de tant de corps peut se survivre sans cesse ; ses forces s'accroîtraient de ses pertes ; sa chute même écraserait la France. Payera-t-il leur valeur oisive en les retenant à sa solde ? mais les impôts qu'il faudrait continuer ou créer pour les entretenir, accablent le Peuple d'un surcroît de misère ; la paix cesserait d'être utile ; ou plutôt la guerre ferait moins funeste. Le Monarque va les occuper hors de ses Etats.

L'ESPAGNE

L'ESPAGNE gémissait sous la tyrannie de Dom Pèdre. Henri de Transamare, cher à sa nation, avait un parti puissant ; mais il fallait à ce Prince, des troupes & un Général. CHARLES qui venait de traiter avec lui, entreprend de le placer sur le Trône par les mains qui dévastaient la France. Il lui destine les Compagnies, & Du Guesclin qui vaut une armée. Cet illustre Breton est chargé de les déterminer à passer en Espagne : une somme que CHARLES leur distribue, seconde l'éloquence militaire du Héros : elles sortent du Royaume. C'est à l'Historien à suivre la chaîne des évènements ; disons seulement que Du Guesclin donna une couronne à Henri, & qu'il affermit celle de son Roi.

COMME un champ dégagé du limon des eaux passagères, offre bientôt aux yeux surpris des fleurs & des moissons ; la France délivrée des Compagnies, reprit son ancien lustre. Le Laboureur tranquille, & sûr de sa récolte, ne craignit plus de confier des semences à la terre. Peu d'années suffirent pour réparer l'Etat ; & le Français oublia ses malheurs.

LES Subsidés continuèrent ; mais leur perception réglée, en sauvant une partie des détails qui les rendent onéreux, annonçait la sagesse du Roi ; ses vues se portent sur le Commerce ;

quelque faible qu'il fût alors , il remarque son heureuse influence. Il fallait des siècles pour amener les nobles entreprises de ces voyageurs marchands qui ont agrandi le monde sous leurs pas. CHARLES s'occupe à faire valoir les productions , les richesses du sol. Il encourage ces hommes trop méconnus , dont les sueurs fertilisent la terre ; il donne des privilèges aux Négocians , réveille l'industrie Nationale , étend ses bienfaits sur toutes les classes d'Artisans ; & les anime à perfectionner leurs professions.

C'EST par ces détails , qu'un grand Roi prépare la splendeur de l'Etat , qu'il attire l'or des Nations en ouvrant les canaux du Luxe , ce créateur des Arts & des Talens , cette ame d'un grand Empire. Le Luxe est chez un peuple puissant & riche , ce qu'est le feu élémentaire dans toute la Nature ; il y porte la vie & l'action. Il répare plus sûrement nos pertes que la plus sage économie. Lui seul a poli la rudesse gothique de nos mœurs , & nous a pliés à cette obéissance si nécessaire à l'ordre général , par conséquent à notre bonheur. Peut-être même est-ce au Luxe que nous devons en partie la destruction de ces maladies horribles trop connues dans nos Annales ? En refluant des Capitales vers les campagnes , il y arrive avec cette juste modification qui , sans énerver le

corps , lui procure la santé. Qu'on ne dise pas qu'il amollit la noblesse Française : nos dernières guerres prouvent qu'elle ne craint, ni la fatigue, ni les dangers. Que peut en effet le Luxe contre cette force morale, cet enthousiasme de l'Honneur qui est l'ame de la Nation ?

CHARLES qui voyait une rupture inévitable avec Edouard, amassait pendant la paix l'or qui paie la valeur & achète les succès ; ses yeux ouverts sur l'Angleterre , épiaient tous les mouvemens de son ennemi ; son ame généreuse s'échauffe de la noble ambition de relever l'éclat de sa Couronne. Les Provinces de la domination Anglaise murmuraient contre leur maître ; celles qui avaient été cédées par le traité de Bretigny , gémissaient sous un joug étranger : tous les vœux demandaient une révolution. Edouard , dans un calme trompeur , ne vit point la foudre qui se formait lentement sur sa tête.

LA Guyenne osa la première faire entendre sa voix. Les Barons de cette province arrivent à Paris : c'était pour CHARLES un moment heureux , que celui où ils imploraient son secours.

TOUT annonçait la guerre. Les conjonctures , les démarches du sage Monarque ne promettaient que des succès. Henri de Castille , ceint du Bandeau des Rois , reconnaissait , par un

nouveau traité , qu'il le devait à la main de CHARLES , & s'engageait à le seconder avec une flotte considérable. Le Prince de Galles était dans un état de langueur qui lui faisait perdre son activité. Cependant c'était le bras le plus puissant qu'Edouard pût armer pour sa querelle.

L'ÉLOGE des Souverains est presque toujours l'apologie des guerres qu'ils ont entreprises ; car la Politique qui travaille à affermir les Trônes , ne conserve ce malheureux équilibre de puissance , que par des chocs meurtriers. Je n'aurai point à justifier CHARLES de ses conquêtes : son ambition fut juste. Je n'aurai point à le montrer à la tête de ses troupes : assez de Héros ont trempé leurs mains dans le sang , & reposé sur des champs de carnage & de morts. La gloire de CHARLES est de triompher sans combattre. C'est de son palais , c'est du milieu de sa cour , qu'il trace le vol de la Victoire. Il ne commande pas lui-même ; mais il fait choisir ses Généraux. Il dirige les mouvemens de ses armées , & veille en même-tems sur ses peuples. Il arrête les brigandages ; il réprime le désordre tumultueux des marches , toujours destructif pour les villes & les campagnes ; il n'expose pas le soldat qui défend la Patrie , à ces actions décisives , si funestes dans les revers : son cœur paternel dicte



un Code de discipline militaire , pour assurer au Citoyen paisible , un pain qu'il trempe encore de ses larmes. Il regarde la Guerre comme un gouffre immense , où vont se perdre sans retour le sang & la richesse de la Nation ; comme un monstre dévorant , à qui il faut soustraire ses malheureuses victimes. Il n'ordonne pas de livrer des batailles ; mais de fatiguer l'ennemi , de le fuivre , de le détruire par degré : il montre ainsi à la Terre , que la sagesse qui commande , est au-dessus de la valeur qui exécute.

ÉDOUARD prépare une armée dans Londres , & déjà nos troupes sont dans Abbeville. Le Ponthieu leur est ouvert. Chaque rencontre est un combat ; chaque combat , une victoire. Dans le Languedoc , le Duc d'Anjou a les mêmes ennemis , & les mêmes avantages. Une partie du Rouergue & du Querci revient à la France.

MAIS quel est ce Héros qui va chercher l'Anglais dans le Maine & l'Anjou ? O ma patrie ! C'est Du Guesclin ; c'est ton vengeur. Je le reconnais au feu de ses regards , à la force de son bras. Avec quelle ardeur il se précipite sur les ennemis ! Comme il les suit par-tout ! Il se multiplie , pour ainsi dire , sur leurs pas. Soldat & capitaine , il déploie tour-à-tour ce que peuvent la valeur & l'expérience. Tantôt il cherche à les surprendre ;

tantôt il les attaque à force ouverte : qu'ils occupent des postes avantageux ; qu'ils soient resserrés dans leur camp ; il les joint, les combat, & va affeoir ses trophées sur les murs de leurs villes & de leurs forteresses. Grand Homme, digne à jamais de l'admiration de ton pays & de l'enthousiasme des Historiens ! Cette Campagne ne peut être comparée qu'à celle qui, trois siècles après, couvrit Turenne d'une gloire immortelle.

FIENNES, après soixante ans de travaux, avait remis l'Epée de Connétable, & nommé Du Guesclin, comme le plus digne de la porter : ce choix était déjà celui de CHARLES.

LES revers publics, la douleur domestique, tous les malheurs fondaient sur Edouard. Il perdait ses conquêtes ; la Reine venait d'expirer ; & son fils, forcé de repasser en Angleterre, allait finir, au milieu de Londres, une vie languissante, que l'image importune de ses désastres rendait encore plus douloureuse. Edouard forme un projet que l'orgueil Anglais peut seul concevoir.

OPINIATRE & dangereux Ennemi ! Tu dis dans ton cœur superbe : je couvrirai la mer de mes flottes ; j'armerai la main du dernier de mes sujets ; j'irai porter à la France des coups terribles. Le Roi de Navarre, le Duc de Bretagne,

Henri de Castille, nous ferons tous ses ennemis. Cette ville ingrate & féditieuse, la Rochelle va tomber la première sous le poids de mes vengeances. C'est à travers la flamme & le sang, que je vais me frayer une route à la Capitale. Roi téméraire ! l'Espagne, fidèle à ses traités, détruira cette flotte formidable. Tes vaisseaux seront pris, ou brûlés : tu t'arracheras au repos, pour te mettre à la tête d'une nouvelle armée ; mais tu feras bientôt forcé de te renfermer dans tes ports ; les vents t'écarteront de nos côtes, ou t'enchaîneront au rivage ; contraint de céder aux élémens, plus encore à la sagesse de CHARLES, tu t'écrieras dans ton désespoir : *jamais roi n'a moins armé, & jamais roi ne m'a donné tant d'occupation.*

FRANCE ! compte désormais sur les plus signalés avantages. Edouard n'est plus. Vois tes soldats marcher sous l'étendard de la Victoire, parcourir le Languedoc & la Guienne en Conquérans, & porter les feux de la Guerre dans les dernières retraites des Anglais. Cent trente Places, prises ou rendues, font le prix de leur valeur. Déjà parle de se rendre, le Commandant de Castelrandon. Barrière puissante des ennemis, elle ne pourra se défendre des coups d'un Héros. Mais hélas ! pourquoi la cruelle destinée

vient-elle l'arrêter devant ces murs, & l'arracher à son triomphe !

CET homme, à qui une longue suite de commandemens & de victoires avait acquis la plus haute réputation, partageait avec ses soldats les fatigues & les hasards de la Guerre. Les travaux du siège avaient forcé le Commandant à faire une capitulation conditionnelle. Le terme fixé arrive ; & Du Guesclin, atteint d'une maladie mortelle, touchait à ses derniers momens. Clifson, compagnon d'armes du Connétable, va sommer le Gouverneur : *Je n'ai rien promis qu'à votre Général*, répond-t-il ; *qu'il vienne !* Mais Du Guesclin n'est plus..... O respect ; empire irrésistible & sacré de la vertu ! Ce brave défenseur, à la tête de sa troupe, s'avance vers la tente du Héros ; & dépose, en pleurant, aux pieds de son cercueil, les clefs de la ville. O Du Guesclin ! il n'a rien manqué à ta gloire ; les hommages des Ennemis, les larmes de ton Souverain, la douleur & le deuil de la France, ont honoré ton courage. Tes cendres sont enfermées dans le tombeau des Rois : tes mânes reposent avec leurs mânes augustes ; & le marbre qui les couvre, offre ton nom parmi ceux des Maîtres du monde.

LA perte d'un seul homme parut altérer les

prospérités du Royaume ; mais CHARLES conserva cet éclat de supériorité qu'il avait donné à ses armes ; & quelques nuages ne troublèrent point la sérénité de ces beaux jours. Je ne craindrai pas de le montrer s'égarant dans les routes d'une fausse politique , & faisant de vains efforts pour asservir la Bretagne. Il est si difficile de mettre des bornes à ses triomphes , quand la fortune semble n'en point mettre à nos espérances : la voix du Flatteur qui , sans cesse , retentit à l'oreille des Rois , porte dans les cœurs une illusion si douce !

CHARLES est séduit par un Ministre indigne de sa confiance. Mais quel Prince pourrait seul soutenir le poids de l'Autorité ? Heureux les Peuples , si l'homme du Roi est en même-tems l'homme de l'Etat ; & si le Ministre , épris de l'amour du bien public , a le courage de servir la Patrie , souvent malgré elle ; s'il fait des traités , pour enchaîner les ennemis , plus jaloux de paraître oisif dans le calme de la paix , que de se rendre nécessaire dans le fracas de la guerre ; s'il attaque des préjugés barbares , substitue à des réglemens gothiques , des réglemens propres à la Constitution présente : enfin si le Ministre s'élève , par la force de son ame , autant au dessus des vaines clameurs de quelques hommes



toujours inquiets & mécontents , qu'il est au dessus d'eux par la dignité de son rang , & l'empire d'une haute réputation !

CHARLES , père & monarque , partage ses soins , avec une tendresse égale , entre ses peuples & ses enfans. Il est en même-tems le Législateur du Royaume & des Rois. Il règle la dot des Filles de France , & les apanages des Princes de son sang : il observe que les Sujets sont plus soumis aux volontés d'un Maître , qu'au pouvoir passager d'un Régent , & fixe , par un Edit fameux , la Majorité de nos Rois à quatorze ans. Instruit , par ses propres disgrâces , des malheurs attachés à une administration précaire , il arrête ainsi l'ambition , toujours avide & audacieuse dans les crises d'une Minorité ; il soutient par la Loi la faiblesse d'un Monarque enfant , & la place à côté de lui sur le Trône.

SA piété ne fut jamais superstitieuse dans un siècle de superstitions. Il rendit aux ministres des Autels , le respect dont un Souverain doit l'exemple : il sentait que si la Religion n'est pas toujours un frein pour les puissans ; elle est au moins la consolation des faibles.

L'ÉGLISE , sous son règne , fut divisée par un long schisme. Les Vicaires du Dieu de paix tonnaient à l'envi sur le monde Chrétien.



CHARLES, au milieu des foudres sacrés que se lançoient les Pontifes ambitieux, fit entendre la voix des docteurs de la France. Quelques Hérésies s'étaient répandues dans le Dauphiné; des Inquisiteurs cruels versaient, à grands flots, le sang de leurs malheureuses victimes. CHARLES, persuadé que l'Eternel ne ferait pas le Dieu grand, le Dieu bon, s'il n'était infini dans ses clémences, CHARLES éteint les bûchers, & arrête le zèle féroce de ces pieux homicides.

PARIS, aujourd'hui la ville de l'Univers, lui doit ses premiers embellissemens; & la Bibliothèque du Roi, ses premières richesses: il rassembra jusqu'à neuf cents volumes; collection immense pour le tems: il ranima les Sciences & les Arts, accueillit & protégea les Savans. César, Tite-Live, Suétone, Valère-Maxime, Joseph, qu'il fit traduire, furent étonnés de parler une Langue étrangère.

LES Rois ses prédécesseurs, peu délicats sur le choix des Sujets, avaient avili les marques de distinction destinées à la Noblesse: CHARLES fut rendre à la Chevalerie son ancien éclat; & l'Honneur seul eut droit à des récompenses honorables.

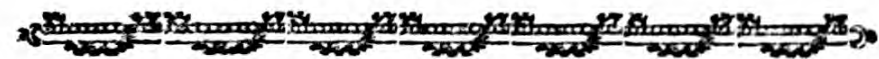
LES Monnoies altérées furent rendues à leur juste valeur; & la bonne foi du Prince assura

la fortune des Particuliers. Il fit long-tems la guerre ; mais le cri de la douleur publique ne se méla jamais au chant de ses victoires.

O ma Patrie ! ta gloire & tes prospérités tenaient à la vie de CHARLES. Quand la mort vint l'enlever à la fleur de l'âge, ce moment funeste fut une calamité publique. Ses Sujets le pleurèrent , comme des enfans chéris pleurent un père de famille.

PRINCES , Rois , Conquérans ; demi-dieux sur la terre ; vous qui voyez le monde à vos pieds : environnés de flatteurs, éblouis de l'éclat de la puissance , arrachez le bandeau qui vous aveugle ! Envain , vous cachez-vous sous les titres superbes de Grands, d'Invincibles ; l'illusion est peu durable , & la louange est passagère. Ingénieux & prompts à vous apprécier à la mort, nous nous hâtons de vous dépouiller de tous ces noms fastueux que votre orgueil avait usurpés. Contemplez ce Héros ; qu'il devienne à jamais votre modèle. La gloire dont il jouit , est indépendante de la Fortune. Il fut honoré pendant sa vie du nom de SAGE ; & la Postérité la plus reculée applaudira toujours à ce titre auguste , que la main de la Renommée a gravé autour de son diadème.

F I N.



A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONDÉ.

*M*ONSEIGNEUR,

*C'EST au Petit-Neveu de HENRI IV, que j'offre son éloge. HENRI IV & CONDÉ! avec de tels noms, on est sûr d'intéresser.*

*VOUS nous rappelez aujourd'hui le Héros qui, de la même main dont il cueillait à Rocroy les palmes de la Victoire, élevait à Chantilly des autels aux Arts & à la Philosophie. Il fut si grand, que son éclat personnel effaçait, en quelque sorte, l'éclat de sa naissance. Comme lui, vous avez senti cet instinct de la Gloire qui dévore les intervalles, cette impulsion du Génie qui tient lieu de l'Expérience. Comme lui, on vous a vu deux fois vainqueur en moins de cinq jours. C'est aux rives du Weter, c'est aux plaines de Friedberg que j'ai vu expirer la rage impuissante de l'Envie; lorsque les ennemis de vos*

*succès, bien plus que les ennemis de la France, auraient voulu ternir l'éclat de vos lauriers.*

*LA Nation avait les yeux ouverts sur vous, MONSEIGNEUR, comme sur un Astre naissant qui lui promet de beaux jours. Vos exploits militaires ont eu trop de témoins pour que j'essaye ici d'en tracer le tableau ; vous en avez recueilli les fruits dans un âge où tant d'autres osent à peine former des espérances.*

*LA Paix enchaîne aujourd'hui votre valeur, & nous laisse jouir de ces douces vertus dont vous offrez le modèle à tout ce qui a l'honneur de vous approcher. Qui plus que moi, doit s'enorgueillir de votre bienveillance, de vos bontés ! S'il est vrai, MONSEIGNEUR, que l'on s'attache par ses bienfaits, daignez vous rappeler tous ceux dont votre ALTESSE a comblé moi & les miens. Il y a deux cents ans que ma famille est attachée à votre auguste Maison ; & les premiers sentimens que l'on m'ait inspirés, sont les sentimens de la reconnaissance & du profond respect avec lequel je suis,*

*MONSEIGNEUR,*

*DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,*

*Le très-humble & très-  
obéissant serviteur,*

*VILLETTE.*

DISCOURS  
HISTORIQUE  
SUR LE RÈGNE  
DE HENRI IV,  
ROI DE FRANCE.

---

---

Le plus âpre & difficile métier du monde , à mon gré , c'est faire dignement le Roi. J'excuse plus de leurs fautes qu'on ne fait communément , en considération de l'horrible poids de leur charge qui m'étonne.

MONTAIGNE.

---

---

ON se plaît à lire la vie des grands Hommes , à suivre ces réputations éclatantes qui marchent & croissent avec les siècles ; comme ces arbres vigoureux qui creusent , en vieillissant , jusqu'au centre de la terre , & portent leur cime inébranlable au sein des nues. Tel est HENRI IV. Prononcer son nom , c'est faire naître à la fois l'admiration & l'attendrissement. La Muse de l'Epopée lui a élevé , de nos jours , un monument aussi durable que sa gloire. L'Orateur , le Peintre , le Sculpteur , loin d'être découragés

par les Chef-d'œuvres qui le retracent à nos yeux, essaient encore de nouvelles formes pour le reproduire & le célébrer. Ce ne sont plus des hommages ; c'est un culte qu'on vient lui rendre. Le Tems n'a point d'empire sur les lauriers qui le couronnent : ses vertus paisibles , comme ses qualités brillantes , ont reçu le sceau de l'immortalité. Il est le Patron des bons Citoyens ; comme il est le modèle des bons Princes. Si l'humble Habitant des Campagnes passe devant sa statue , il s'arrête , il s'émeut : il se dit à lui-même , & renferme au fond de son cœur cette pensée touchante : Voilà celui qui aima son Peuple ! Le plus grand honneur pour un Souverain , est de mériter aujourd'hui de lui être comparé ; & suivant l'expression de Frédéric , *HENRI IV est le beau idéal des Rois.*

JE ne brigue point ici le prix de l'Eloquence. Un pareil sujet est , en quelque sorte , aussi religieux que patriotique ; & ne laisse plus de place aux jouissances de l'orgueil. Il est si consolant de reposer son ame sur le souvenir de ces Maîtres du monde qui en ont fait les délices ! Les Arts & les Talens se réunissent pour leur apothéose : les bénédictions remplacent les louanges ; & la sensibilité de l'Ecrivain devient sa récompense.

*P R E M I È R E*



---

---

*P R E M I È R E P A R T I E.*

**A**VANT de parler du Prince qui nous est si cher, fixons nos regards sur le Tableau politique du seizième siècle ; époque mémorable dans l'Histoire du monde , par la variété des scènes qui troublèrent l'Europe.

LES Sultans établissent leur trône sur les ruines de Constantinople : les Arts & les Sciences se dérobent au despotisme de ces vainqueurs , & trouvent en Italie un plus doux asyle. Les bornes de l'Esprit humain s'étendent avec les limites du Monde : un nouvel Hémisphère est apperçu par Colomb , & bientôt ravagé.

ENNEMI plus dangereux & Monarque plus absolu que son père , Philippe II outrage la Liberté tranquille & pauvre au milieu des joncs de la Hollande : la Liberté , du fond de ses marais , appelle la vengeance & la guerre , & d'une troupe de Pêcheurs , fait un peuple de Héros : l'or du Mexique , devenu le prix du sang versé pour elle , bâtit sur un sol ingrat , qu'il faut encore disputer à la mer , une ville plus puissante que Carthage.

LONDRES , soumise au plus heureux de ses Maîtres , voit sans murmurer l'Amour établir un culte en faveur de la Beauté. Il ne faut qu'un regard d'Anne de Boulen pour subjuguier les esprits , pour fonder une nouvelle Religion ; & cette révolution qui nous étonne , est l'ouvrage de la Philosophie qui commence à se montrer au peuple Anglais , plus que l'effet d'une crainte aveugle.

UNE fureur sombre , des haines atroces déchirent l'Allemagne & la France , divisées pour le Dogme. Alors cette Rome moderne qui affecte la Monarchie universelle avec autant de faste & d'impuissance , que l'ancienne mit de courage & de grandeur à l'envahir ; Rome se laisse enlever la moitié de ses conquêtes par des mains consacrées à les défendre. La foudre qui brisa l'autel , partit de l'autel même. Déserteurs du cloître & du sanctuaire , Luther & Calvin , ces hardis Apôtres , implacables ennemis de la Tiare , se placent entre Dieu & les hommes : l'enthousiasme des Religions allume les bûchers : le Fanatisme , la bible dans une main , un poignard dans l'autre ; la tête dans le Ciel , & foulant aux pieds les peuples , donne le signal de trente années de carnage.

LES nouveaux Evangélistes , troupeau faible

que le tems pouvait fortifier en silence, avaient paru un parti dangereux qu'il fallait écraser en naissant. Ce Roi brillant qui dut aux Arts la moitié de sa gloire, & l'autre à ses revers, François I<sup>er</sup> ne craignit pas de verser le sang humain pour une cause que Dieu seul doit juger : car quelle espèce d'empire un Législateur peut-il avoir sur les consciences ? Cependant la Politique, plus puissante encore que les intérêts du Ciel, semait au fond de l'Allemagne l'intrigue & l'or de la France, pour opposer à la redoutable maison d'Autriche, ces mêmes hommes contre lesquels François sévissait dans ses Etats.

HENRI II, en héritant du sceptre, se lie avec la cour de Rome, & ne tarde pas à se signaler contre les Sectaires. Anne Dubourg est arrêté par ses ordres : le Prince, mortellement blessé dans un tournoi, meurt d'un éclat de lance ; Anne Dubourg lui survit : mais les Guifes, placés près du trône d'un jeune Monarque par leur nièce, cette belle & infortunée Marie Stuard, sacrifient ce vertueux magistrat à leur ambition : le besoin de se faire des créatures, l'espérance de s'attacher les Catholiques, leur font résoudre sa mort ; & la Religion en est le prétexte. Il périt par le feu : les flammes de son bûcher embrasèrent toute la France ; & ses cendres,

comme celles des martyrs de la primitive Eglise, firent plus de profélytes que les institutions de Calvin.

LES esprits se troublent & s'agitent. L'intrigue & la jalousie se heurtent à la cour de François II. Là s'établit le foyer des orages qui vont bouleverser le Royaume. La plupart des Grands, les Princes mêmes de la maison de Bourbon, honteux de servir Rome sous la dépendance des Guises, avaient embrassé la nouvelle doctrine; chacun se flatte en secret de se voir un jour chef de parti, & jette parmi le Peuple des semences de révolte: tout annonce une guerre civile. Je me tais sur les perfidies & les assassinats plus affreux que la guerre, & qui la préparèrent; je passe rapidement sur trois champs de bataille, où les Calvinistes tentèrent le sort des armes.

LA naissance & l'éducation de HENRI IV présagent un homme extraordinaire. Des gémissemens, des cris annoncent l'instant qui nous donne la vie: une impression douloureuse nous fait sentir alors que nous existons; & la Nature, comme pour se faire payer des soins qu'elle a pris de nous former, exige le tribut de nos larmes. HENRI fut exempt de cette commune loi; l'ame du Héros fit taire la faiblesse de l'Enfant: sa naissance combla les vœux d'un grand-père

qui , *pour n'avoir pas* , disait-il , *un petit-fils pleureux & rechigné* , par une fantaisie douce & gaie dans un veillard , veut que sa fille chante un air Béarnois dans la crise de l'enfantement.

ON se sent pénétré de respect pour ce vieux Monarque ; lorsque , soulevant de ses mains paternelles cet enfant précieux , & l'emportant dans un pan de sa robe , il va mouiller ses lèvres de jus d'ail & d'un peu de vin.

NÉ dans la pourpre & pour le sceptre , HENRI ne recevra qu'une éducation sévère , & n'aura que des alimens grossiers. Gravier à la chasse sur les roches escarpées ; marcher la tête & les pieds nus sur un sable brûlant , ou sur le sommet glacé des montagnes ; endurcir ses membres délicats , & les accoutumer au poids des armes ; voilà les passe-tems de sa jeunesse. A seize ans les Calvinistes le jugent digne d'être à leur tête , & le plus grand homme de l'Europe digne de recevoir les leçons de son art.

GASPARD de Châtillon , connu sous le nom de l'Amiral de Coligny , fut l'homme le plus fatal au bonheur de son pays. Il possédait cette tranquillité sombre & inaltérable , la première qualité peut-être dans un chef de parti. Politique profond , nul ne connut mieux que lui les forces du corps dont il était l'ame : la France l'aurait



compté parmi les plus grands Capitaines ; mais son ambition & sa jalousie contre les Guises en firent un ennemi des Rois. Général estimé , quoique malheureux , il ne dut qu'à lui seul toute sa gloire. Il ne gagna jamais de bataille ; mais il força toujours ses rivaux à l'admirer.

C'EST à l'école de cet homme fameux que HENRI apprit à combattre. Plaines de Montcontour , où il va faire ses premières armes , ah ! du moins que ses jeunes mains ne se teignent pas du sang Français !

QUELLE scène atroce se prépare ? O honte ! ô crime d'une politique insensée & cruelle ! Majesté des Rois ! dois-je montrer la main qui signa la proscription de cent mille hommes ? se peut-il qu'un Prince de vingt-deux ans ait concerté , dans le silence de la réflexion , la plus horrible catastrophe , & commandé de sang-froid à la moitié de ses Sujets , d'égorger l'autre moitié !

CATHERINE de Médicis régnait sous le nom de Charles IX ; cette Reine que l'Histoire & la Satyre ont également déshonorée , devint la Furie de la France. Elle ébranla le trône de ses fils pour conserver une autorité passagère , brouillant tout pour tout gouverner ; *le repos , disait HENRI , est le plus grand ennemi de sa vie.*



Femme & Italienne , ne connaissant que le mensonge & l'intrigue , elle unit la faiblesse à la cruauté , la débauche à la superstition.

LES longues secouffes qui agitaient la France rendaient le calme plus désirable aux deux partis ; la Cour traite avec les Calvinistes , & donne la paix ; Marguerite de Valois , promise au Roi de Navarre , est le gage de l'union. Les Grands de l'Etat , une foule de Gentilshommes rassemblés autour du Trône , assistent aux fêtes d'un Hymen célébré sous les plus funestes auspices. L'heure fatale arrive : Paris est rempli d'affassins ; la mort s'étend sur tout le Royaume ; le Roi de Navarre dans le Louvre voit tomber auprès de lui ses amis & ses serviteurs. Charles ne lui fait grace de la vie , que pour le forcer au parjure.

CE n'est pas sans répandre des larmes sur la triste Humanité , que le Philosophe voit le contraste affreux des fureurs & des voluptés d'une Cour galante , où l'insidieuse Catherine étalait , jusqu'à l'indécence , le luxe de l'amour & des plaisirs.

LE sceptre de Charles IX passe en des mains aussi malheureuses. HENRI , échappé de ses fers , va se montrer à son parti , impatient d'en venger les injures. Je n'entreprendrai point de

détailler les exploits de mon Héros. C'est une marche pénible , que de le suivre dans ses courses militaires , & je commence à la prise de Cahors.

QUE j'aime à contempler le Roi de Navarre donnant à l'Europe le spectacle nouveau d'une ville surprise , attaquée & défendue pendant cinq jours ! Tout ce que la prudence & la valeur peuvent enfanter de prodiges , est ici déployé avec une supériorité qui étonne dans un Prince aussi jeune. Combattre un ennemi retranché , maître du terrain ; avancer par des chemins inconnus , à travers la flamme & le fer , sous une grêle meurtrière lancée du haut des toits ; savoir à propos diviser ses forces pour assurer sa conquête ; mettre le frein de l'obéissance à l'aveugle rapacité du Soldat ; prendre à la hâte , sur le champ de bataille , quelque nourriture ensanglantée ; se montrer où le péril est le plus affreux , avec cette noble assurance qui est l'excès de la valeur ; présenter l'image de l'honneur & de la victoire , parmi les blessés & les morts : voilà les manœuvres brillantes de HENRI.

LA France , sous un Monarque indolent , était livrée à l'esprit d'indépendance & de révolte ; la misère & l'opprobre couvraient le Trône , au milieu des profusions & des fêtes.

Le Prince avili dans la mollesse, insensible aux affronts, semblait n'avoir conservé le sentiment de son être que pour s'abandonner à la passion des Favoris. Haï & méprisé de ses Sujets, il s'était vu forcé de se déclarer le Chef d'une association monstrueuse, malheureusement célèbre sous le nom de la Ligue. Un Prince du sang de Lorraine en était l'ame; les mots de Religion & de bien Public, qu'il répétait sans cesse, l'avaient rendu cher aux Peuples. Quelques vertus, beaucoup de valeur, l'air & la franchise d'un Héros, rappelaient en sa faveur le souvenir d'un père assassiné par un Protestant, & regardé dans son parti comme un grand Homme, martyr de la Foi. Durant le calme de la Paix, il avait fomenté cette révolution éclatante, si funeste au dernier Valois.

LE Trône penche vers sa chute. Rome sert le Duc de Guise de ses pieuses intrigues, & l'Espagne lui fournit l'or du nouveau Monde. Du haut du Capitole ne prenaient plus leur efforces Aigles triomphantes qui si long-tems avaient porté les foudres de la Guerre. Mais la Religion savait forger des Foudres sacrés; armes dangereuses & terribles qui, dans les siècles de l'Ignorance, avaient ébranlé presque tous les Trônes.

ROME , en fulminant des Bulles contre deux Rois , croyait renouveler ces jours de puissance , où l'orgueil du Diadème venait s'humilier devant les faisceaux d'un Licteur. Le Roi de Navarre fait afficher , aux portes du Vatican , ce fameux placard qui venge la Royauté ; & le Pontife étonné montre assez de grandeur d'ame pour admirer cette action hardie & sans exemple.

TELLE était alors la malheureuse condition de Valois : Roi sans Sujets , & déclarant la guerre aux Protestans sans avoir une armée , il soulevait contre lui le Calvinisme & la Ligue.

LE sang Français coule dans les plaines de Coutras , fameuses par le contraste des deux Généraux. L'un , avec un luxe fastueux , beau-frère & favori de son Maître , marche à la gloire comme on court au plaisir ; l'autre est un jeune Prince , héritier de la Couronne , illustre par ses revers & ses exploits : le premier a peine à retenir une Jeunesse présomptueuse qui craint plus l'obéissance que les dangers ; le second commande à de vieux Soldats , dont la valeur tranquille & farouche attend qu'on les mène aux hazards : dans la bouche de Joyeuse , la Religion est le cri de bataille ; l'Honneur est celui du Roi de Navarre. La fortune , en se déclarant pour HENRI , sert la France.

CE nouveau triomphe réveille une faction ennemie des Bourbons & de la Royauté : le Duc de Guise force son Roi de quitter la Capitale , & de précipiter sa fuite à travers une populace effrénée & séditieuse.

HENRI III retiré à Blois , sans pouvoir réel , & presque sans aucune marque de sa dignité , ordonne l'assemblée des Etats. On connaît la confiance téméraire des Guises qui allaient lui enlever un Sceptre qu'il soutenait à peine ; & la fin tragique de deux Sujets audacieux dont il se venge en Tyran , & qu'il devait punir en Roi.

A cette nouvelle , les Temples retentissent d'imprécations ; Rome crie au parricide , au sacrilège. Je ne rappelle ici qu'à regret la barbarie des Seize , & les clameurs forcenées des Ministres d'un Dieu de paix prêchant le dogme de l'Intolérance & de l'Enthousiasme. L'indignation , l'horreur saisit au récit des fureurs du Peuple : l'Histoire de ces tems malheureux est écrite en lettres de sang.

CES attentats monstrueux , nés de la faiblesse du Monarque , montrent à Henri III les dangers qui le menacent , & lui font enfin chercher des secours. Placé , pour ainsi dire , entre le Trône & le Cloître , il reconnaît que le Roi de Navarre peut seul le sauver du précipice ouvert sous ses



pas : un ennemi généreux est plus sûr qu'un ami timide. Les deux Rois , nés pour être toujours unis , se rapprochent ; & c'est un beau moment dans ces jours de troubles & de trahisons. Mayenne , entraîné par son ambition , plus encore que par le soin de venger ses frères , surprend Henri III dans Tours ; les Ligueurs allaient devenir ses maîtres , si le Roi de Navarre , en fondant sur eux avec sa troupe , ne les eût mis en fuite.

LES deux Henris marchent à la Capitale : un corps de dix mille Suisses , à la solde de Sancy , ce nom mérite d'être répété , vient servir leur vengeance. Paris est assiégé ; c'en était fait peut-être de Mayenne & de la Ligue ; le sang des plus fameux coupables eût suffi sans doute pour éteindre le feu de la Rebellion , lorsqu'un monstre sous le froc , poussé par le plus horrible fanatisme , porte le coup mortel à l'infortuné Henri III.

QUI pourrait refuser des larmes au sort funeste du dernier Valois ! S'il eût vécu loin du Trône , la mollesse & le plaisir eussent rempli la mesure de ses jours paisibles. Aimable voluptueux , la douce langueur de son ame qui causa toutes ses disgraces , eût fait le charme de sa vie. O destinée des Rois ! Est-il donc vrai que la bonté de votre cœur tient de si près à la faiblesse ! Mais suivons



le Roi de Navarre , héritier du Sceptre de la France , résolu de défendre ses droits de son épée , & luttant contre ses terribles ennemis.

MAYENNE se fait Lieutenant-Général du Royaume pour un fantôme de Roi que s'était donné la Ligue , & qui mourut dans un Cloître. HENRI s'approche des côtes de Dieppe au-devant des secours que lui donnait l'Angleterre. Les deux partis se joignent près du village d'Arques : Mayenne est battu ; quatre mille Anglais passent dans le camp du Roi , marchent vers Paris. Déjà cinq fauxbourgs sont forcés ; tous les efforts des Ligueurs se réduisent à éloigner le Vainqueur , trop faible pour faire un siège.

MALHEUREUX habitans de la Capitale , tristes jouets d'une politique barbare ! sa main victorieuse , encore fumante du sang qu'elle a versé dans les plaines d'Yvry , est levée sur vos têtes ; mais ces barrières que vous avez dressées contre votre Roi , vous garantiront moins que sa clémence. Insensés que vous êtes ! vous voyez sans remords trente mille de vos Concitoyens lutter entre la faim & le désespoir , traîner leurs membres languissans vers le camp de cet ennemi généreux ; & vous défendez des murs , dont l'enceinte n'offre que l'image de la Famine & de la Mort !

ON en vint au secret exécration de composer du pain avec les os du charnier des Innocens. La chair humaine fut la nourriture des Parisiens. Il y eut plusieurs enfans de dévorés par les faméliques. On vit jusqu'à des mères..... je n'ose achever. HENRI prend pitié de cette ville ingrate : il permet aux assiégeans de nourrir les assiégés. Semblable à cette femme héroïque dont le cœur maternel repoussé, avec horreur, le jugement de Salomon, *j'aimerais cent fois mieux n'avoir point de Paris, disait-il; que de l'avoir tout ruiné, & tout désolé par la mort de tant de personnes.*

PHILIPPE II qui servait la Ligue, comme ces Tyrans dont la vengeance lente & cruelle prolonge, au milieu des supplices, la vie de leurs malheureuses victimes; Philippe envoie des secours qu'il fait être inutiles, & fait entrer le Duc de Parme en France. Il fallait soutenir les derniers efforts d'un parti terrassé par les armes victorieuses de HENRI IV : mais c'est au siège de Rouen, c'est à la journée d'Aumale où Bourbon fut blessé, que je borne ses exploits. Le devoir de l'Historien est de tracer cette longue suite de périls & de travaux militaires qui pressent les uns sur les autres : il est tems de montrer le Restaurateur de la France.

---

---

*SECONDE PARTIE.*

SI les hommes pouvaient se donner des Maîtres, ce n'est point à la Noblesse, à la Valeur; c'est à la Bienfaisance, à l'Humanité qu'ils iraient offrir la Couronne. HENRI joignait aux qualités guerrières, ces vertus douces qui les font pardonner: né pour le Trône; ses peuples s'élèvent contre lui, il les désarme par ses bienfaits; & le Sceptre est dans ses mains.

QUEL était alors l'aspect de la France? Le germe des moissons étouffé par le sang des guerres civiles; les Ports languissans & abandonnés; le Commerce intérieur soumis à des entraves qui en arrêtaient la circulation; les Sujets tyrannisés par des chefs avides; les Finances épuisées: les obstacles naissent à chaque pas; mais ils ne peuvent effrayer le Génie.

QU'IL est beau de voir HENRI s'occuper du bonheur public! Il ne se fait point à cette intelligence privilégiée dont se croient doués les Souverains, & qu'ils voudraient faire envisager comme une émanation secrète de la Divinité. Il craint de se reposer sur ses forces, de se confier à ses propres lumières; il assemble à Rouen les

Notables du Royaume ; il leur annonce ses projets, & les consulte avec cette modestie courageuse qui fait le caractère de la supériorité. » Je » ne viens point vous obliger d'approuver aveu- » glément mes volontés ; mais pour recevoir vos » conseils, pour me mettre en tutelle entre vos » mains : c'est une envie qui ne prend guère aux » Rois, & aux Victorieux ; mais l'amour que je » porte à mes Peuples me rend tout possible & » tout honorable «. L'attendrissement ferre le cœur ; & la Terre se réconcilie avec ceux qui la gouvernent.

IL était, sans doute, difficile de tirer la France de l'état d'Anarchie où l'avaient plongée les discordes des Grands & la fureur des Guerres. Pour détruire cet esprit de faction qui avait perpétué les troubles, établir cette base sur laquelle est fondée la grandeur de la Monarchie, il fallait un Prince qui alliât l'activité du Génie aux vues profondes de la Politique ; qui sût, en quelque sorte, dominer par son caractère sur les esprits, & par sa bonhomie, sur tous les cœurs : tel fut HENRI IV.

IL ose entreprendre ce grand ouvrage avec Sulli ; le Monarque & le Ministre forment entr'eux une ligue nouvelle, pour la félicité publique : l'intervalle qui les sépare, disparaît devant

devant l'amitié. Ainsi Louis XII & d'Amboise s'étaient réunis pour le bonheur de la France. Amitié! pour la seconde fois, on te vit sur le Trône.

SULLI conseille à son Maître de quitter le Culte dans lequel il était né. Les préjugés se taisent devant l'intérêt de l'Etat. Il presse une abjuration nécessaire à HENRI; mais il a le courage de ne pas l'imiter.

LES Protestans gémissent de ce changement; le passé les effraye : ils craignent que leur Roi ne cesse de les protéger, en cessant de penser comme eux : ils avaient aspiré à l'Indépendance, ils veulent forcer le Monarque à la leur accorder; ils se révoltent; ils apprennent à HENRI, qu'en suivant son parti, ils n'avaient suivi que le leur.

CES Protestans, ennemis des Ligueurs, se rapprochent du reste des Factieux qui regrettaient les troubles. Ils cherchent un appui dans l'Espagne qui les a si souvent combattus de ses soldats & de son or. Secourus par cette Puissance, ils se rendent maîtres d'Amiens : le Prince paraît devant cette Place, & montre aux Calvinistes qu'après avoir vaincu avec eux, il saura les vaincre eux-mêmes; mais devenu le libérateur des ingrats qui l'ont outragé, il ne se venge qu'en leur assurant l'exercice de leur Religion;



il accorde à des Sujets soumis ce qu'il refu-  
fait à des Rebelles.

A la publication de l'Edit de Nantes , l'esprit de discorde s'éteint ; les Citoyens cessent de s'égorger ; la Nation respire. Ainsi HENRI enseigne aux Souverains la Tolérance universelle : sans accorder plus de faveur à une secte qu'à une autre , il les protège toutes : habile dans l'art de connaître les Hommes & de les gouverner , il concilie les esprits , & réunit pour la défense de la Patrie , les passions & les cultes qui la divisent.

HENRI conçoit alors les grandes idées du bonheur Public ; & retournant avec effroi sur les traces sanglantes qui l'ont conduit au Trône , il veut les effacer à force de bienfaits ; il jure dans son cœur de rendre son Peuple heureux ; l'Humanité sainte entend son serment , & repose ses yeux trempés de larmes , sur le Maître auguste qui la console.

LES premières vues du Monarque se portent vers l'Agriculture ; il ne voit plus que le Laboureur. Inconnu , dépouillé de la pompe du Diadème , il aime à se mêler avec les habitans des Campagnes ; c'est dans leurs demeures rustiques qu'il retrouve , qu'il étudie la Nature , toujours masquée dans les Cours.



IL ne veut rien souffrir autour de lui qui effarouche le Malheur , & repousse la Vérité. Cet appareil imposant que les Rois traînent après eux ; la terreur qui les précède ; les Gardes qui les environnent , montrent moins leur grandeur que leur faiblesse : le besoin qu'ils ont de se faire craindre , annonce qu'ils n'ont pas les vertus qui les feraient aimer. La vraie Majesté , celle que l'ame imprime , est un rayon céleste qui brille au front des Souverains sous le chaume des Cabanes , comme sous les lambris de leurs Palais. HENRI , pour connaître les besoins de ses Sujets , ne s'en fera point à des Courtisans , toujours durs & personnels , flottant sans cesse entre la poursuite de la faveur & les tranfes de la disgrâce. Ils éloignent de l'oreille du Monarque tout ce qui pourrait toucher son cœur ; ils voudraient qu'il immolât son Peuple , pour rassasier quelques Flatteurs qui sont souvent la honte de la Nation , & croient la représenter.

IL ne suffit pas d'encourager l'Agriculture ; il faut lui assurer le débit de ses productions. HENRI saisit la justesse de ce principe ; il ouvre au Commerce de nouvelles voies ; une libre circulation lui paraît le seul moyen de conserver au grain un prix toujours égal , suffisant pour

indemnifier le Laboureur de ses peines , sans excéder les facultés du Pauvre : la Population se ranime , & les richesses se multiplient.

LA France ruinée par les déprédations des Partisans , par les ravages de la Guerre , voit son sein couvert de moissons & de fruits ; la fertilité embellit les Campagnes ; on retrouve l'image de la Félicité jusques dans les lieux où le Fanatisme venait d'exercer ses fureurs : HENRI promène de tous côtés ses regards attendris ; il entend son Peuple le bénir ; il est heureux du bonheur qu'il fait naître.

IL fallait rétablir les Finances , l'ame & la force d'un Empire ; les Finances forment , en quelque sorte , le sang qui doit circuler dans les veines de l'Etat. Mais que de vexations , que de surprises dans la levée des Impôts ! que de mystères d'iniquité dont il fallait éclairer les profondeurs !

TOUS les Grands de la Cour intéressés dans les malheurs publics , semblaient leur prêter un appui. Des Partisans avaient la Régie des revenus du Royaume ; l'or de la France restait dans leurs mains : de cent cinquante millions que payait le Peuple , à peine en entraient-il quarante dans le Trésor Royal : leur crédit était fondé sur les dettes du Gouvernement ; la

disette de l'Etat faisait la base de leur opulence ; & les maux qui les rendaient nécessaires , devenaient les titres de leur pouvoir.

IL fallut que HENRI IV & Sulli pénétrafent dans ce dédale obscur , pour y étouffer les monstres qui se repaiffaient , dans l'ombre , de la subsistance du Peuple : les Concussionnaires s'autorifaient du nom même du Prince , & le rendaient le Tyran de ses Sujets dont il voulait être le Père.

SON ame sensible s'émeut à l'aspect de ces atrocités ; il délivre la France de cette tyrannie subalterne ; il règle la perception des Impôts : ce n'est point leur excès qui excite des murmures ; c'est leur répartition arbitraire , c'est l'infidélité des mains chargées de leur emploi ; c'est le spectacle révoltant de ces Agens fastueux du malheur public qui voudraient paraître les premiers soutiens de l'Etat , & n'en font que les premiers ennemis.

LES Grands murmurent & se soulèvent. HENRI méprise , ou confond leurs intrigues ; Sulli à son exemple ne redoute ni les haïnes , ni les imprécations.

LA voix de d'Epernon s'élève au Conseil contre lui ; mais l'inflexible Ministre repousse

les complots de l'injustice ; le Courtisan se croit outragé ; il propose un duel au Protecteur du Peuple. *Ose combattre, s'écrie HENRI ! je serai ton second.*

HEUREUX le Peuple de vivre sous un Maître conseillé par un tel Ministre ! Le cœur de HENRI est le sanctuaire de toutes les vertus. Mais j'entends ici des Moralistes sévères lui reprocher d'avoir été sensible.

O vous, qui n'aimâtes jamais, êtres réprochés de la Nature ! ne croyez pas que votre austerité chagrine puisse affaiblir la gloire de mon Héros : l'Amour n'a jamais dégradé l'Héroïsme, & souvent il l'a fait naître : l'Amour invite à la clémence ; il désarme la cruauté ; il élève des ames que la Nature avait créées faibles. Que la vertu a de charmes, quand elle se montre sous les traits de la Beauté ! Que les pleurs des malheureux ont de pouvoir, quand c'est elle qui les porte aux pieds du Trône !

LOUIS XI, ce Prince cruel, qui fit périr sous son règne, plus de quatre mille Citoyens dans les supplices, ne connut jamais l'Amour ; il eut des Esclaves, & n'eut point de Maitresses : une passion tendre & touchante peut-elle entrer dans un cœur soupçonneux & barbare ? fille de la

confiance , elle fuit les ames féroces , & ne s'allume que dans ces ames énergiques & douces à la fois , qui semblent nées pour la gloire & le bonheur.

LOUIS XIII , livré à des Préjugés austères , se défend contre les charmes de la belle La Fayette : un tel sacrifice l'a-t-il rendu plus grand ? Je parcours les Fastes de son règne ; je ne vois point le nom du Roi , je vois par-tout le nom de son Ministre.

DE grands malheurs & de grandes actions firent la gloire de François premier. Il aime : la Cour s'embellit ; les Arts y fleurissent ; la Chevalerie étale sa pompe galante & guerrière ; l'Honneur & la Beauté partagent tous les cœurs , & l'éclat de ce beau Règne semble être l'ouvrage de l'Amour.

CE sentiment consola Charles VII dans ses revers : c'est au sein des plaisirs , c'est dans les bras d'Agnès Sorel , qu'il apprit à vaincre l'infortune.

HENRI , comme eux , ne songea point à s'armer contre de si douces faiblesses ; on dirait que ses vertus mêmes en reçoivent un nouveau lustre ; jamais le Monarque n'est éclipsé par l'Amant. *Je suis tout honteux* , disait ce bon Roi ,

*d'être si souvent amoureux avec une barbe toute grise ; mais que mes Sujets fassent grace à mon amour pour les Dames, en faveur de mon amour pour eux.*

DE quoi l'Enviè n'est-elle point capable ; celle qui veille dans les Cours , cette Furie que l'aspect du Bonheur afflige , & que la Vertu conterne ? Elle observe la conduite de Sulli : on voit sur les lèvres des Courtisans ce sourire suspect qui préface souvent la disgrâce de quelque homme vertueux : mais HENRI fait leurs complots & les dédaigne ; il s'abandonne , sans réserve , au sentiment de l'Amitié dont il connaît les devoirs & les consolations. *Il y a des gens assez simples, dit-il, pour s'imaginer que quand je me fâche contre Sulli, c'est tout de bon : ils se trompent ; c'est entre nous, à la vie & à la mort.*

HENRI embrasse à la fois toutes les parties du Gouvernement , & semble étendre le génie même de ses Ministres. Sulli , circonscrit dans un cercle trop borné pour un homme d'Etat , ne voit rien au-delà de l'Agriculture : mais le Roi fait que cette branche seule ne peut suffire à l'activité de tout un Peuple ; il protège les Manufactures ; il réveille l'Industrie , encourage ses progrès , & prépare ainsi l'ouvrage de Colbert.



L'ADMINISTRATION intérieure fixe ses regards paternels : le Duel est pros crit & poursuivi ; un Edit plein d'humanité désarme cet Honneur féroce qui s'abreuve du sang des hommes. La Police de la Capitale est assujettie à des Règlemens qui , sans nuire à la liberté du Peuple , en deviennent la sûreté. Cette partie délicate de l'Administration , ébauchée par HENRI IV , se perfectionne de nos jours. Elle ferait , sans contredit , le chef-d'œuvre de l'Économie politique , si la liberté individuelle de chaque Citoyen n'était soumise qu'aux loix de l'Etat ; si , sous le prétexte spécieux de prévenir le crime en arrêtant le criminel , on n'avait pas sans cesse à redouter les coups imprévus & terribles d'une autorité arbitraire & toute-puissante ; & s'il restait au moins à l'Innocence dans les chaînes , une voix pour se faire entendre.

IL rend à la Magistrature toute sa dignité. Il porte la lumière dans le dédale de notre Jurisprudence. Il aurait voulu bannir ces lenteurs étudiées qui font gémir les bons , & ne servent qu'aux méchans : il aurait voulu détruire ces formes de la Chicane , ces vils moyens par lesquels on dépouille & celui que l'on condamne , & celui que l'on absout ; arrêter la licence de ces Orateurs effrénés qui , trop souvent les

organes de la Calomnie , deshonorent la plus belle profession , & s'efforcent de flétrir au Tribunal de la Société ceux qu'ils ne peuvent rendre coupables au Tribunal de la Justice.

LES traits se multiplient & se pressent sous ma plume : craint au-dehors , chéri au-dedans , HENRI IV est à la fois l'Arbitre de l'Europe & le Bienfaiteur de son Peuple. Le Royaume a changé de face : la Capitale est embellie ; le Fanatisme rugit de s'y voir enchaîné ; à sa place reparaissent les spectacles & les fêtes , enfans de l'Abondance & de la Paix ; les plaisirs rendent aux Français leur gaîté naturelle. La Seine , dont les flots ne sont plus ensanglantés , contemple sur ses bords paisibles , une foule d'Edifices , parmi lesquels s'élève un Palais qui servira de demeure à nos Rois , ou d'asyle aux beaux Arts : l'Etranger étonné admire ces changemens ; il reconnaît à peine cette ville qu'il avait vue ravagée par ses propres habitans & couverte de ruines : *le Père de famille était absent , disait HENRI ; il faut bien que ses Enfans s'apperçoivent de son retour.*

IL éteint le flambeau des Guerres civiles , & rallume celui des Sciences. Il appelle , il accueille les Savans ; nous jouissons avec une superbe ingratitude de l'heureuse révolution qu'il a

commencée. A la suite d'un règne de sang, on vit briller à la fois Montaigne, Malherbe, de Thou, l'Hôpital, François de Sales, le Fénelon de son Siècle; Vincent de Paul, le Saint des malades & le Sauveur des enfans.

IL donne, par l'Edit de Nantes, ces leçons de Tolérance & de Paix, la vraie Philosophie des Rois. *Ceux qui suivent tout droit leur conscience, disait-il, sont de ma Religion; & moi je suis de celle de tous ceux-là qui sont braves & bons.*

IL ne voulut jamais faire usage de cette arme si terrible & si facile, que le Prince a toujours dans les mains, & qu'on appelait *Lettres - closes*. Il recommandait même à ses Cours de Justice *de n'y avoir aucuns égards; voire qu'elles ne sont accordées qu'à l'importunité & à la séduction*. De vils Courtisans le pressent de faire un coup d'autorité; ils obtiennent cette belle réponse, digne d'être gravée sur le Trône: *la première Loi du Souverain est de les observer toutes; il a lui-même deux Souverains, DIEU ET LA LOI.*

Tous les Ordres de l'Etat sont tranquilles; la concorde les unit; l'ambition se cache, ou se foumet; la France est heureuse... O crime! ô coup affreux! le Trône est ébranlé; un cri

funèbre a retenti : pleurez , Français ! votre bon Roi n'est plus !... une main barbare.... voile-toi , Lumière du jour ! pour ne point éclairer le plus exécration de tous les forfaits. Des Tyrans respirent ! & c'est le cœur de HENRI , c'est le cœur d'un Héros , d'un Monarque , d'un Père , que déchire le poignard d'un Assassin ! O ma Patrie ! est-ce toi qui as produit un pareil monstre ? Le sang auguste qui a coulé sous sa main , réjaillira sur toi jusqu'à la dernière Postérité : mais tu n'es point coupable ; & le crime d'un Scélérat est sans cesse expié par les larmes de ceux qui en ont le souvenir.

QUI nous dévoilera les causes de cette horrible catastrophe ? Est-ce le Fanatisme qu'il en faut accuser ? Est-ce l'ambition fourde de quelques Courtisans ? La France entière gémit ; Paris est consterné ; le Louvre semble partager la douleur générale : mais à travers ce deuil politique , on croit démêler une joie secrète. Sulli quitte la Cour ; il va pleurer son Roi , la France & son ami : & c'est sur Concini que la faveur s'arrête ! N'essayons point de lever le voile qui couvre ce mystère d'horreurs ; imitons le silence de l'Histoire , & pleurons sur la tombe d'un bon Roi !

*F I N.*



## LE SOIR.

---

**O** NUIT ! précipite tes ombres sur la terre ; enveloppe d'un crêpe épais ce Globe blanchissant qui s'élançe au-dessus des pâles nuages : sa vacillante lumière blesse mes yeux appésantis.

QUE le sommeil de la Nature attriste l'homme qui veille ! Que ce sentier solitaire est propre à la sombre mélancolie ! L'enceinte imposante de ces montagnes , de ces forêts ombreuses qui s'élèvent dans le lointain , & ferment l'Horizon ; le murmure sourd & monotone de cette cascade ; ces troncs d'arbres mutilés par les vents ; ces jeunes plantes , séchées dans leurs racines , & penchées sur un sol aride ; ce vieux chêne que la Foudre a frappé ; tout ce qui m'environne est un spectacle de douleur.

L'OISEAU des ténèbres interrompt le calme de ces lieux par ses longs gémissemens. Des sons lugubres percent à travers ces bois silencieux , & se balancent dans les airs !..... ô Mort ! j'entends ta voix menaçante. Ces sons , tristement cadencés , m'avertissent qu'un être semblable à moi , n'est plus. Mais quelle image frappe mes yeux ! ici repose la cendre d'une

mère chérie. Un souvenir si douloureux & si tendre arrête mes pas & ma pensée..... Plus loin j'embrasse la tombe de mon Fils : consolation de chaque jour pour une Epouse inconsolable.

Sous ces ombrages frais, sous ce berceau de fleurs,  
Repose, hélas! notre unique espérance;  
Charli, le beau Charli! l'Amour & l'Innocence.  
Là sont nos baisers & nos pleurs.

Ainsi nous naissons pour mourir. Ainsi le Temps entraîne sans cesse, avec les Heures, quelques débris de ce fragile Univers : l'existence de l'homme n'est qu'un instant dans la durée.

BERCÉS par les caresses d'un monde séducteur, son tourbillon nous étourdit & nous enivre. Le jour, nous courons après de brillantes chimères ; le soir, fatigués de nos poursuites, nous reposons dans la folle espérance de recevoir le lendemain quelques sensations nouvelles : & le lendemain nous fait voir le néant de nos jouissances, de nos projets.

O vous! à qui la Mollesse présente le nectar de la vie dans la coupe du plaisir, aimables Voluptueux ; quel invisible burin, sur vos fronts épanouis par la joie, grave lentement les tristes rides de la vieillesse? Quel Fantôme



importun vient fouler , à côté de vous , le duvet des roses où reposent vos membres délicats ? C'est la hideuse Mort , précédée du Chagrin & de la Douleur.

J E la vois presser , de ses avides mains , cette Jeunesse vive & folâtre que les Ris & les Jeux accompagnent. Heureux Amans ! Cœurs naïfs & tendres , vos sens pénétrés d'une chaleur douce & féconde , s'ouvrent à l'attrait du plaisir ; comme aux rayons de l'Aurore , la perle matinale déploie , sur une rive fortunée , ses feux étincelans. Vous saisissez un moment enchanteur & rapide ; vous vous hâtez de jouir de l'amour & du bel âge. Hélas ! ces fleurs brillantes que le printems de la Nature a fait éclore pour embellir le vôtre , ces myrtes , dont la tige superbe & légère s'élève au-dessus de vos têtes , vont bientôt se courber vers la terre. Des cyprès funèbres vous ombrageront de leurs tristes rameaux.

J EUNES Beautés ! l'Amour qui vous a faites à son image pour enchaîner les cœurs ; ce Dieu qui semble vous prêter ses ailes pour voler après lui ; c'est un Enfant cruel qui se joue de votre jeunesse. Comme l'éclair qui brille ; il éblouit , & disparaît au moment où il semble se donner sans réserve. Vos charmes auront leur terme ;

ils passeront plus vite que vos années. Regrets inutiles ! Dans l'âge mûr, vous craindrez les approches de votre automne, & vous ne pourrez supporter les rigueurs de votre hiver. Jeunes Beautés ! vous ferez encore heureuses sur la terre, si vous faites succéder au délire de l'Amour, les délices de l'Amitié.

PAISIBLES Hameaux, asyles touchans de l'Innocence & de la Paix ; frais Ruisseau dont l'onde fugitive anime la campagne ; riches feuillages ; Retraite aimable, embellie par mes mains ! heureux celui qui peut échapper aux bruyantes illusions des Villes, & venir sur vos gazons se pénétrer des Vertus tranquilles, charme de cette vie orageuse ! Heureux qui fait jouir du calme de vos douces solitudes ! Amitié, premier besoin du cœur ; viens avec moi dans ces champs délicieux, viens m'apprendre à vivre & à mourir. C'est toi qui nous aides à parcourir le cercle de nos jours passagers ; toi seule adoucis nos disgraces, & nous consoles dans nos infortunes ; toi seule remplis le vuide du tems qui pèse sur notre ame : soutiens ma faible existence ; couvre de fleurs le chemin qui mène au tombeau. Mourir est un bienfait du Ciel, quand ta main fortunée ferme nos yeux à sa lumière.

LETTRES

---

**L E T T R E S**  
**D I V E R S E S.**

---

**L E T T R E I.**

*De M. DE VOLTAIRE à M. le Marquis  
DE VILLETTE.*

Ferney, 15 Mars 1765.

**V**OUS savez penser comme écrire :

Les Graces avec la Raifon

Vous ont confié leur empire.

L'infâme fuperftition

Sous vos traits délicats expire.

Ainfi l'immortel Apollon

Charme l'Olympe de fa lyre :

Tandis que les flèches qu'il tire

Ecrafont le ferpent Pithon.

Il eft Dieu quand par fon courage

Ce monftre affreux eft terraffé :

Il l'eft quand fon brillant vifage

Rallume le jour éclipsé ;

Mais entre les genoux d'Iffé,

Je le crois Dieu bien davantage.

MOINS le hibou de Ferney, Monsieur,  
mérite vos jolis Vers, plus il vous en doit de

E

remercîmens. Il s'intéresse vivement à vous ; il connaît tout ce que vous valez. Vous ne vous laissez point gâter par la Fortune : il vous faut d'autres jouissances.

Les erreurs & les passions  
De vos beaux ans font l'apanage.  
Sous cet amas d'illusions ,  
Vous renfermez l'ame d'un Sage.

JE vous retiens pour un des soutiens de la Philosophie. Je vous en avertis , vous ferez détrompé de tout ; vous ferez un des nôtres.

Plein d'esprit, doux & sociable,  
Ce n'est pas assez, croyez-moi :  
C'est pour autrui qu'on est aimable ;  
Mais il faut être heureux pour soi.

NOUS avons une cellule nouvelle , & nous en bâtissons une autre : vous savez combien vous êtes aimé dans notre Couvent.

MADemoiselle Clairon est chez moi. Il y a dix-sept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui. Elle a créé son art. Elle est unique. Il est juste qu'elle soit persécutée à Paris. Tout ce que vous m'avez appris , & tout ce qu'on m'a dit , augmente ma passion pour la retraite ; celle de vous y revoir est à son comble.

## L E T T R E I I.

A U M Ê M E.

Ferney, 7 Juin 1765.

**V**OUS êtes encore plus aimable que je ne difais. M. de la Harpe vient de me donner votre paquet. Vos Lettres me font plus de plaisir que le Testament que vous m'envoyez. Il se pourra bien faire que vous aspiriez un jour à l'honneur d'être Père de famille, & que vous foyez Docteur *in utroque Jure*. Ce fera à vous de voir s'il vaut mieux vivre en Philosophe, que de donner des enfans à l'Etat. C'est une grande question qu'il ne m'appartient pas de décider.

J E fuis infiniment touché de la bonté que vous avez eue de me confier le Testament; je le trouve furieusement noble.

**N**ON, je ne me flatte pas de vous voir à Ferney; c'est un bonheur qui passerait mes espérances. Comment pourrez-vous venir dans votre Terre de Bourgogne, au milieu des affaires dont vous devez être surchargé? J'ai peur que vous n'attendiez la tenue des Etats; car il faudra bien venir vous faire recevoir, & prendre séance. C'est alors que j'oserais compter sur la

plus grande consolation que je puisse recevoir en ma vie. M. de la Harpe partagerait bien ma joie. Je vous assure que je ferai votre paix avec M. de Ximenès, cela ne sera pas difficile ; il fait trop ce que vous valez , pour être long-tems fâché contre vous.

LE Parlement de B.... n'a point du tout envie de se démettre ; il n'a démis que nos Vaches auxquelles il a défendu par un Arrêt solennel , d'aller paître dans la Franche-Comté. Elles ont eu beau présenter leur requête , & faire valoir la maxime d'Aristote : *Que chacun se mêle de son métier , les Vaches seront bien gardées* ; on les a condamnées au bannissement du ressort du Parlement.

VOUS ne devez rien à M. D.... , tous vos Comptes sont faits. Je souhaite que ceux de l'Extraordinaire des Guerres se rendent aussi promptement , & que vous soyez débarrassé au plus vîte de tout ce tracas , qui n'est fait ni pour votre humeur , ni pour vos graces.

IL y aurait un gros livre à faire sur tout ce que vous m'avez écrit. Les Fermiers-Généraux ne sont plus aujourd'hui les Financiers de Molière. Les Patins & les Turcaret ont disparu. Les Vatelet , les Helvétius ont pris leur place.



Ce n'est pas de ces Messieurs que je me plains ; je voudrais seulement qu'ils fussent , comme moi , de quels délits ils se rendent coupables.

UN Jambon est confisqué à Auxonne , parce qu'il a été salé , en Franche-Comté , avec du sel blanc ; & qu'il entre en Bourgogne , où l'on sale les Jambons avec du sel gris.

UN Chef-d'œuvre de Méchanique destiné pour le Roi , une Sphère mouvante est faite sur les confins de Lorraine par les Employés ; parce que cette Machine était l'exécution en Horlogerie du Systême de Copernic , & que les Montres y paient des droits.

VOILA pourtant ce qui se fait au nom de gens de fort bonne compagnie , dont plusieurs se fâcheraient , s'ils en étaient les témoins. Ils ne doivent donc pas trouver étrange que je travaille de toutes mes forces à repousser cette inquisition hors de ma Banlieue. Le moyen que cela se passe à ma porte , & de rimer des Tragédies !

ADIEU , très-aimable Maréchal des Logis ; puisse quelque jour mon heureuse destinée vous ramener dans ma chaumière ! Tout ce qui est à Ferney vous est presque aussi tendrement attaché que moi.

## L E T T R E I I I .

A U M Ê M E .

Ferney, le 8 Juillet 1765.

**L**E vieux malade de Ferney présente ses très-tendres respects au jeune Malingre de l'Hôtel-d'Elbeuf. Je vois que vous vous regardez comme un homme dévoué à la Médecine, & que vous passez votre tems entre les ragoûts & les drogues; cela rend mélancolique, mais cela fait aussi un grand bien; car on en aime mieux son chez-foi, on réfléchit davantage, on se confirme dans sa philosophie, on fait moins de cas du monde; & dès qu'on a un rayon de fanté, on court au plaisir. Une telle vie ne laisse pas d'avoir son mérite: les Malingres ont de très-beaux momens.

IL faut que l'air de Ferney ne soit pas bon pour les Tragédies: l'Auteur de *Warvick* n'a pas encore fait une pauvre petite Scène. Je serai bien honteux s'il sort de chez moi sans avoir travaillé. Si la Pièce était prête, nous la jouerions. Je crois vous avoir dit que Madame Denis m'ayant demandé une grande Salle pour repasser son linge, je lui avais

donné celle du Théâtre : mais après y avoir pensé mûrement , elle a conclu qu'il vaut mieux être en linge sale , & jouer la Comédie. Elle a rebâti le Théâtre , & demain on joue *Alzire* , en attendant *Warvick*.

VOUS me parlez avec bien de l'engouement de mon *Orphelin*. J'aurais voulu la Scène dans la maison de Confucius. J'aurais voulu *Zamti* plus Chinois , & *Gengis* plus Tartare. Heureusement mon grand Acteur a raccommodé tout cela.

PUISSIEZ-VOUS , Monsieur , visiter bientôt vos Terres de Bourgogne. Nous vous donnerons la Comédie , & vous ne ferez pas mécontent de Madame Denis. Je suis si vieux que je ne peux plus jouer les vieillards ; c'est grand dommage ; car je vous avoue modestement que je jouais *Lusignan* mieux que Sarrazin.

LORSQUE vous ferez votre tournée , mandez-nous quel rôle vous voulez. Vous devez être un excellent Acteur , si vous êtes sur le Théâtre comme à souper ; & je vous soupçonne de vous tirer à merveille de tout ce que vous voudrez faire.

J'AI une plaisante grace à vous demander ; je remarquai , lorsque vous me faisiez l'honneur

d'être dans mon taudis , que vous ne fomentiez jamais votre visage à la favonnette , & au rasoir d'un Valet-de-chambre qui vient vous pincer le nez , & vous échauder le menton. Vous vous serviez de petites Pincettes fort commodes , assez larges , armées d'un biseau qui embrasse la racine du poil , sans mordre la peau. J'en use comme vous , quoiqu'il y ait une prodigieuse différence entre votre visage & le mien. Mais il faut que cet art soit bien peu en vogue ; puisque je n'ai pu trouver à Genève , ni à Lyon , une seule pince supportable : il n'y en a pas plus que de bons livres nouveaux. Je vous demande en grace de vouloir bien ordonner à un de vos gens de m'acheter une demi-douzaine de Pincettes semblables aux vôtres.

IL est vrai que voilà une commission très-ridicule. J'aimerais bien mieux pincer tous les mauvais Poètes , les calomniateurs , les envieux , que de me pincer les joues. Mais enfin , j'en suis réduit-là. Je suis comme les habitans de nos Colonies , qui ne savent plus comment faire quand ils attendent de l'Europe des aiguilles & des peignes. Enfin les petits présens entretiennent l'amitié ; & je vous serai très-obligé de cette bonté.

## L E T T R E I V.

A U M Ê M E.

Ferney, 5 Auguste 1765.

**L**ES inflammations de poitrine nuisent beaucoup au commerce des Lettres. J'en ai eu une dont les restes ne sont point du tout plaisans. Sans cela, je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur. Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent. Mais en même-tems je vous trouve une des plus sages, d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous, pour de l'argent. Je les attends à une Epître Dédicatoire. M. de la Touraille m'a écrit sur votre compte, des choses qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, & il est digne de vous aimer. Vous avez là un bon second auprès de M. le Prince de CONDÉ.

Vous connaissez très-bien vos gens :

C'est un précieux avantage,

Et bien rare dans les beaux ans.

Votre esprit vous a rendu sage :

Si je le suis, c'est par mon âge;

Et je me suis trompé long-tems.

PERMETTEZ-VOUS que je confie à vos bontés ce Billet pour frère d'Alembert? Il me mande que la Bible & le Martyrologe vous font très-familiers. Vous avez foutenu devant lui, avec courage & bienfiance, les attaques du Prédicateur qui me hait encore plus qu'il n'aime le grand Arnaud & le grand Rousseau. Sans doute j'ai nié l'Enfer des Egyptiens. Je me suis un peu moqué des Charlatans qui ont inventé la Roue d'Ixion ; mais j'ai toujours fait grand cas des Inventeurs de la Police. J'estime qu'un Cavalier de Maréchauffée en impose plus lui feul, que les trois Furies & le Vautour de Prométhée.

JE vous fais encore meilleur gré de favoir par cœur des pages entières de mon *Siècle de Louis XIV.* Vous me donnez une grande idée de ma Prose. Mais ne répondez plus, je vous en prie, à ces vieilles redites. Je n'ai point fait un Dieu de celui à qui j'ai reproché son Despotisme, son ostentation, sa Femme & son Confesseur. Rien de si facile que de louer, ou de blâmer à outrance, un Roi qui a doublé la force & la grandeur de la Monarchie, laissé des Monumens dignes de la Grèce & de Rome; brûlé les Camifards, & donné son cœur aux grands Jéfuites.



## L E T T R E V.

A U M Ê M E.

Ferney, 1 Septembre 1765.

**I**L y a long-tems, Monsieur, que je médite de vous écrire. Le séjour de Mademoiselle Clairon m'a un peu dérangé; & après son départ il a fallu réparer le tems que les plaisirs avaient dérobé à ma philosophie. Je ne connaissais point le mérite de Mademoiselle Clairon; je n'avais pas même l'idée d'un jeu si animé & si parfait. J'avais été accoutumé à cette froide déclamation de nos froids Théâtres; & je n'avais vu que des Acteurs récitant des Vers à d'autres Acteurs, dans un petit cercle entouré de petits-Mâîtres.

MADemoiselle Clairon m'a dit que ni elle, ni Mademoiselle Dumefnil, n'avaient déployé l'action dont la Scène est susceptible, que depuis que M. le Comte de Lauraguais a rendu au Public assez ingrat, le service de payer de son argent, la liberté du Théâtre, & la beauté du Spectacle. Pourquoi nul autre homme que lui n'a-t-il contribué à cette magnificence nécessaire; & pourquoi ce même Public s'est-il

plus souvenu de quelques fautes de M. de Lauraguais, que de sa générosité, & de son goût pour les Arts? Les torts qu'un homme peut avoir dans l'intérieur de sa famille, ne regardent que sa famille; les bienfaits publics regardent tous les honnêtes gens. Alcibiade peut avoir fait quelques sottises; mais Alcibiade a fait de belles choses: aussi le préfère-t-on à tous les Citoyens inutiles qui n'ont fait ni bien ni mal.

J E ne fais pas encore quelle espèce de vie vous mènerez; mais comme je ne vous ai vu faire que des actions généreuses; comme vous avez un cœur sensible & beaucoup d'esprit, & que par dessus tout cela, vous allez être très-riche, vous devez bien vous attendre qu'on épluchera votre conduite. Vous vous trouverez entre la Flatterie & l'Envie; mais j'espère que vous vous démêlerez très-habilement de l'une & de l'autre. Pardonnez ma petite morale.

J E ne vous envoie point les Versicules faits en l'honneur de Mademoiselle Clairon; on en tira quelques Exemplaires. Elle en emporta une moitié, mes Nièces se jettèrent sur l'autre; je n'en ai pas à présent, Dieu merci, une seule copie. Dès que j'en aurai recouvré une, je vous l'enverrai. Mais en vérité, toutes ces bagatelles ne sont bonnes, qu'aux yeux de

ceux pour qui elles sont faites. Elles sont comme les Chançons de table , qu'il ne faut chanter qu'en pointe de vin.

SOUVENEZ - VOUS toujours de la bonne cause : ce n'est pas assez d'être Philosophe , il faut faire des Philosophes.

SI vous voyez M. le Comte de la Touraille , ne m'oubliez pas auprès de lui. Il me paraît avoir bien de la raison , & bien de l'esprit ; cela n'est pas à négliger.

## L E T T R E V I.

A U M Ê M E.

Ferney, ce 11 Décembre 1765.

**J'**OUVRE une caisse , Monsieur ; j'y vois , qui ? moi-même en personne , dessiné d'une belle main. Je me souviens très-bien que

Ce Danzel, beau comme le jour,  
Soutien de l'amoureux empire,  
A , dans mon champêtre séjour,  
Dessiné le maigre contour  
D'un vieux visage à faire rire.  
En vérité, c'était l'Amour  
S'amusant à peindre un Satyre  
Avec les crayons de la Tour.

IL est vrai que dans l'Estampe , on me fait terriblement montrer les dents ; cela fera soupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous , de ce que vous avez passé si long-tems sans m'écrire.

BÉRÉNICE difait à Titus :

Voyez-moi plus souvent & ne me donnez rien.

JE pourrais vous dire :

Ecrivez-moi souvent & ne me peignez point.

MAIS je suis flatté de votre galanterie ; je ne peux me plaindre que du burin. Je remercie le Peintre , & je pardonne au Graveur.

ON prétend que vous avez des affaires & des procès. Qui terre n'a pas , souvent a guerre ; à plus forte raison qui terre a

*Dii tibi formam ,*

*Dii tibi divitias dederunt , artemque fruendi.*

AJOUTEZ-Y sur-tout la santé ; & ayez la bonté de m'en dire des nouvelles , quand vous n'aurez rien à faire. L'absence ne m'empêchera jamais de m'intéresser à votre bien-être & à vos plaisirs. Si vous êtes dans le tourbillon , vous me négligerez ; si vous en êtes dehors , vous vous souviendrez , Monsieur , d'un des plus vrais amis que vous avez. Vous l'avez dit dans vos Vers ; je ne vous démentirai jamais.

## L E T T R E V I I.

A U M Ê M E.

Ferney, le 20 Septembre 1766.

**J**E vous pardonne, mon cher Marquis, d'avoir oublié un vieillard inutile, long-tems pénétré dans sa retraite de l'affliction la plus profonde : mais je ne vous pardonne point de vous livrer au Public, qui cherche toujours une victime, & qui s'acharne impitoyablement sur elle; on ne vous dit peut-être pas jusqu'où il enfonce le poignard dans les plaies qu'il a faites lui-même. Je vous prédis que vous ferez malheureux si vous ne vous dérobez à l'envie & à la malignité; je vous répète que vous n'avez d'autre parti à prendre, que de vivre avec un petit nombre d'amis dont vous foyez sûr.

Vous vous plaignez de quelques tours qu'on vous a joués. J'aimerais mieux qu'on vous eût volé deux cents mille francs, que de vous voir déchirer par les harpies de la Société qui remplissent le monde. Il faut absolument que vous fachiez que cela a été poussé à un excès qui m'a fait une peine cruelle. On dit : voilà comme font faits tous les petits Philosophes de

nos jours. On claboude à la Cour, à la Ville ; vous sentez combien mon amitié pour vous en a souffert. Vous êtes fait pour mener une vie très-heureuse ; & vous vous obstinez à gâter tout ce que la Nature & la Fortune ont fait en votre faveur.

JE vous dirai encore qu'il ne tient qu'à vous de faire tout oublier. Je vous demande en grace que vous soyez heureux. Je ne veux pas qu'un beau Diamant soit mal monté. Pardonnez ma franchise ; c'est mon cœur qui vous parle, il ne vous déguise ni son affliction, ni ses craintes, ni ses sentimens pour vous. Je vous aime trop pour vous écrire autrement.

JE vous invite plus que jamais à vous livrer à l'étude. L'homme studieux se revêt, à la longue, d'une considération personnelle, que ne donnent ni les Titres, ni la Fortune. Celui qui travaille n'a pas le tems de faire mal parler de soi. Je vous parle ainsi, parce que vous me devez compte de cette heureuse facilité, & de vos belles dispositions pour les Lettres. Je vous pardonne si vous écrivez ; & sur-tout si vous m'écrivez. Vous voilà quitte de ma morale ; mais si vous étiez ici, je vous avertis qu'elle ferait beaucoup plus longue.

LETTRE



## L E T T R E V I I I.

A U M Ê M E.

Ferney, 1766.



C'EST vous, mon cher Enfant, qui m'avez appris que de bons & braves Citoyens avaient porté des Cierges à la Statue d'Henri IV, pour lui demander la guérison du Dauphin. Je vous dois la Réponse que je fais à ces bonnes gens. Si j'avais été à Paris, je les aurais accompagnés. Mais, comme je ne veux point me brouiller avec les Moines de Sainte Gèneviève ; je vous demande en grace de ne laisser prendre aucune copie de ces vers. Il est vrai que de la Poésie Allobroge, venant du pied du Mont-Jura, & du fond des glaces affreuses qui nous environnent, ne mérite guères la curiosité de Paris : mais le sujet est si intéressant, qu'il peut tenter les moins curieux.

DE plus, il m'est important de savoir ce qu'on pense de ces vers, avant qu'on les publie. Je dois sans doute adoucir la préférence trop marquée que je donne à l'adorable Henri IV, sur Sainte Gèneviève. Ma passion pour ce grand Homme, m'aura peut-être

F

emporté trop loin : je n'ai pensé qu'aux bons Français , en écrivant cet Ouvrage , tout d'une haleine ; & je n'ai pas assez songé aux Dévots , qui peuvent trop songer à moi.

RECUEILLEZ les voix ; je vous en prie. Instruisez-moi de ce que l'on dit , afin que je sache ce que je dois faire. Vous m'appellez plaisamment votre protecteur ; & moi , je vous appelle sérieusement le mien dans cette occasion.

MON Saint , à moi , c'est Vincent de Paul. C'est le Patron des Fondateurs. Il a mérité l'Apothéose de la part des Philosophes , comme des Chrétiens. Il a laissé plus de Monumens utiles que son Souverain Louis XIII. Au milieu des guerres de la Fronde , il fut également respecté des deux Partis. Lui seul eût été capable d'empêcher la Saint-Barthelemi. Il voulait que l'on cassât la Cloche infernale de Saint-Germain-l'Auxerrois , qui a sonné le Tocsin du Massacre. Il était si humble de cœur qu'il refusait , aux Jours solennels , de porter les superbes Ornemens qu'avait donnés Médicis ; bien différent de François de Sales qui écrivait à Madame de Chantal : *Ma chère Sœur , j'ai dit ce matin la Messe , avec la belle Chasuble que vous m'avez brodée.*

## L E T T R E I X.

A U M Ê M E.

**J**E crois vous avoir déjà dit de quelle manière il faut m'adresser vos Lettres : sans cela , vous courez risque d'avoir plus d'un confident de vos secrets.

**V**OUS me parlez de la retraite précipitée du Ministre. On peut dire qu'il a soutenu les caprices de la Fortune comme il a reçu ses caresses. Il n'y a pas moins de grandeur à supporter de grandes injustices , qu'à faire de grandes actions. C'est un puissant Raisonneur , que celui qui vous disait sérieusement que *M.... n'était pas de famille à être Contrôleur-Général*. Mais lorsque l'on est sur un vaisseau assailli par la Tempête , & dans un danger imminent de périr ; on ne choisit pas , pour tenir le Gouvernail , celui qui est de meilleure maison ; mais celui qui est le plus habile.

**C**E que vous me dites du Prélat harangueur , m'a étonné & affligé ; car on m'avait flatté que , dans une espèce de Sermon à son assemblée , il avait prêché la Tolérance. Sa Sortie contre les Philosophes est plus dangereuse

que vous ne pensez : on n'en veut déjà que trop aux partisans de la Raïson ; & vous avez dû vous en appercevoir au refus que M. d'Alembert effuie , jusqu'à présent , d'une petite Pension , à laquelle il a un droit incontestable , & que l'Académie des Sciences demandait pour lui. Il me semble qu'il n'est pas bien honorable pour la France , qu'on prive de douze cents livres de Rentes , un homme si supérieur , qui a fait un sacrifice de cent mille livres d'appointemens pour rester dans son Pays qu'il honore. C'est une réflexion que , fans doute , tout le monde a faite , & qui vaut la Pension.

J'AVAIS raison , comme vous voyez , de ne point envoyer ce brimborion de Frère Oudin , qu'on ne peut avoir fait courir que très-défiguré. On ne doit parler du Porc de S. Antoine & du Chien de S. Roch , pendant l'Assemblée du Clergé , qu'avec un profond respect.

VOUS avez beau me dire qu'on lèvera l'Excommunication , si justement fulminée par ceux qui jouent des Farcès Latines , contre ceux qui jouent des Pièces Françaises. Je connais trop l'Eglise : elle ne peut pas plus se relâcher , qu'elle ne peut errer. Il n'y a plus

que les Drames Bourgeois du néologue Marivaux , où l'on puisse aller pleurer en sûreté de conscience. Les Comédiens Français trouveront plus d'indulgence au Parlement , dans quelque occasion favorable où ils plaideront contre l'Archevêque.

JE suis fâché du mauvais succès de notre Protégé ; mais pour être un bon Comédien , il faudrait descendre de Protée , en ligne directe. Il faut beaucoup de talent pour être excommunié.

M. de la Harpe est à Ferney ; mais il n'y a pas encore travaillé. J'espérais qu'il ferait ici quelques petits *Warvicks*. Il n'y a que Madame Dupuis qui se mette , chez nous , à faire des enfans.

POUR moi , je mène toujours la même vie. Je lis , avec édification , les Pères de l'Eglise. Je prie Hubert de dessiner S. Paul. Il en fera un portrait fort ressemblant , d'après l'idée qu'en donnent de vieux Auteurs qui ont été , en tiers , avec lui & Sainte Thècle.

DIEU soit loué , que vous foyez toujours dans le dessein de venir voir votre Terre de Bourgogne , & de visiter , en passant , des reclus qui vous sont bien tendrement attachés.

## L E T T R E X.

A U M Ê M E.

Ferney, le 4 Novembre 1767.

VOTRE sage Héros, très-peu terrible en guerre,  
Jamais dans les périls ne voulut s'engager.

Il ne ravagea point la terre ;

Mais il la fit bien ravager.

IL doit tout à son Bertrand. Ce bon Connétable, le meilleur des hommes, tailla en pièces nombre de ses ennemis. Il fut comparé, dans le tems, à Ituriel l'Exterminateur qui, de son épée flamboyante, chassa les Anges rebelles.

VOUS mettez sur la même ligne Du Gueclin & Turenne. Mais quelle prodigieuse différence pour les mœurs ! le premier recevait des balafres dans les Tournois, & voyait jouer les *Mystères* ; le second assistait aux Carroufels de Louis XIV, & aux représentations d'*Atalie* & de *Cinna*.

POURQUOI ne dites-vous pas que votre paisible Monarque avait une fort belle Marine Royale ? sans sortir de chez lui, il prit, dans les mers de la Rochelle, neuf mille Anglais, avec le Comte de Pembrock leur Amiral.



POURQUOI ne dites-vous pas que le fastueux Empereur des Germains, ce Roi des Rois qui se faisait servir par sept Souverains dans une Cour plénière, vint abaisser son orgueil devant la sagesse de CHARLES? Il fit le pèlerinage de Prague à Paris pour le visiter; comme la Reine de Saba était venue voir Salomon.

VOUS pouviez aussi rappeler ce trait si touchant. Le jour de sa mort, il supprima la plupart des Impôts; & quelques heures avant d'expirer, comme un bon père de famille, il fit ouvrir les portes de sa chambre, afin de voir encore une fois son Peuple, & de le bénir.

VOTRE amitié pour M..... vous a empêché de composer pour l'Académie; mais vous avez travaillé pour le Public, votre gloire, & mon plaisir. Je vous ai deux grandes obligations, celle de m'avoir témoigné publiquement l'amitié dont vous m'honorez, & celle de m'avoir fait passer une heure délicieuse en vous lisant. Puissiez-vous être aussi heureux que vous êtes éloquent!

M. de la Harpe reviendra bientôt vous voir. Il a été un an chez moi. S'il avait autant de fortune que de talent & d'esprit, il

ferait plus riche que feu Montmartel. Il lui fera plus aisé d'avoir des Prix de l'Académie, que des Pensions du Roi. Lui & sa femme jouent ici la Comédie parfaitement ; M. de Chabanon aussi. Notre petit Théâtre a mieux valu que celui du Fauxbourg Saint-Germain. On a joué *Zaire* avec une grande perfection. Pour moi, je vous avoue que j'aime mieux une Scène de *César*, ou de *Cicéron*, que toute cette intrigue d'amour que je filais, il y a trente-cinq ans. Mais le Parterre de Paris & les Loges sont plus galans que moi : ils donnent la préférence à ma Quinauderie. Vous nous avez bien manqué : vous devez être un excellent Acteur ; car, sans rire, vous jouez tous vos contes à faire mourir de rire.

ME voilà bloqué par mon grand ennemi qui est l'Hiver. On me fait peur ici d'une Fièvre qui court. On me tourmente pour aller passer six mois à Lyon : toute la maisonnée en brûle d'envie. Mais je resterai où je suis, bien calfeutré. J'ai plus de courage que de force : je sens bien que cette expédition est impossible. Je ne suis pas comme Frédéric, un Héros de toutes les saisons.

CONSERVEZ vos bontés pour un vieillard qui vous est véritablement attaché.

## R É P O N S E.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

**V**OILA précisément pourquoi je n'ai pas voulu répéter ce que dit l'Histoire. Si mon Héros eût vécu de notre tems , il n'aurait point fait ravager la terre : & quand un Prud'homme lifait , au bout de sa table , les *Faits & Gestes mémorables des tems passés* , il est à remarquer que , ce qu'il aimait le plus , c'était l'Histoire des Philosophes & celle des Légiflateurs.

J E fais bien que je n'ai pas encadré mon Héros dans toutes ses Vertus : votre Lettre seule en dit autant qu'un long Discours. Mais un grand Chapitre que j'aurais pu traiter aussi , c'est celui de la véritable Sageffe du bon Roi CHARLES. Dans un Siècle intolérant , ce Prince invitait la Philosophie à se montrer. Il aurait voulu placer auprès de lui sur le Trône , comme la force & le soutien de l'Empire , cette Lumière nouvelle que vous êtes enfin venu apporter aux hommes.

DES Courtifans murmuraient de l'honneur qu'il portait aux Gens de Lettres ; il leur

répondit : *Les Clercs où est Sapience, on ne peut trop honorer. Tant que Sapience fera honorée dans ce Royaume, il ira à prospérité ; & quand déboutée y sera, il décherra.*

MAIS ce n'est guères ces qualités paisibles qui fournissent le texte d'un Discours Académique. Le Roi qui rend son Peuple heureux, n'est pas celui dont on parle le plus ; & s'il faut de l'art pour louer celui que l'on admire, il en faut encore pour célébrer celui que l'on aime.

Quelque pompon , quelque parure  
 Ne messied point à la Beauté.  
 Sans un peu d'art , la Vérité  
 Fait bien souvent triste figure.  
 CHARLE à Poitiers fut bon humain ,  
 J'ai passé ce qu'on lui vit faire ,  
 Lorsqu'Edouard , avec son père ,  
 Se rudoyaient , le fer en main.  
 J'ai gardé le même silence  
 Sur cette panique terreur ,  
 Que dans son Louvre , au fond du cœur ,  
 Eprouva ce grand Roi de France.  
 Il ne fera pas moins fameux ,  
 Quoiqu'on vante peu son courage :  
 Il fut malingre , souffreteux ;  
 Ce lui fut force d'être sage.

## L E T T R E X I.

A U M Ê M E.

Ferney, 24 Septembre 1777.

QUAND l'Abbé de Chaulieu & le Marquis de la Fare s'écrivaient des billets en vers, soit pour aller souper au Temple ou à Saint-Maur, on n'imprimait point leurs billets dans le Mercure Galant ; les Cafés de Paris ne devenaient point les confidens & les juges de leurs amusemens. Enfin, on ne les exposait point aux impertinens discours de la canaille de la Littérature, plus insolente & plus dangereuse que la canaille des Halles.

IL eût été à souhaiter que M. le Marquis de Villette, qui écrit comme les Chaulieu & les la Fare, dans leur bon tems, n'eût pas prodigué sa charmante facilité à un Public toujours très-malin, très-injuste, & dont il faut se garder comme de la morsure des Singes.

UN pauvre vieillard de quatre-vingt-trois ans, alité depuis six mois, mourant & ne devant écrire que son testament, ayant eu la faiblesse & la hardiesse de répondre aux Vers charmans de M. le Marquis de Villette, sur

les mêmes rimes , & non pas avec le même agrément , ne devait pas être puni , & être condamné au Mercure.

CE Mercure est feuilleté par les Dames de la Cour , comme par les Dames de la rue S. Denis. Le petit mot pour rire ,

Je ne crains point qu'une coquine ,

est relevé dans les deux tripots , avec toute la charité qu'on y connaît.

LA chose est faite , il n'y a plus de remède. La seule pénitence est de venir chez le vieux malade , avec le Marquis de Villevielle , assister à son Extrême-onction , & lui dire un *De profundis* en *ine* aussi joli que sa charmante Lettre.

SOIT qu'il vive ou qu'il meure , M. de Villette aura dans deux mois son Quantième avec répétition , & belle Boîte d'or de couleur , dont le centre sera garni d'une Figure en émail très-reffemblante. Le tout coûtera vingt-cinq , ou vingt-six louis.

IL y a un Reclus , nommé M. de L.... de S.... , en faveur de qui M. de Villette a fait une belle action ; je n'en suis pas surpris. Je ne le suis pas non plus de la persécution qu'il éprouve ; elle est digne des Welches.



## L E T T R E X I I.

A M. DE LAUNAY, *Maître des Requêtes*, qui  
avait envoyé à M. DE VOLTAIRE son  
*Discours sur la Pitié.*

Ferney, le 8 Décembre 1777.

SALUT au brillant & solide Auteur du  
*Panegyrique de la Pitié.*

OUI, la Pitié est un don de Dieu. Oui,  
son Panégyriste a raison, & d'autant plus  
qu'il est très-éloquent; car s'il ne l'était pas,  
à quoi servirait-il d'avoir raison?

OUI, la Pitié est le contrepoison de tous  
les fléaux de ce monde. Voilà pourquoi Jean  
Racine prit pour sa devise, dans l'Édition de  
ses Tragédies, *Phobos kai cleos; Crainte &*  
*Pitié.* Voilà pourquoi on dit à notre Messe  
Latine le *Kyrie eleison* des Grecs. Tous les  
Prédicateurs cherchent à inspirer la pitié pour  
les Pauvres & pour les Malheureux: & la  
plupart de ces Orateurs mêmes font pitié.

L'ILLUSTRE Maître de l'Assemblée littéraire  
& fraternelle fera toujours plutôt envie que  
pitié.

SI je pouvais dans mon triste état faire un voyage à Paris; mon plus grand desir ferait que le Panégyriste de la *Pitié* en eût un peu pour moi.

POUR M. le Marquis de Villette, il est sans pitié pour sa nouvelle conquête, & ne lui donne pas le tems de respirer.

*Post-scriptum de la main de M. DE VOLTAIRE à la Marquise D'AZI.*

LES deux Heureux, Madame, me permettent de vous féliciter de leur bonheur. Mademoiselle de Varicour a bien voulu être ma fille quelque-tems; Madame de Villette jouit d'un sort plus beau, elle devient aujourd'hui votre nièce; & j'ose vous assurer qu'elle en est très-digne. Je vous rends votre bien, la vertu, le bon esprit & les graces.

MON âge m'empêchera d'aller vous la présenter moi-même, & vous faire ma cour. Affligé, dans ma retraite, d'un reste d'apoplexie qui m'entraîne au pays où est descendu Catherin Fréron, j'ai été bien consolé par votre aimable Lettre. Je n'ai jamais perdu l'habitude de vous être véritablement attaché, & rien n'altérera la sensibilité & le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E X I I I.

De M. le Marquis DE VILLETTE à M.  
DE VOLTAIRE.

Genève, 1770.

EN vous voyant hier, Monsieur, avec le bâton & le capot de Paoli, je me suis rappelé ces premiers vers de l'*Aminte*.

*Chi crederia che sotto humane forme*

*E sotto queste pastorali spoglie*

*Fosse nascosto un Dio.*

IL est vrai que mon attachement pour votre personne tient un peu du culte : si l'on peut m'accuser d'idolâtrie, ce ne sera pas au moins de Polythéisme.

VOUS avez sans doute été surpris de ma disparition subite. J'ai essayé de vous voir, avant de partir : mais vous étiez enfermé avec votre Démon ; & je vous ai respecté. J'ai bien vite couru à Genève sans dire mot à personne, parce que je ne voulais pas manquer le Sieur *Rillet* que j'ai attaqué en face avec une Lettre-change, tirée à bout portant sur lui. Il m'a délivré cent louis en or de Ducats.

IL faut avouer que je vous conte-là de pauvres raisons ; quand on n'entretient que les Muses qui sont si aisées à vivre , à quoi bon s'occuper d'argent ?

Homère , cet homme divin ,  
 Dont on vante tant le génie ,  
 A mendié durant sa vie ;  
 Milton eut le même destin :  
 Et le Favori de Thalie ,  
 Plaute , qui charma l'Italie ,  
 Finit ses jours dans un moulin.

VOILA de magnifiques exemples ; mais le nom seul de Voltaire est plus imposant que tous ces noms-là. Je vois que le plus grand Poète qui ait jamais existé , est Seigneur de deux cents mille livres de Rentes ; je vois que Newton , Bacon & Sénèque , vos confrères , étaient aussi fort riches ; avec cette différence , que , comme le dernier , vous n'affectez pas le mépris des Richesses.

TOUT ce que vous m'écrivez , me donne beaucoup de courage ; heureusement pour vous , je ne prends pas les choses à la lettre , sans cela je vous enverrais mes petits vers à ne plus finir ; au reste je ne les donne pas pour ce qu'ils coûtent , mais pour ce qu'ils valent.

Frivoles

Frivoles enfans du délire,  
De l'art ils n'ont point l'ornement :  
Le sentiment qui les inspire,  
Peut-être en fait tout l'agrément ;  
Et lui seul a droit de les lire.

LORSQUE j'ai voulu sortir hier de la Ville, à cinq heures du soir, j'ai trouvé les Portes closes, & si closes que le Roi de France n'y entrerait pas. Voilà une Police stupide & barbare. Je n'entends point comment des hommes, si fiers de leur Liberté, consentent à passer les trois-quarts de la vie sous des verrouils ; & je suis tout prêt de me mettre en colère, lorsque je me rappelle ce trait si touchant, que vous m'avez raconté, les poings fermés & les larmes aux yeux ; cette pauvre Mère qui arrive sur les Ponts, une minute trop tard ; qui demande à genoux qu'on la laisse entrer, pour allaiter son Enfant qu'elle a laissé dans la Ville ; qui passe la nuit à se lamenter à la Porte, & le matin retrouve son Enfant qui venait d'expirer.

MON Dieu, que j'aime votre bon cœur !  
Celui qui vous voit, dans votre intérieur domestique, pourrait-il jamais se défendre du sentiment d'enthousiasme & de la tendre vénération que vous m'avez inspirés ?

## L E T T R E X I V.

A U M Ê M E.

Paris, 1776.

**A** QUELQUE chose près, mon cher Maître, la première histoire dont vous me parlez, est vraie. Un Marchand d'Injures, établi à Londres, m'a écrit qu'il allait publier un Volume d'Anecdotes un peu scandaleuses, dans lesquelles j'avais ma bonne part; mais qu'il consentait à supprimer mon article, si je voulais lui envoyer *seulement cent louis*.

J'E lui ai répondu que j'étais bien sensible à son extrême délicatesse; mais que j'avais moi-même un petit Recueil de traits assez piquans, point connus, & qui me sont particuliers; & que, venant de laisser tout mon argent sur un tapis verd, je les lui fournirais encore, s'il voulait m'envoyer *seulement cinquante louis*.

QUANT à l'autre histoire; rappelez-vous ce que disait à Fontenelle la Princesse de Carignan: *vous excuserez cet Enfant, Monsieur: il ne vous connaît point; mais il ne fait pas lire*. Comparaison à part, voilà ce qu'il faut



penfer du pauvre Tournay qui ne s'est point emparé de vos Lettres ; car il ne fait pas lire. Au reste , elles n'en font pas moins perdues. Mais foyez tranquille ; elles ne contiennent rien que d'ostenfible. Ce qui me donne un vrai chagrin , c'est que trois de ces Lettres , en vers & en profe , font écrites de votre main. Je gardais foigneufement ce trésor : je le confervais pour mon plaisir , un peu pour ma gloire ; en le répandant , on n'ajoutera rien à la vôtre.

J E voulais partir aujourd'hui pour Ferney ; mais il y a neuf ans que je ne m'étais trouvé à Paris , le jour de la Fête-Dieu : je n'ai pu réfifter au plaisir de voir les Proceffions , les Reposoirs & les Tapifferies.

N' E N déplaise à Jean Chauvin votre voifin ; il est par trop Iconoclaſte. Il nous faut des Images ; il en faut aux Lettrés , comme au Peuple ; & je fuis plus tenté d'adorer le grand Etre dans la majeſtueuſe Baſilique de S. Pierre de Rome , que dans la maifon , toute nue , de S. Pierre de Genève. Le luxe Romain me plaît ; il a quelque choſe de touchant & d'auguſte , & fur-tout un certain caractère d'antique , qui ſied fort bien à la Religion.

S. Sulpice & S. Roch font fortis ce matin de chez eux , dans toute leur gloire. Ils promenaient , avec une douce majesté , leur Seigneur & Maître ; quand tout-à-coup , soumis lui-même aux Causes secondes , il a permis qu'une averse épouvantable vint déshonorer la Fête.

Vous eussiez vu , de tous côtés ,  
 La Pompe & les Cérémonies ,  
 Les Dévots & les Confrairies ,  
 Marcher ensemble , à pas comptés ,  
 Par-tout des Peintures tendues ,  
 Des Prêtres en habits brillans ,  
 L'encens s'élever jusqu'aux nues ,  
 Des Flambeaux , des Roses , des Chants ,  
 Et Dieu même au milieu des rues.

SI vous aviez affaire à moi , Messieurs les Philosophes ! je vous ferais bien venir dans mon Temple. Tout n'y ferait qu'architecture , peinture , musique. Un large Vaisseau , d'un style Grec , éclairé d'une manière mystérieuse , entouré de verdure & non de tombeaux ; de grands vitraux souvent ouverts , de grosses portes toujours fermées ; le silence du recueillement , la parole de Dieu annoncée avec l'onction & l'élégance de Maffillon ; le Chant mesuré , les voix mariées aux sons de

l'Orgue , comme chez les Réformés ; les Parfums les plus rares de l'Arabie ; des Cloches pleines d'harmonie : tout vous y appellerait. Les Tableaux qui pareraient mon Eglise , ne seraient pas des Tableaux de sang. Les Martyrs & les Bourreaux n'y feraient point frissonner & reculer d'horreur. Mais les plus doux Mystères , tout ce que l'Evangile a de plus consolant , rendu sensible par le pinceau des Corrège & des Raphaël , en rapprochant de Dieu , y ferait oublier les hommes. Vous vous mettriez à genoux involontairement ; & vous diriez , comme mon aimable Mère :

. . . . .

---

L E T T R E X V.

*A M. le Comte DE LA TOURAILLE , Gentilhomme de S. A. S. Monseigneur le Prince de CONDÉ.*

**T**RÈS-DIGNE Gentilhomme du plus brave & du plus aimable de nos Princes , vous qui êtes le Tacite de l'Historiette ; qui parez la Raïson de vos graces , & qui feriez aimer la table à celui qui vit de privations ; eh bien ! mon ami , ferons-nous enfin débarrassés

Des propos éternels de ce brave Guerrier,  
 Qui n'a d'autre jargon que celui du métier?  
 De nos derniers combats, ennuyeux Journaliste,  
 Des morts & des blessés en poche il tient la liste :  
 Et ne parlant jamais que d'affauts, de blocus,  
 De Convois enlevés & de Partis vaincus :  
 Ainsi, chez Pelletier, au Parc d'artillerie,  
 Il nous faut effuyer toute sa batterie;  
 Boulet, bombe, mortier, fougasse, fauciffon,  
 Tout son discours enfin sent la poudre à canon.

CET illustre Bavard me donne quelque idée de la Métempfycofe à laquelle jusqu'à présent je n'avais rien compris. S'il n'est pas vrai que l'ame d'un homme puisse passer dans le corps d'une bête, au moins est-il bien prouvé que l'ame d'une bête peut entrer dans le corps d'un homme.

J'AI payé cher le souper le plus délicieux; j'ai pensé mourir la nuit dernière. Ce monde-ci n'est-il pas un vrai pot-pourri de contrariétés? le même Individu est à la fois Castor & Pollux;

Aujourd'hui sur la Terre & demain dans les Cieux.

ON m'affure que le Chevalier de \*\*\* a quitté l'Armée tout-à-coup, parce que son père est à l'extrémité. Un départ si brusque

me rappelle cette réponse du Maréchal de Toiras à un Officier :

Père & mère honoreras,  
Afin que vives longuement.

NON , je ne veux pas absolument des jolis Couplets qu'on m'attribue ; je ne veux ni de l'esprit , ni de la méchanceté dont ils sont remplis. Quand on se permet une Chançon de cette espèce , il faut écrire au bas :

» Le Prieur qui l'a fait ,  
» En est fort satisfait.

JE ne veux pas non plus des Epigrammes qui courent. En voici encore une sur notre bon Maréchal , dont on veut absolument que je sois l'Auteur : & je la lis pour la première fois.

Pourquoi le Bâton à S..... ,  
Lorsque Chevert est le vainqueur ?  
De la Fortune est-ce méprise ,  
Ou bien abus de la Faveur ?  
Je ne vois rien là qui m'étonne ,  
Répond alors certain Railleur ;  
C'est à l'Aveugle qu'on le donne ,  
Et non pas à son Conducteur.

ENCORE une fois je hais les méchancetés ;  
& si chacun a son genre , ce n'est pas le mien.

JE ne me défends pas de même des vers qui vous ont plu. Ils font l'ouvrage du moment. Peut-être si j'eusse pris plus de peine, vous aurais-je fait moins de plaisir.

A vos yeux si j'ai fait paraître,  
Le Français tel qu'il est :  
De Castries, prenez le portrait,  
Vous le verrez tel qu'il doit être.

IL est certain qu'il va y avoir une Action sanglante; & cependant on ne nous parle que de Paix. Cela me ferait craindre le trait du Prince d'Orange, à la fin de la guerre de 1678. Il avait, dans sa poche, la Paix signée entre Louis XIV & la Hollande, & néanmoins il livre bataille aux Français. Il y eut quatre mille morts, tant de part que d'autre. Un Officier osa lui témoigner sa surprise d'une pareille férocité. Guillaume lui répond froidement : *Je n'ai pu me refuser cette dernière leçon de mon métier.*

JE n'ai pas le courage d'ajouter une ligne, & j'ai l'ame à la renverse. Je vois passer, sous mes fenêtres, un malheureux jeune homme que l'on va pendre pour un chou. Il semble que les Généraux ont en cruauté ce qu'ils n'ont pas en talent.



## L E T T R E X V I.

*Au ROI de Prusse, en lui envoyant l'Eloge  
de CHARLES V.*

SIRE,

LE nom seul de FRÉDÉRIC inspire tant d'admiration parmi nous, que c'est à qui lui offrira son Drame, ses Images, ou son Livre. Mais un faible *Discours* sur le Règne orageux d'un Monarque étranger, est-il bien digne d'amuser un moment les loisirs de VOTRE MAJESTÉ? Celui qui renverse les Préjugés, & fonde une Philosophie nouvelle, daignera-t-il abaisser sa pensée à des tems d'ignorance & de barbarie? & le Héros de toutes les Saïsons pourrait-il accorder quelque intérêt aux Vertus paisibles, aux sages Economies d'un Roi casanier?

MAIS j'ose présenter cet hommage au grand Prince qui écrit les Annales de son Empire du style de Salluste. Par l'étendue, la variété de ses Connaissances; par une longue familiarité avec la Science & l'Esprit, il ferait encore un des premiers Ecrivains de la Nation dont il a daigné adopter la Langue.

JE sens qu'il est aussi périlleux de vous avoir pour Lecteur, que de vous avoir pour ennemi : & l'on a trop fait valoir sans doute auprès de VOTRE MAJESTÉ, mes premiers Effais.

Dans ce qu'il vous mande aujourd'hui,  
 Tyriot me paraît peu sage.  
 Si vous éprouvez quelqu'ennui,  
 Lorsque vous lirez mon Ouvrage,  
 SIRE, n'en accusez que lui.  
 Je n'aurais pas eu le courage  
 De vous faire un pareil envoi.  
 Je crains un œil tel que le vôtre ;  
 Et je dis sans cesse, à part moi :  
 C'est un grand juge que ce Roi !  
 S'il n'était Roi que comme un autre,  
 Il me ferait bien moins d'effroi.

SI j'avais composé un Ouvrage sur la Tactique, il me sèrait alors de le présenter à VOTRE MAJESTÉ, & de la proposer pour modèle : elle offre à la fois les qualités du Capitaine, & le génie du Conquérant. Je ne ferais pas embarrassé de retracer ses marches savantes & hardies, ses victoires, ses retraites mémorables : chacune en particulier ferait la réputation des plus grands Généraux. Au milieu de ces Trophées de désolation, le

Poète & l'Historien feraient consolés , en voyant le Prince le plus clément que la Politique ait jamais forcé de prendre les armes , effuyer plus d'une fois les pleurs qu'il avait fait répandre ; & parmi les horreurs d'un Champ de bataille , éteindre , dans les tristes hameaux , l'incendie que le Démon de la Guerre y avait allumé.

AH ! SIRE , qu'il me ferait facile alors de faire admirer mon Héros ! Il a tant de titres à la Renommée , tant d'empire sur les cœurs , que , dans ses brillans succès , je dirai même dans ses revers , il comptait peut-être autant de Partisans intimes à Vienne , à Versailles , qu'à Berlin. Le front ceint de l'olive de la Paix , il a quitté les champs de Mars , pour les champs de Cérés ; & le Clairon des Combats , pour la Flûte d'Apollon.

FRÉDÉRIC qui , vingt ans l'effroi des Potentats ,  
Du char de la Victoire , a lancé le tonnerre ,  
Enfanglanté l'Europe , ébranlé les Etats ,  
Par ses douces vertus , vient consoler la Terre.  
Les Arts , près de son trône , accourus à sa voix ,  
Le couvrent d'une gloire & plus pure & plus belle.  
Pour le bonheur du monde & l'exemple des Rois ,  
Alexandre aujourd'hui fait place à Marc-Aurèle.

JE suis avec le plus profond respect , &c.

## L E T T R E X V I I .

A M. D'ALEMBERT.

Ferney.

Vos Nouvelles ont beaucoup diverti M. de Voltaire. Puisque vous voulez savoir jusqu'aux minuties de sa vie domestique , je vous en raconterai quelques traits. Un grand nom ennoblit les plus petits détails.

JE l'ai vu ce matin , sous les voûtes d'une Vigne immense , assis dans un large fauteuil , sur une pelouse molle & verdoyante , aux rayons d'un Soleil qu'il ne trouve jamais trop chaud. Là , entouré de ses nombreux moutons , il tenait , d'une main , sa Plume ; & de l'autre , des Epreuves d'Imprimerie. J'approche : c'étaient les *Quand* , les *Pourquoi* , toutes les ironies dont il a tant de fois accablé votre confrère le Franc de Pompignan. *Oh ! pour le coup* , lui ai-je dit ; *c'est bien le Loup qui s'est fait Berger.*

CE qui vaut la peine de vous être raconté , & par où j'aurais dû commencer ; c'est une Fête dont j'ai été le témoin. Représentez-vous le Fondateur de Ferney , recevant , à

L'entrée de son Château, les hommages de sa Colonie. Etrangers & Français, Catholiques & Protestans, tous sont animés de cette joie tumultueuse qui exprime moins l'amour que l'idolâtrie; tous, sous les armes, en uniforme bleu & rouge, formaient une longue & brillante Cavalcade.

UN illustre Voyageur, l'une de ces ALTESSES d'Allemagne qui trafiquent de leurs Sujets & les mettent à l'enchère, arrive sur ces entre-faites; & frappé de l'ordre & de l'appareil de cette petite Troupe, il dit à M. de Voltaire: *Ce sont vos Soldats? Ce sont mes amis*, répond le Philosophe.

LES Filles & les Garçons avaient des habits de Bergers. Chacun apportait son offrande; & comme au tems des premiers Pasteurs, c'étaient des œufs, du lait, des fleurs & des fruits.

AU milieu de ce cortège, digne des crayons du Pouffin, paraissait la belle Adoptée du Patriarche. Elle tenait, dans une Corbeille, deux Colombes, aux aîles blanches, au bec de rose. La timidité, la rougeur ajoutaient encore au charme de sa figure. Il était difficile de n'être pas ému d'un si charmant tableau.

JE ne vous parlerai point de l'affluence , du concours des Villages voisins. Les chaînes de la Servitude qu'il entreprend de briser pour vingt mille Sujets du Roi , les entraves de la Ferme-Générale rejetées de tout le Pays , la Liberté , l'aifance rendue au Commerce , ne l'environnaient que de cœurs reconnaiffans.

J'ÉTAIS tout honteux de la féchereffe de mon rôle. J'ai voulu auffi ajuster un Compliment ; c'étaient des vers : je vous l'avouerai , j'ai été bien plus embarrassé de les réciter , que de les faire.

A la Fête d'un Souverain ,  
 Le Gala de la Cour pour lui feul a des charmes ;  
 Et fouvent un mot de fa main ,  
 Pour payer fes plaisirs , a fait couler des larmes.  
 Vous avez un autre deftin :  
 Chaque mot de la vôtre a le droit de nous plaire ;  
 Et quand on célèbre VOLTAIRE ,  
 C'est la Fête du Genre-humain.

JE vous dirai qu'il a donné un superbe Repas ; & qu'il a fait affeoir à fa table deux cents de fes Vaffaux : puis les Illuminations , les Chanfons , les Danfes. Le matin , c'était l'expreflion d'un fentiment doux & filial ; le foir , c'était l'enivrement de la joie. Vous auriez vu celui qui veut être toujours aveugle



& malade , oublier son grand âge , & dans un élan de gaîté qui tenait encore à son vieux tems , jeter son Chapeau en l'air , parmi les acclamations , les transports , les vœux que l'on faifait pour ses jours si chéris.

C'EST par l'admiration , l'enthousiasme que M. de Voltaire est connu dans le monde ; c'est par l'amour , le respect qu'il est connu chez lui. Vous savez qu'il est très-riche ; mais certainement il n'a jamais eu le tourment de la possession. Il semble qu'il craigne plus les importuns que les voleurs. J'ai remarqué que sa Chambre ferme à clef du côté du Sallon , & qu'elle n'a jamais eu de Serrure du côté de ses gens : ce qui prouve évidemment qu'il n'est ni défiant , ni avare.

M. de Voltaire est bon voisin. J'ai vu un Ecrit fait double entre lui & son Curé , une Promesse réciproque de n'avoir jamais de Procès l'un contre l'autre ; & M. de Voltaire , en signant , a ajouté de sa main : *Notre parole vaut mieux que tous les Actes de Notaire.*

IL a beaucoup fait bâtir. Chaque jour voit s'élever de nouveaux Edifices dans sa petite Ville. Il justifie pleinement ses vers à la Duchesse de Choiseul.

Madame , un Héros destructeur  
 N'est , à mes yeux , qu'un grand coupable :  
 J'aime bien mieux un Fondateur ;  
 L'un est un Dieu , l'autre est un Diable.

IL a de belles & vastes Forêts ; mais il souffrirait d'y voir porter la Coignée. On dirait que sa sensibilité s'étend jusqu'aux végétaux. Vous connaissez les deux immenses Sapins qui bordent son Potager , & qu'il a nommés *Castor & Pollux* , parce qu'ils sont jumeaux. L'un frappé de la foudre , accablé par les ans , laissait tomber jusqu'à terre ses rameaux affaiblis. M. de Voltaire les a fait relever par un fil d'archal , & se complaît à soutenir sa vieillesse.

JE n'ajouterai plus qu'un mot. La Fête dont je viens de vous parler , a fini par un accès de colère des plus violens. M. de Voltaire apprend que l'on a tué les deux beaux Pigeons que sa chère Enfant avait apprivoisés & nourris. Je ne puis rendre l'excès de son indignation , en voyant l'apathie avec laquelle on égorge ainsi ce qu'on vient de caresser. Tout ce que cette cruauté d'habitude lui a fait dire d'éloquent & de pathétique , peint encore mieux son ame , que ne feraient les belles Scènes d'*Orosmane* & d'*Alzire*.

LETTRE

## L E T T R E X V I I I.

*A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.*

Ferney, 1777.

**P**UISQUE vous n'arrivez pas, mon cher Marquis, il faut bien que je recommence mes écritures; je ne vous ai pas dit le quart de ce que j'avais à vous raconter.

D'ABORD le miracle d'Amphyon se renouvelle à Ferney; c'est une espèce d'enchantement. Les Richesses & la Population y augmentent au point que M. de Voltaire vient d'obtenir garnison. Il s'est aussi déterminé à chasser les Jésuites de ses Etats; il a renoncé à Père Adam & aux Echecs.

*ORPHÉE-Laborde* veut acheter un terrain pour bâtir; il viendra tous les ans avec son Eurydice & son violon.

LE Patriarche a autant d'argent que de gloire; mais il enfouit ses trésors dans sa nouvelle Ville; nous l'engageons à demander au premier Ministre qu'elle prenne le nom de FERNEY-VOLTAIRE; & certainement le Mentor de notre jeune Télémaque fera droit à sa Requête.

H

IL m'a fait hier la faveur de me lire l'exorde d'un grand Ouvrage qu'il appelle *son Testament* : quel mourant ! en vérité , il se porte mieux que nous.

JE dois cependant vous apprendre une Anecdote aussi extraordinaire que touchante , & que je suis honteux d'avoir ignorée jusqu'à présent : c'est que M. de Voltaire n'a pas encore passé une seule année de sa vie , sans avoir la fièvre le jour de la S. Barthelemi. Il ne reçoit jamais personne à pareil jour ; il est dans son lit ; l'affaiblissement de ses organes , l'intermittence , la vivacité de son pouls caractérisent cette crise périodique. On s'y attend ; on ne l'approche qu'en tremblant. Il semble que son cœur soit ulcéré de toutes les plaies que la persécution Religieuse a faites aux hommes ; & on se garde bien de lui en parler , dans la crainte d'ajouter à sa douleur. Je vous atteste ici un fait que d'abord je me défendais de croire ; mais toute sa maison en est témoin depuis vingt ans. Cette Fièvre a été le Génie de la Henriade.

JE conçois que vous ayez grande envie de voir BELLE ET BONNE ; c'est l'Ange gardien du Patriarche ; elle est devenue nécessaire à son existence. Les soins & les caresses qu'elle lui

prodigue , l'air pénétré dont il baise les mains de cette jolie Gouvernante ; vous ne sauriez vous imaginer combien ce tableau est touchant : c'est Anacréon fervi par les Graces.

COMME elle est grande & bien faite , & qu'elle a le maintien le plus noble & le plus décent , il cherche souvent à la mettre en représentation.

*Illam quidquid agit , quoquò vestigia movit ,  
Componit furtim , subsequiturque decor.*

Tib.

C'est la parure du Sallon :  
Sans embarras elle fait faire ,  
Et le rôle de ménagère ,  
Et les honneurs de la maison.  
Aussi fraîche que la Nature ,  
Aussi simple que ses attraits ,  
Vous la prendriez , je vous jure ,  
Pour la fille de Périclès ,  
Ou pour la nièce d'Epicure.

VOILA des petits vers qui ne valent pas ceux que le Prince de Ligne vient d'adresser à M. de Voltaire. *Je ne fais s'il y a beaucoup d'Autrichiens de la trempe de celui-ci ; mais il est difficile d'avoir plus d'esprit , plus de piquant & d'originalité ; le Maître l'a dit , ce sont ses propres paroles.*

QUAND quitterez-vous votre Ciel de Languedoc, dont le bleu éternel doit tant vous ennuyer ? Venez jouir ici de votre convalescence : venez jouir de cette sensation si délicieuse & si fugitive, où l'on est heureux du seul plaisir d'exister, & qui semble donner quelque idée du bonheur de l'Elysée.

ENEZ faire ici la Méridienne, quoiqu'on vous la défende; & permettez-moi de ne pas croire aux Aphorismes de votre Docteur, sur le sommeil de l'après-Dîné. Il est très-animal & très-sain. Rabelais, l'antique ornement de votre Faculté, avait ses Heures de relevée; le sage Montaigne en recommande l'usage. J'ai de beaux exemples à vous fournir. Mahomet dit dans son Coran : » Les Hôtes du Paradis » jouiront des douceurs du Repos. Ils auront un » coin délicieux pour dormir après le Repas «. Souvenez-vous de ce passage de l'Évangile. » Lorsque Jésus eut fait la Cène; celui qu'il » aimait, reposait, la tête appuyée sur son » sein «.

*SUSTINE & abstine. Il faut, disait Silva à l'un de ses malades, vous amuser, & non vous divertir. Ne vous laissez aller qu'au sentiment paisible de la tendre amitié que je vous ai vouée pour la vie.*



## L E T T R E X I X.

A U M Ê M E.

Ferney, 1777.

V O U S avez dû recevoir , mon Ami , deux grandes Feuilles de nos Conversations : voici ce que j'aurais ajouté au même chapitre , si j'en avais eu le tems.

J E lisais dernièrement à M. de Voltaire des Eloges envoyés par une de nos Académies : il en a écouté un bon tiers sans m'interrompre ; mais enfin l'ennui l'a gagné. Il m'a fermé la bouche , en me disant qu'il ne s'accoutumait point à entendre louer un Apothicaire , comme on louerait un Newton ; que tout irait bien si chacun faisait son métier ; & que c'est au Marquis de Condorcet qu'il faudrait donner le département de la Louange. Il a ajouté : *M. de Condorcet vaut mieux que Fontenelle par le cœur & le talent : mais il ne sera de l'Académie Française , que lorsqu'elle cessera d'être une Assemblée du Clergé.*

E N général , il désapprouve tout-à-fait les Eloges , qui , selon lui , ne formeront jamais que des Déclamateurs. Il voudrait des Differtations

dans le goût de Plutarque , où l'on pourrait tout dire , à charge & à décharge.

UN Membre de l'Académie de Châlons en racontait un jour toutes les prérogatives , & finit par dire qu'elle était la *Fille aînée* de l'Académie Française. M. de Voltaire qui l'écoutait , lui répondit : *Assurément , c'est une bien bonne Fille , & qui n'a jamais fait parler d'elle.*

ON en veut bien à cette pauvre Champagne ; & ce n'est pas d'aujourd'hui. Dans le tems que nos Rois avaient auprès d'eux des Foux en titre d'Office , il paraît que cette Province les leur fournissait. M. de Voltaire a vu , dans les Archives de la Ville de Troyes , une Lettre où Charles V , marquant aux Maire & Echevins de cette Ville la mort de son *Fou* , leur ordonne de lui en envoyer un autre , *suivant la coutume.*

ON nous a apporté une Estampe intitulée : *Le Déjeuner de Ferney.* La Borde , Auteur de cette Gravure , y est représenté à table , dans toute sa plénitude , & beau comme un Ange : M. de Voltaire y est dans un coin , maigre comme la Mort , & laid comme le Péché. En jettant les yeux sur cette caricature , il s'est écrié : *C'est le Lazare , au Dîner du mauvais Riche!*

EN parlant de Mysticité, je lui demandais un jour : comment se peut-il qu'il y ait tant de Dévots de bonne foi ? Il me répondit : *un Ignorant sensible finit toujours par être dévot.*

VOICI les vers que vous m'avez demandés, & qui sont écrits, de sa main, au bas d'une Gravure de la Cadière. Vous savez que Frère Girard y est représenté en extase derrière sa Pénitente, qui est elle-même en extase devant Dieu.

Cette Belle voit Dieu ; Girard voit cette Belle :

Ah ! Girard est plus heureux qu'elle.

UN moment d'impatience & d'humeur, en voyant Madame D..., arranger son visage, lui a valu cette apostrophe :

Si par hasard, pour argent ou pour or,  
A vos boutons, vous trouviez un remède,  
Peut-être vous seriez moins laide ;  
Mais vous seriez bien laide encor.

HIER au soir, il nous a dit, comme une vieillerie, cette Inscription sur un Cadran folaire :

Vous qui vivez dans ces Demeures,  
Êtes-vous bien ? tenez-vous y :  
Et n'allez pas chercher Midy  
A. quatorze heures.

IL répondit à un Evêque qui lui adressait son *Instruction Pastorale* :

Vous m'envoyez un Mandement ,  
Recevez une Tragédie ;  
Afin que réciproquement  
Nous nous donnions la Comédie.

IN - PROMPTU à Maupertuis , fait à la toilette du Roi de Prusse encore jeune.

Ami , vois-tu ces Cheveux blancs  
Sur une tête que j'adore ?  
Ils ressemblent à ses talens :  
Ils sont venus avant le tems ,  
Et comme eux ils croîtront encore.

IL nous a raconté , de la manière la plus piquante , l'histoire de ses amours avec la Comédienne Duclos , & toute la dépense d'esprit qu'il fit pour elle. Il découvrit ses perfidies , & ne se vengea que par ces vers.

Mon cœur de la Duclos fut trop long-tems charmé.  
L'Amour avait monté ma lyre.  
J'ai chanté la Duclos ; d'Uzez en est aimé :  
C'était bien la peine d'écrire.

AUTRES vers à la Marquise de Prye , dans son Boudoir , tandis qu'elle soupa tête-à-tête avec son illustre Amant qui était borgne.

Io, fans avoir l'art de feindre,  
D'Argus fut tromper les cent yeux :  
Nous n'en avons qu'un seul à craindre ;  
Pourquoi nē pas me rendre heureux ?

UN de ces jours , à table avec le Lord Litleton , à la suite d'une conversation au vin de Champagne , il lui répondit :

Fier & bizarre Anglais , qui , des mêmes couteaux ,  
Coupez la tête aux Rois , & la queue aux Chevaux !

DE Quatrain en Quatrain , ma Lettre ne finirait pas. J'aurais dû la commencer par vous parler de tout le plaisir qu'a fait la vôtre à M. de Voltaire. Il retrouve dans votre style , & dans votre caractère , une grande analogie avec le Marquis de la Fare , votre bifayeul : & *vous aimez* , dit-il , *tout comme lui, les belles Filles & les beaux Esprits.*

IL demande pourquoi vous ne finissez pas cette Préface de Vauvenargues qu'il appelle votre devancier. Vous avez l'esprit d'observation , l'art de saisir les nuances des différens Caractères. C'est à vous qu'il appartient de nous présenter ce Moraliste , ce Philosophe aimable , sous son véritable aspect. Un beau Piedestal n'est jamais indifférent à une belle Statue.

## L E T T R E X X.

A M. D'HELL.

Ferney, 1777.

**J'**AI reçu, avec bien de la reconnaissance, les témoignages de votre souvenir par M. de Meister. Il est ici depuis quelques jours. C'est un de ces hommes rares que l'on est tenté d'aimer dès le premier abord. Il a beaucoup plu au Maître du Château, & doit être fort content de ses coquetteries ; M. de Voltaire en devient plus avare que jamais.

NOUS vous avons plus d'une fois désiré dans cette belle solitude : vous verriez de quelle manière on peut avoir quatre-vingt-trois ans : vous verriez que celui dont Pigal a fait un squelette ; celui dont on vend le plâtre dans les rues, & dont La Borde a fait un *Déjeuner* indécent, n'est point du tout le Voltaire de Ferney.

LA confiance que vous attendez, Monsieur, commence à perdre un peu de son mérite pour le secret. J'ai épousé avant-hier, à minuit, dans la Chapelle de Ferney, non pas une Babylonienne, mais la Bergère des Alpes. Il



était assez piquant & peut-être unique de le voir précédée de six Oncles, tous frères, & tous Chevaliers de Saint-Louis. Deux soutenaient le Patriarche qui, dans sa belle Pélisse de l'Impératrice des Russies, donnait l'idée d'un grand Châtelain qui marie ses enfans. Les portes de l'Eglise étaient obstruées par ses vassaux qui lui rendent les hommages que Louis XII recevait de ses peuples.

VOUS me dites que *Le Langage des Fleurs* ne réussit point à Fontainebleau ; le langage des Roses est ici beaucoup plus éloquent : on finit, comme vous voyez, par les épouser.

Il est vrai que le Dieu d'Amour,  
 Fatigué du plaisir volage,  
 Loin de la ville & de la cour,  
 Dans nos champs, a fait un voyage.  
 J'ai suivi ce Dieu séducteur ;  
 Je cherchais par-tout le bonheur,  
 Je ne l'ai trouvé qu'au village.

JE fais par cœur toutes les jouissances de Paris. J'en suis un peu honteux pour la bonne Ville ; mais il n'y a ni amour, ni amitié ; & pas tant de plaisirs que l'on croirait. Le charme a cessé pour moi. Sortez un moment du tourbillon ; vous ne voudrez plus y rentrer.

VOUS feriez encore à tems d'entreprendre votre voyage. L'Automne , si triste où vous êtes , est ici comme la fin d'un beau jour. Les arbres semblent dans une pleine végétation : il n'y manque pas une feuille. D'un côté , les noires montagnes du Jura ferment le passage aux Aquilons : de l'autre , nous avons devant les yeux cet immense *Mont-blanc* dont les formes pittoresques , les neiges luisantes réfléchissent la lumière & les couleurs , comme le Prisme de Newton. On est extasié , en voyant l'Hiver dans les cieux , de retrouver le Printems sur la terre.

GENÈVE & Laufanne sont le Rendez-vous de tout ce qu'il y a de Voyageurs distingués dans l'Europe. On rencontre à chaque pas des Visages connus , & des Voitures élégantes de tous les goûts & de tous les pays.

MAIS une chose que vous aurez bien de la peine à croire , c'est un voyage inattendu dont nous avons formé le projet. Vous disiez , comme Ovide : *Virgilium tantum vidi* ; vous aurez bientôt l'occasion de le contempler à votre aise. Avant deux mois nous ferons tous a Paris. En attendant , je vous embrasse jusqu'au revoir. *Giorni tuoi felici ricordate di me.*

## L E T T R E X X I.

A M. LE PELLETIER DE MORFONTAINE,  
*Intendant de Soissons.*

Ferney, 1777.

C'EST un Proconsul tel que vous, Monsieur, qu'il faudrait à cette Province ; un homme qui eût autant de Philosophie & d'urbanité ; un homme digne de seconder les hautes & inconcevables entreprises que M. de Voltaire a consommées sur un sol où il avait à combattre les hommes & la nature.

IL y a quinze ans que l'on trouvait à peine à Ferney quarante Habitans , & trois ou quatre Chaumières. Aujourd'hui l'on est émerveillé d'y voir une Colonie nombreuse & policée , une Salle de Spectacle , & plus de cent jolies Maisons , que l'on croirait élevées au son de sa lyre.

MAIS ce qui tient encore plus du prodige , c'est que le même homme qui semble n'employer son génie & son tems qu'à fonder une ville , en trouve encore assez pour fabriquer , à quatre-vingt-quatre ans , deux nouvelles Tragédies qui auraient étonné à cinquante.

*AGATOCLE*, *Tyran de Syracuse*. Sujet singulier : le Héros est un Potier de terre. Il peint ainsi son état.

L'argile par mes mains , autrefois façonné  
A produit , sur mon front , l'or qui m'a couronné.

MAIS c'est un Disciple de Platon ,  
Athène a cultivé ses mœurs & son génie.

IL y a un dénouement auquel on ne s'attend point. *Agathocle* abdique la Couronne ; ce qui vraisemblablement ne viendra pas à la mode. Peut-être ce sujet conviendrait-il mieux au Théâtre de Venise , qu'à celui de Paris ; & peut-être serait-il digne d'avoir pour spectateurs des Brutus & des Caton , Adiffon , ou des Philosophes tels que vous.

*IRÈNE*. Avant de nous lire cette Pièce , vous m'avez fait rire hier , nous a-t-il dit ; j'essayerai de vous faire pleurer aujourd'hui. Il nous a tenu parole. Il a faisi les crayons de Racine. Je ne devine pas l'effet de la représentation ; mais c'est la musique de style d'Athalie ; ce sont par-tout des vers de situation qui font oublier la monotonie de l'Alexandrin.

IL y a quatre mois que je joue , cinq heures par jour , de la présence réelle de M. de

Voltaire, & je proteste que je ne me suis pas aperçu d'une seule redite permise à la plus belle vieillesse.

IL écrit aujourd'hui un *Faëtum* pour des Malheureux qui sont venus lui emprunter sa plume & son argent. Il a une sensibilité exquise ; il souffre des maux d'autrui comme s'il en était responsable ; ce qui lui faisait dire ce matin qu'on ne peut aimer les hommes, sans haïr l'Humanité.

IL me reste à vous parler d'une petite Pièce que l'on a représentée à Ferney, & dont je suis l'Auteur : c'est le *Mariage in-promptu*. Cette Pièce, un peu dénuée d'intrigue, finit par un dénouement qui aura peut-être droit de vous surprendre. J'épouse, au Château de Ferney, une jeune Personne, adoptée par M. de Voltaire. Elle m'apporte pour dot, un visage charmant, une belle taille, un cœur tout neuf, & l'esprit qui plaît. J'ai préféré tout cela à un Million tout sec que je trouvais à Genève.

LES Pères de l'Eglise auraient échoué à ma conversion ; elle était réservée au Père Temporel des Capucins, qui est aujourd'hui le Père Spirituel de l'Europe.

*Post-scriptum de M. DE VOLTAIRE.*

LE Marquis de Villette permet, Monsieur, que je me joigne à lui pour vous dire que je n'ai jamais oublié l'honneur que vous m'avez fait, & la protection utile que vous avez accordée aux malheureux Calas. Je me rappelle vos bontés pour Mère Madeleine, ma cousine, Supérieure des Sœurs grises de votre ville; laquelle m'écrivait, autant qu'il m'en souvient, qu'elle aimait Jésus & Marie, plus que sa vie.

JE me réjouis quelquefois par les pensées de ma vie sociale; elle est finie pour moi. Je ne supporte plus que ma vie pédantesque. Je fais mon Testament, tandis que M. de Villette signe son Contrat de mariage.

JE suis entièrement de son avis, quand il dit que l'on souhaite à Ferney de vivre sous vos loix: vous êtes estimé des riches, & adoré des pauvres. Mais je le défavoue tout-à-fait dans le bien qu'il dit de deux Ouvrages qui ne se ressentent que trop de mes années. Je n'ai pas encore achevé tous ceux que j'ai entrepris à Ferney, & je ne les verrai pas finir.

*Felices queis mania surgunt.*

CE vers de Virgile m'a coûté quinze cents mille Livres.

LETTRE



## L E T T R E X X I I.

*De Madame la Marquise D'ANTREMONT  
à M. DE VOLTAIRE.*

3 Novembre 1777.

**J'**AI reçu, Monsieur, au Château de *Pierre*, solitude où j'ai passé l'Automne, le Billet affligeant que vous m'avez fait écrire. Mais, si mes Lettres de Paris ne me trompent point, vos agonies sont bien douces; puisque vous faites des mariages, &, qui plus est, des miracles. Vous, voulez sanctifier vos derniers momens.

Quoi! cet agréable Villette  
Que certains Amours très-frippons  
Careffaient souvent en cachette,  
Est converti par vos leçons,  
Et devient un Anachorète?  
Alcibiade est marié;  
On l'écrira dans votre Histoire.  
L'Hymen a déjà publié  
Qu'une Grace était de moitié  
Pour remporter cette victoire.

JE suis dans la Patrie d'un Poète, depuis  
Cardinal: ainsi tout chemin mène à Rome. Je

vous écris d'une de ses Terres , & d'un de  
ses Châteaux , loin des aboiemens de l'Hyenne.  
C'est ici que naquirent ses premières Chan-  
sons : je le dis tout bas , car

Aujourd'hui le Prélat s'offense  
Des jours de sa célébrité.  
Même j'ai su que la décence  
Dépouille avec sévérité  
Le chapeau de cette Eminence  
Des myrtes de la Volupté ,  
Qu'y plaçait avec négligence  
Le Dieu qu'il a si bien chanté.

SON Château est habité par la Marquise de  
Bernis , sa belle-sœur & ma cousine-germaine.  
Si sept Villes se sont disputées le vieil Homère ,  
il doit m'être permis de réclamer la parenté  
d'une femme aimable. Madame de Bernis ap-  
partient au Cardinal par le nom & par les  
graces de l'esprit. Nous relisons ensemble vos  
Ouvrages : elle y prend un plaisir qui alarme  
quelquefois son Pasteur.

Dans son antique bonhommie ,  
Ce saint Patriarche du lieu ,  
Ignorant la Mythologie ,  
Et ne reconnaissant qu'un Dieu ,  
Non le Dieu de la Poésie ,  
Ni celui qu'Ovide & Chaulieu

Invoquaient dans leur douce orgie,  
Entre nous , vous accuse un peu  
De damner sa brebis chérie.

DAMNER la belle-sœur d'un Cardinal , le bon coup ! Elle voudrait vous aller voir ; mais sa santé l'attache à la vie tranquille des Châteaux. Le mot d'agonie la fait frémir ; elle s'est hâtée de vous proposer des remèdes.

Un baiser à votre agonie !  
Gardez-vous bien d'y consentir.  
Un baiser vous ferait mourir,  
Et vous regretteriez la vie.

RECEVEZ de ma part , Monsieur , non un baiser , mais les assurances de mon admiration & de l'attachement respectueux avec lequel je suis , &c.

---

## L E T T R E X X I I I .

*A M. le Marquis DE VILLETTE.*

9 Mars 1778.

**M**ONSIEUR , vous ramenez dans Paris celui qui depuis long-tems fait les honneurs de la France ; c'est donc à vous que je prends la liberté d'adresser cette Lettre pour M. de Voltaire : elle n'en fera que mieux reçue ,

présentée par Horace à Virgile , & par Mummius à Lucrece. Je vous en demande très-humblement pardon ; que ne fait-on pas pour attirer un instant sur soi les regards du premier Homme du monde ?

---

A M. DE VOLTAIRE.

GRAND-HOMME ! si au lieu de vous écrire , je me présentais devant vous ; vous me demanderiez très-poliment qui je suis , & quels sont mes titres pour venir vous voir ? Je vous répondrais bien respectueusement que je n'en ai point d'autre que celui d'Elève , & même d'ami de M. de Cideville , depuis cinquante ans. Cette longue alliance avec le plus tendre de vos amis ne ferait-elle pas un titre précieux auprès de vous ?

S'IL avait eu le bonheur de vivre jusqu'au 10 Février 1778 , jour à jamais mémorable dans nos Fastes , avec quel empressement ne ferait-il pas allé se jeter dans vos bras ! de quelle joie n'aurait-il pas été ravi ! La mienne ferait complete , en vous voyant tous les deux comblés des mêmes plaisirs. J'ai passé avec lui , à Launay , trente automnes ; & toujours je l'ai vu enflammé pour vous d'un enthousiasme qui brûle encore dans mon cœur.

AUSSI-TÔT que vos Lettres en vers & en prose étaient arrivées, il avait la bonté de me les lire. Dieu-merci, elles ne sont pas perdues; il les a léguées avec ses Livres, ses Ouvrages, & d'autres Manuscrits à l'Académie de Rouen. Vous devriez bien presser notre Secrétaire d'en faire une collection digne d'être mise sous vos yeux. M. de..... a le malheur d'être Lieutenant-Criminel; il n'en aura peut-être pas le tems : je me ferais un vrai plaisir de m'en charger. Il faudrait, je crois, retoucher quelques-unes des Réponses, sur-tout les vers. M. de Cideville avait de l'imagination, mais souvent inégale, diffuse & peu correcte, comme vous saviez bien le lui dire. Je supprimerais avec courage ce qui paraîtrait défectueux à des amis d'un goût plus sûr que le mien.

OUTRE l'Education Littéraire que je tiens de lui, je lui ai des obligations essentielles; il m'a fait Curé de campagne, état dans le Clergé que vous aimez plus que les autres. En effet, tandis que nos Princes de l'Eglise sont accablés du pénible emploi de la représentation, & de la dépense de leur Temporel, nous sommes des Prométhées subalternes chargés de faire descendre du Ciel des ames, pour animer nos brutes.

CET état ne m'a point empêché de faire de la Prose, comme M. Jourdain, & même des Vers. Vous avez peut-être entendu parler de l'*Idee de la Poésie Anglaise* : texte dont je n'ai réellement donné que l'idée, & que vous seul avez approfondi. Mon Maître vous envoya, il y a près de cinquante ans, quelques Epigrammes, celle-ci par exemple, que vous avez citée :

Ce Livre est l'*Histoire secrète*,  
Si secrète, que pour Lecteur,  
Elle n'eut que son Imprimeur  
Et Monsieur Dubois qui l'a faite.

CE n'était qu'une plaisanterie sur le titre qui paraissait ridicule. Mais ayant lu depuis quelques pages de ce Livre, je fus assez content de voir que mon Epigramme n'avait plus un si grand tort. Ce M. Dubois, bon Protestant, mais mauvais Ecrivain, se fâcha; pour le calmer je lui décochai un trait un peu trop méchant, il est vrai, mais j'étais bien jeune.

LE bon Dubois n'eut plus rien à dire, & puis il s'en alla *incognito*, dans le Paradis des Huguenots, le jardin aux choux. Vous vous rappelleriez peut-être aussi cette Epigramme de l'année 1733 :



Voici l'Histoire de ce tems :  
On bat un peu les Allemands ;  
Nos Soldats sont des Conquérans ,  
Nos Généraux des fainéans :  
Voltaire fait des Vers charmans ,  
Fontenelle des riens savans ,  
Et Louis des petits enfans.

J'AI lu tout ce qu'on peut lire , puisque je vous ai lu tout entier. Vos productions sont une Bibliothèque universelle : elles nous guident par des raisons & des exemples dans la lecture des Anciens & des Modernes. Avec vous seul, on pourrait se passer & des uns & des autres. M. de Cideville m'a donné une Edition bien précieuse , puisque les corrections & additions de la Henriade sont écrites de votre main. La jolie écriture ! vous excellez en tout. Je voudrais bien jouir de vos Ouvrages , & m'y borner avant mon dernier jour ; car j'ai soixante-sept ans , & je ne suis pas comme vous , prédestiné.

ENCHAÎNÉ dans ma Cure , me voilà noyé dans le *Ramazan* ou *Raman* , d'où je ne puis voir que de loin la Terre promise. Mon cœur se réjouit quand je vous contemple d'ici , comme notre Patriarche , environné d'Hommes célèbres & de Femmes illustres , tous nés de votre génie.

Qu'il est tranquille mon bonheur,  
 Et que ma vie est solitaire !  
 Je n'ai point vu notre Empereur :  
 Ah ! que je voie au moins Voltaire.

Il est assez de Potentats ;  
 Toute la terre en est remplie :  
 Un siècle entier ne produit pas  
 Un Voltaire, un si grand génie.

Nos plus beaux-Esprits d'aujourd'hui  
 De son retour chantent la fête :  
 Il les réunit tous en lui ,  
 Tous leurs talens sont dans sa tête.

Avec le mérite de tous,  
 Il a son mérite à lui-même :  
 Point de Sot qui n'en soit jaloux ,  
 Point de grand-Homme qui ne l'aime.

*ATTENDE à falsis Prophetis qui veniunt ad te  
 in vestimentis ovium : intrinsecus autem sunt lupi  
 rapaces.* Ne leur parlez que par la fenêtre ,  
 comme le Roi de Prusse. N'allez plus à pied  
 dans Paris , je vous en conjure. J'attends Irène  
 avec impatience. Je me prosterne devant votre  
 génie , Grand-Homme ! avec le siècle & la  
 postérité.

L'Abbé YART, Curé à  
 Ecouis, en Vexin.

## L E T T R E X X I V .

*De M. DE VILLETTE à M. PALISSOT ,  
sur son Eloge de VOLTAIRE.*

Villette, 1778.

**J**E n'ai trouvé, Monsieur, qu'en arrivant ici, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je viens de passer quelques jours à Paris, où les affaires de Madame Denis, plutôt que les miennes, m'appelaient. J'y ai reçu le bel Ouvrage que vous m'avez envoyé, au moment même où je me proposais d'aller en entendre la lecture à Argenteuil. Nous sommes pénétrés, Madame de Villette & moi, de toutes les choses, pleines de grace & de sensibilité, que vous voulez bien y dire de nous. Vous devez vous attendre à de pareils sentimens de la part de tous ceux qui vous liront.

ON voit, par la manière dont vous parlez de M. de Voltaire, que vous avez long-tems médité ses Ouvrages; & la connaissance profonde que vous avez du Théâtre, ne donne pas peu de poids à vos opinions. Vous lui assignez, sans doute, une place éminente dans la liste de nos grands Hommes : mais ses

véritables amis , toujours enthousiastes de sa gloire , car il était difficile d'être l'un sans l'autre , n'auront-ils pas peut-être à se plaindre , 1°. que vous ayez établi une comparaison entre M. de Voltaire & ses illustres Prédécesseurs , Corneille & Racine ? 2°. qu'en faisant cette comparaison , vous ayez osé prononcer dans une question devenue si difficile à juger ? 3°. qu'en établissant votre jugement , vous ne donniez à votre Héros que la première place après Racine ; & qu'enfin vous datiez la décadence du Théâtre des Chef-d'œuvres qu'il nous a laissés ? comme si le tableau du Fanatisme dans *Mahomet* , l'amour maternel dans *Méropé* , les grands traits de pathétique dans *Sémiramis* , avaient eu un modèle avant lui : comme si le talent d'avoir puisé le sujet de la plupart de ses Tragédies dans nos Histoires modernes , & d'ouvrir ainsi une nouvelle carrière au Génie , ne valait pas celui de traduire les Grecs , & même d'embellir ce qu'ils nous ont laissé de parfait : comme enfin si le premier mérite , au Théâtre qui doit être l'Ecole des Peuples , n'était pas celui d'y faire applaudir la Tolérance , la Liberté , la haine des Préjugés & de l'oppression , & tous les genres d'Héroïsmes qui concourent au bonheur de l'Humanité ? Avez - vous bien

confidéré que le même Ecrivain fournit des Modèles dans tous les genres d'écrire ; que sa manière le place à côté de tous ceux qui séparément y avaient excellé ; que seul il aurait foutenu , pendant soixante ans , toute la gloire Littéraire de la France , & mérité que nos Neveux disent un jour *le Siècle de Voltaire* , comme nous difons aujourd'hui *le Siècle de Louis XIV* ? Avez-vous assez fait sentir surtout qu'il enrichit la Pensée d'une nouvelle Philosophie , & produit ainsi la plus belle révolution de l'Esprit Humain ?

JE me garderais bien , Monsieur , de vous faire , en mon nom , de pareilles objections ; mais je n'hésite point de vous rendre avec franchise tout ce que j'ai pu recueillir dans le monde sur votre Ouvrage. Vous y avez encadré merveilleusement plusieurs Anecdotes que vous avez quelquefois pris plaisir à m'entendre raconter. Il fallait une plume aussi élégante que la vôtre , pour donner du relief à des choses si simples & si familières.

AU RESTE , vous avez eu , le premier , le courage de louer M. de Voltaire après sa mort : & cette action généreuse fera oublier , sans doute , ce qui aurait pu déplaire aux Admirateurs passionnés de ce grand Homme.

## L E T T R E X X V.

*A Madame la Comtesse de C.....*

Ferney, 1779.

**V**OUS êtes trop vive , Madame la Comtesse , trop aërienne , pour concevoir les délices attachés à la Pareffe. Si vous saviez de combien de chagrins elle m'a consolé ! pensez-vous , de bonne-foi , que je veuille guérir d'une maladie avec laquelle vous me supposez des talens que je n'ai point ? & puis , comptez-vous pour rien le droit que j'ai acquis de rejeter sur la Pareffe cette inertie absolue dont vous m'accusez ? La douce nonchalance , à laquelle je me laisse aller , me tient bonne compagnie. Une triste expérience m'a appris que les plaisirs de l'imagination vont toujours au-delà des plaisirs de la réalité. De ma fenêtre , je parcours un pays immense , exempt des fatigues & des embarras du voyage.

J'ai , sous les yeux , les plus riches tableaux ,  
La Suisse & les belles campagnes  
Où le Rhône roule ses eaux ;  
Et le penchant de ses montagnes  
Couvert de paisibles Hameaux ;



Et le sublime paysage  
De ses forêts , de ses beaux lacs ;  
Et l'aspect lointain & sauvage  
Des monts blanchis par les frimats.

SI je me détermine enfin à sortir de chez moi , c'est encore à cette bonne Pareffe que je m'abandonne. Il semble qu'il y ait des sensations , des jouissances de l'ame , réservées pour ceux qui n'ont pas l'étoffe des plaisirs bruyans. Je doute qu'il y ait un coin du monde où le Printems soit aussi délicieux que dans ces belles vallées. On retrouve , à chaque pas , *Berghem* ou *Claude Lorrain*. Pour admirer & jouir , il ne faut qu'ouvrir les yeux & penser.

J'aime à voir les Chèvres légères  
Grimper sur la cime des monts ;  
Et les Geniffes bocagères  
Paître dans les sombres vallons ;  
Et ces Brebis , ces fourmillières  
D'Agneaux épars sur les gazons ;  
Et la gaîté sur les fougères ,  
Unir à l'ombre des buiffons ,  
Et les Bergers & les Bergères ,  
Et les danfes & les chansons.

Que d'images douces & chères ,  
Dans la plus belle des Saisons !

Le crystal mouvant des rivières  
 Anime un monde de Poissons ;  
 Les Alouettes matinières ,  
 Les Fauvettes & les Pinsons  
 Couvent leurs nids dans les bruyères ;  
 Sous l'humble toit de leurs maisons ,  
 Les Payfannes solitaires  
 Vont allaiter leurs nourrifions :  
 Par-tout l'amour des tendres mères  
 Est la première des leçons.

VOUS qui êtes toute maternelle , venez un peu exister dans notre folitude. Quittez les environs de Paris , que vous appelez des campagnes , & dans lesquelles vous portez le luxe & la contrainte de vos infupportables toilettes. Nous avons ici de jeunes Anglaifes qui font fort éloignées de votre régime. Elles galopent dans la forêt , & franchiffent les barrières mieux que les Jockeis de leur pays.

UN Lord , des plus riches & des plus ennuyés des trois Royaumes , a ici un superbe Equipage de chaffe , avec lequel il désole les Sangliers & les Loups du Mont-Jura , qui font plus aifés à vivre que lui : & voilà précifément ce qui me fait encore aimer la Pareffe. Je conçois bien qu'on faffe la guerre aux bêtes qui la font à tout le monde ; mais

je n'ai jamais pu me figurer quel féroce plaisir on trouve à déchirer , à mettre en pièces de pauvres petits êtres , qui ne semblent jettés par la Nature , au milieu de nos champs , que pour les animer & les embellir. Et c'est pourtant les récréations qu'on vous propose tous les jours.

Tandis que les Trompes bruyantes  
Font , au loin , retentir les bois ;  
Et que les Meutes aboyantes  
Poursuivent un Cerf aux abois :  
Humble & timide volatile ,  
Cette Perdrix , aux pieds pourprés ,  
Si fugitive & si gentille ,  
Sifflant ses petits égarés  
Parmi le chaume qui fourmille ,  
Devant leurs pas accélérés ,  
De fillon en fillon sautille ;  
Heureuse s'ils sont ignorés !  
Mais le salpêtre éclate & brille ;  
Elle voit les champs colorés  
Du sang de sa triste famille.

J'EN reviens donc à ma chère Paresse ;  
car , entre nous , c'est pour la vie. Elle seule  
me rend heureux ; & je le suis autant qu'on  
peut l'être. Ma femme , sa mère & sa sœur  
se disputent à qui répandra plus de charme

fur mes jours. Je n'ai que faire d'aller chercher les Plaisirs ; ils arrivent chez moi comme d'eux-mêmes : je suis seulement embarrassé de l'excès de ma reconnaissance.

LES deux Sœurs n'ont pas ce qu'on appelle des talens ; mais les talens sont autour d'elles , comme les Graces autour de Vénus. Tout ce qu'elles ont d'aimable , les dispenserait presque de ce qui est utile. Elles savent ennoblir jusqu'aux moindres détails. Elles ne corrigent presque rien : leur prévoyance a tout arrangé. On dirait qu'elles ont résolu de me faire ignorer les moyens qu'elles employent pour me rendre infouciant. Tout obéit autour d'elles , sans contrainte & sans empire. Ma femme est servie , comme on est adoré.

JE me fâche encore quelquefois , comme vous savez : mais le magnétisme de l'atmosphère où je suis , m'appaise ; & l'on me pardonne de si bon cœur , que je suis tout honteux d'être en colère.

ENFIN rien ne manquerait à ma félicité , si je ne pensais trop souvent au malheur de la perdre.

*Te Dulcis Conjux ,*

*Te veniente die , te decedente canerem.*

LETTRE

## L E T T R E X X V I.

*A M. l'Abbé REMI.*

**P**UISQUE je suis dans la solitude, & qu'il fait un froid de Janvier ; je vais essayer ces *Extraits* que vous me demandez. Mais, pour me servir du mot de Montaigne : *je donne mes sentimens comme miens, & non comme bons ; & je les soumets à mes Maîtres en Littérature.*

COMMENÇONS par l'*Abbé de Voisenon*. Soit vanité, soit indifférence, on revient difficilement d'une opinion établie. Il a passé pour l'Auteur des plus jolies Pièces de *Favart*. Ce n'est pas qu'il ne s'en défendit de fort bonne grace ; mais l'on prête volontiers aux gens riches ; & l'on se croit toujours à tems de compter avec eux. Il était d'ailleurs plus poli de croire à sa modestie, qu'à sa franchise. *Favart* a donc été regardé comme un Prêtenom. Il ne fallait pas moins que les cinq gros Volumes de son prétendu Créancier, pour détromper le Public.

JE ne me permettrai ni les Citations, ni les Discussions. On aurait fait un petit Livre très-piquant, de la Collection énorme & trop

complete que l'on vient de nous donner. Ce sont des Fleurs , mais étouffées sous les mauvaises herbes ; il fallait trier , pour en faire un Bouquet.

*MISAPOUF, Grise-mine, Tant-mieux-pour-elle,* tous ces Contes pour rire , sont quelquefois fourire.

DES *Parodies*, qui ont le petit mérite de ce Genre. Une *Histoire de la Félicité*, qui ne fait point la félicité du Lecteur. Des *Pièces Fugitives* ; si fugitives qu'on n'en parle plus. Des *Comédies*, qui ne sont , pour la plupart , que des Scènes dialoguées , entre des Personnages allégoriques : le Spectateur est sans cesse fatigué par des allusions recherchées , & jamais dédommagé par les applications.

ON a beaucoup loué les Comédies métaphysiques de *Boiffi*. L'esprit y étincelle ; mais on ne les joue plus. C'est que l'esprit plaît , & qu'il ne touche pas ; c'est qu'on oublie bien vite ce dont on n'est pas ému ;

C'est qu'enfin le cœur seul garde un long souvenir.

LES *Fragmens Historiques* offrent des Pasquinades , des Jeux de mots , des Calembours , qui ne peuvent s'allier avec la gravité de



**H**istoire. Il faut une autre plume pour écrire les Révolutions des Empires. C'est à M. de Rhulière qu'il appartient de tracer de si vastes tableaux. Jamais sa belle imagination ne domine sur la vérité ; & j'avoue que la lecture que j'ai entendue , nuit beaucoup à celle des *Fragmens Historiques*.

**V**OISENON avait la manie du persifflage. Les railleries lui sont trop familières. Vous le voyez toujours à la découverte de ce que les choses ou les gens ont de plaisant , ou de ridicule. Il est plus aisé de se moquer de celui qui fait , que de savoir comme lui. Ce rôle de méchant ne demande pas autant d'esprit que l'on croit : & peut-être est-il bien plus difficile de saisir & de relever ce qu'un homme a de fin , de délicat , ou d'aimable. Le penchant à la Satyre a son principe dans l'Egoïsme du cœur humain. Il semble que l'on gagne de ce que l'on fait perdre aux autres ; il semble que l'on soit savant de ce que l'on critique , & grand de ce qu'on ravale ; on se venge de la supériorité par la censure.

LES *Anecdotes Littéraires* manquent tout-à-la-fois , & de justice , & de justesse. Les Néologismes , les Equivoques y reviennent à chaque page. Par exemple :

MASSILLON. *Il cessa d'être Prédicateur, dès qu'il fut successeur des Apôtres.* Massillon cessa de prêcher à la Cour ; mais il prêcha dans son Diocèse. Les Discours les plus éloquens qu'il ait composés, sont ses *Conférences Ecclésiastiques*. L'Evêque de Monrouge devait parler avec plus de révérence de l'Evêque de Clermont. On se rappelle ici la Réponse du Comte de Guiche à sa Maitresse, qui se moquait du Portrait de sa femme : *Aimable Vice, respectez la Vertu.*

L'ABBÉ de Saint-Pierre. *Il poussa ses vues de Citoyen, jusqu'à composer un Chapitre, sur les moyens de rendre un Duc utile à l'Etat.* Ceux qui connaissent M. de Choiseul, auraient pu demander à Voisenon jusqu'à quel point un Duc pouvait être utile à un Abbé.

DU FRESNY. *Ne pouvant payer sa Blanchisseuse, il l'épousa : ce qui le mit bien en linge blanc.*

J. B. ROUSSEAU. *Son crime impardonnable était d'être ennuyeux. Mais si l'on exilait tous ceux qui le sont, le loyer des Maisons diminuerait beaucoup.*

JE pourrais citer trente Articles de la même sorte : & si, pour me servir d'une de ses

plus heureuses expressions , *il y a de ces Bêtises qu'un homme d'esprit acheterait* , ce ne font pas probablement ces Bêtises-là. Je fais bien qu'il est quelquefois des familiarités , des négligences qui font le charme d'un Ouvrage , de ces éclairs de la pensée qui nous montrent à nud l'ame d'un Auteur. Je fais qu'un style , à force d'être pur & correct , est souvent affaibli pour l'émotion. J'aimerais mieux un mot éclatant , un mot en quelque forte heurté , s'il est analogue à la circonstance : rarement le mot propre est le mot de la passion. Mais un faux-brillant continu , le clinquant , les paillettes du bel-Esprit , tout ce qui est artificiel , précieux , contourné , fatiguent jusqu'au Lecteur le plus bienveillant.

QUE nous reste-t-il donc de cet Ecrivain frivole & fécond pour justifier sa renommée Littéraire , pour affermir sa réputation ? Semblable à ces Prodiges mondains , bourreaux de leur fortune , il a dépensé son esprit à tort & à travers , sans songer qu'avec du travail & de l'économie , il pouvait s'en faire honneur. Il a joui de son vivant ; il a doublé sa célébrité , en la rendant , en quelque sorte , viagère ; il a fait du bruit :

Mais le bruit , dans les Arts , ne fut jamais la gloire.

*VOISENON* avait reçu de la Nature la facilité & le talent. Mais l'accueil qu'il obtint à son début, le jeta dans une forte d'ivresse. Le ton du grand monde domine presque toujours dans ses Ecrits : & si le Galimatias, la gaîté forcée, les pointes font un genre ; c'était le sien. Il est la preuve que ce langage de la bonne Compagnie gagne rarement à être imprimé. La conversation couvre aisément une sottise de l'esprit ; un Livre ne sert qu'à la rendre plus remarquable. Il y aura toujours, entre le bon ton & le bon goût, une extrême différence. Mesdames de Sévigné, de la Fayette, de Coulange ; Chaulieu, Saint-Aulaire ; les Hamilton, les Gramont ; ces beaux modèles d'un Siècle plein de politesse, feraient peut-être fort embarrassés de notre prétendu bon ton, de cette fatigante ironie qui ne permet plus de traiter sérieusement une chose sérieuse ; de cette démangeaison de chercher toujours le côté risible dans un texte qui n'en a point. Leurs conversations étaient instructives, & noblement familières. Le naturel & la grace ; voilà ce qui les caractérise. Dans leurs Banquets Anacréontiques, régnait cette gaîté qui est à la joie, ce que la volupté est au plaisir. Nous avons changé tout cela, comme *Sganarelle* la Médecine.

## L E T T R E X X V I I .

A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.

Au Château de Villette, 1782.

**J**E vous ai promis, mon cher Marquis, une longue Lettre en prose, & même en vers, s'il en venait au bout de ma plume; mais ils ne viennent point au bout de la plume; & puis il fait trop chaud pour faire de l'esprit.

Nous vous attendons avec un peu d'humeur: je ne conçois pas que vous restiez dans les rues de Paris, avec le tems qui court & qui brûle. Nous sommes ici entourés de verdure, de fleurs & d'oiseaux: je veux jouir de votre surprise quand vous arriverez.

LES Métamorphoses de *le Court* auront aussi de la réputation. Vous savez comme j'avais tout mal arrangé, pour déranger la simétrie; & combien j'avais tourmenté mon terrain, sans atteindre l'art de faire des choses naturelles. Mes taupinières que je prenais pour des montagnes, mes rigoles que je croyais des rivières, ces grands chênes que j'avais abattus pour mes plattes perspectives; eh bien! *le Court* a tout réparé.

Il change en vallons mes fossés,  
 Il rend la vie aux vieux feuillages,  
 Beaux enfans des siècles passés,  
 Déshonorés par mes outrages :  
 Enfin, sans compas, sans niveau,  
 Et comme au tems de la Féeerie,  
 Un jardin, un pays nouveau,  
 Semblent créés par son génie.

PLUS de grilles à larges barreaux & à tristes fleurons ; les tableaux animés de *Paul Brill*, de belles campagnes que sillonnent les chariots du *Breugles de Velours* ; des routes dont l'art est caché ; des sentiers d'un caprice facile & sans recherche ; des gazons frais & ferrés ; une rivière limpide, traversée par des ponts rustiques, semée d'îles & d'ombrages. Je ne vous dirai point que les Hyades & les Nayades vous attendent ; vous ne trouverez ici ni Silvies, ni Sylvandres :

Mais si l'on n'y voit pas les Bergers de l'Astrée ;  
 Les Dieux de Chantilly, voisin de ces hameaux,  
 Du séjour de leur empiree,  
 Sont quelquefois venus fourire à nos travaux.

Fils du Héros amour de nos asyles !  
 Fais sentir ta valeur à ces Bretons altiers,  
 Assiége Gibraltar ; mais protège mes îles :  
 Il y croît des lauriers.



C'EST ici que l'on est dans sa maison des champs ; c'est ici que l'on éprouve de ces momens de calme & de sérénité, où l'ame jouit en extase de tout le plaisir de l'existence. C'est ici qu'on voudrait chanter une Hymne à la Nature.

Du Virgile Français j'entends la voix touchante ;  
Je n'irai point troubler ses concerts enchanteurs,  
Et joindre mes pipaux à sa lyre brillante,  
Charme de l'oreille & des cœurs.  
Mais sous les paisibles ombrages,  
Si le Chantre ailé des bocages,  
De son gosier flatteur a déployé les sons ;  
L'humble & timide Fauvette,  
Ecoute, attentive & muette,  
Et se cache dans les buissons.

L'AUTEUR du beau Poème *des Jardins* trouverait, *in questa rimota parte*, des tableaux dignes de ses crayons.

IL faut ajouter à l'esquisse que je viens de vous tracer, une plaine riante où l'on voit, çà & là, des Troupeaux qui vont, qui viennent ; des Moulins dont le mouvement continuel dérange doucement la rêverie : ici, une jolie Ville qu'on ne voyait autrefois que par le trou d'une Lunette, & qui est maintenant étalée au fond du paysage ; là, sur les

bords de l'Oise, le Couvent du *Moncel*, qui a, tout-à-la-fois, l'air Claustral & Anacréontique; Plus loin, de hautes Collines couvertes de Hameaux, & couronnées de la belle Forêt d'*Halatte*. Enfin l'horison terminé par le Prieuré de *Saint-Christophe*. Le Patron de cette Eglise est celui dont vous parlez avec tant d'enthousiasme, & dont vous avez les vers par cœur.

Il a quitté les Muses, les Amours;

Mais aux Graces toujours fidèle,

Dans l'art heureux qui subjuge les Cours,

Il est encore un excellent modèle.

Ses Moines vainement attendent son retour :

A leur ennuyeux voisinage,

Des bosquets de Tibur il préfère l'ombrage.

Et parmi nous, s'il revenait un jour,

Après avoir servi l'Eglise & sa Patrie,

Cette gothique Abbaye

Ne fera point son séjour.

ADIEU, mon cher Marquis; il est tems de finir cette Epître : je hais autant la prolixité que les charmilles. Venez donc vous reposer à l'ombre de mes peupliers :

*Hic gelidi fontes, hinc mollia prata,*

*Hinc nemus, hinc ipso tecum consumerer avo.*

## L E T T R E X X V I I I .

A M. DE CORANCÈS.

Au Château de Villette.

**J**E suis dans le voisinage d'une petite Ville où il existe un homme qui vaut la peine de vous être annoncé. Vous publiez tant de traits de courage & d'intrépidité, que peut-être ceux qui font de belles actions, regardent-ils, comme la portion la plus flatteuse de leur récompense, l'honneur d'être nommés dans votre Journal. Mais celui dont j'ai à vous parler, ne fait pas même s'il existe un *Journal de Paris* : c'est pourtant un de ces hommes dont la Grèce a fait autrefois les Hercule & les Thésée.

*FRANÇOIS LE ROI*, dit *Tourangeau*, Charpentier, a sauvé la vie à douze personnes. Il en a retiré dix de la rivière, & deux des flammes ; car il est également familiarisé avec l'Eau & le Feu. Il travaillait au Pont de Neuilli, lors du déceintrement qui avait attiré quarante milles Spectateurs. Plusieurs Ouvriers étant tombés du haut des arches, il se précipita dans la Seine, & en retira deux, à la vue de tout le monde.

DEPUIS cette époque, il est établi à Sainte-Maixence, où il travaille au Pont que l'on y construit sur l'Oise. Outre plusieurs morceaux d'une grande exécution qui prouvent son habileté, il est si ingénieux, que c'est lui qui a fait le Modèle de la charpente & des ceintres : & c'est au milieu de tous ces travaux, qu'il a sauvé la vie à huit autres noyés.

IL y a deux ans, qu'à onze heures du soir, un Charretier, passant à cheval sur l'ancien Pont, pendant un orage terrible, fut jetté par le vent dans la rivière. On courut avertir *Tourangeau* qui était déjà couché. Le cri d'un accident l'eut bientôt réveillé. On lui montre l'endroit du Pont d'où cet homme a été emporté. Il s'élançe dans le torrent, y reste près d'un quart-d'heure, tantôt à plonger, à lutter contre le courant qui l'entraîne, tantôt à se débattre contre celui que les convulsions de la mort rendaient frénétique; & dans cette crise de courage & d'effroi, faisit cet infortuné & le ramène au rivage.

IL est intéressant d'entendre *Tourangeau* raconter la manière dont il le cherchait. *Chaque fois qu'il faisait un éclair, je le voyais; quand il n'éclairait pas, je ne voyais plus rien. Puis la grêle, le tonnerre, tout roulait sur nous.*

DERNIÈREMENT un Postillon , en menant boire quatre chevaux , fut entraîné dans un gouffre avec eux. Mais la Providence avait placé *Tourangeau* sur le rivage. Il jette son chapeau & sa veste ; & le voilà au fond de l'eau. Il ne tarda pas à revenir avec son Postillon. Je lui demandais si le Maître de la Poste l'avait récompensé , pour avoir ainsi sauvé la vie à son Domestique. Il me répondit : *Oh ! je suis bien content : il ne lui a point fait de peine pour les chevaux qui ont péri.*

SIX *Tourangeaux* de cette naïve intrépidité , placés sur les bords de la Rivière , au milieu de Paris , sauveraient nombre de victimes que l'étourderie , la misère , le désespoir y précipitent journellement. Une pareille institution serait bien digne de ces jours mémorables où l'on renverse les Préjugés gothiques , comme les maisons des Ponts ; & où la Philosophie bienfaisante le dispute , en bonnes œuvres , à la Charité Chrétienne.

C'EST encore à Sainte-Maixence que *Tourangeau* a retiré des flammes deux personnes. Elles étaient endormies & enfermées dans la chambre qui brûlait. *Tourangeau* fut obligé d'ouvrir le plafond à coups de hache , & de descendre lui-même au milieu des flammes ,

tandis que par la même issue, on l'inondait d'eau. Il eut la présence d'esprit & la force d'enfoncer la porte de la chambre, & d'entraîner avec lui ces deux infortunés. Combien d'actions d'éclat qui font l'ouvrage d'un moment, obtiennent des récompenses publiques ; tandis que celui qui se fait ainsi une habitude de sauver ses semblables aux dépens de ses jours, reste pauvre & ignoré !

*TOURANGEAU* a trente-six ans ; & comme *Du Guesclin*, il est balaféré en croix au milieu du visage. En travaillant dans un Puits, à 10 toises de profondeur, à Chanteloup, il eut un pied écrasé par la chute d'une pompe de fonte. Chacune de ses mains porte les stigmates de son courage, ou de la maladresse de ses Compagnons. Mais il ne rapporte ces traits-là que comme des épisodes auxquels il met fort peu d'importance.

IL n'en met guères plus à raconter des coups de main qui feraient frémir le spectateur le plus intrépide. Lorsqu'on lui parle des dangers où il s'expose ; il se contente de répondre : *Oh ! l'on peut bien dire que si le feu est quelque part, je suis dedans. Mais ce qui est disgracieux, c'est que je suis toujours sûr d'y laisser une paire de souliers, ou un gilet.*



EN vous parlant du Charpentier de Sainte-Maixence, je dois vous dire encore un mot du nouveau Pont que l'on y construit ; & suppléer, s'il est possible, au silence que l'on garde sur une chose aussi merveilleuse.

A la hardiesse de nos Voûtes surbaissées, ajoutez, au lieu de piles, des Colonnes accouplées, & dont l'élégance pare la solidité : imaginez un Trottoir inférieur, d'une invention nouvelle, adossé à l'extrémité du Pont ; de manière que les voitures au-dessus, les bateaux au-dessous, également traînés par des chevaux, chemineront en même tems, en sens contraire, & se croiseront sans s'arrêter. Et vous ne pourrez vous empêcher d'admirer ce résultat d'une grande pensée, ce moyen si simple d'avoir réduit à rien la manœuvre la plus difficile des Bateliers, & d'anéantir ainsi les entraves physiques de la Navigation.

A côté de ce Chef-d'œuvre des Arts, si je considère le vieux Pont, monument de l'ignorance & de la grossièreté des Goths, je vois des masses énormes de terre, revêtues de moëllons qui en formaient les appuis ; des arcades en demi-cercles, dont les pierres à peine de 15 pouces de hauteur, offraient aux yeux la voûte d'une cave, plutôt que l'arche



d'un pont ; enfin des matériaux amoncelés qui , par leur encombrement , ne semblaient destinés qu'à barrer le cours du fleuve.

LE Voyageur n'ose y passer que sur la foi d'un Ingénieur qui veille à la sûreté publique , moins par état , que par caractère. Ce qui faisait dire à *Tourangeau* , dans sa naïveté ordinaire : *Si le Roi fait faire un autre Pont , on peut bien dire que ce n'est pas par fierté.*

EN effet , l'un de ces Ponts , ouvrage d'un Maçon Vandale , serait l'emblème du Règne de Chilpéric ; & l'autre n'a pas même de modèle dans le beau Siècle de Louis XIV. Mais on le doit au génie de M. Peronnet , que l'on pourrait justement appeller *le Vauban des Ponts & Chaussées.*

TELLE est cependant la destinée des choses humaines , telle est l'injustice des Contemporains : on ne cherche à placer son admiration que dans les objets que les ravages du tems dérobent à nos regards. Il ne manque au Pont de Neuilli , au Péristile du Louvre , aux Bronzes de la Place des Victoires , au Portique de Sainte-Geneviève , que d'avoir deux mille ans , & de tomber en ruines , pour obtenir le respect.

LETTRE

## L E T T R E X X I X.

*A Madame la Marquise DE VILLETTE.*

Au Château de V....., le 4 Juin 1782.

**V**OILA le bon Abbé Remi qui nous arrive, & qui jure ses grands Dieux que vous ferez avec nous Vendredi. Je vous confesse qu'il a trouvé notre foi un peu ébranlée; mais nous nous sauvons par l'espérance.

NOUS ne sommes pas accoutumés à vivre loin de vous; tout se ressent ici de votre absence. Benferade, ou Dorat, n'aurait pas manqué de vous assurer que les Oréades & les Napées de nos prairies sont toutes éplorées; que nos fleurs sont ternies, nos gazons desséchés;

Mais ce pédantesque jargon,  
Si vanté dans l'ombre des Classes,  
N'est plus aujourd'hui de saison :  
Saint-Lambert, sur un autre ton,  
A monté la lyre des Graces.

JE vous assure donc, en prose & en vérité, que le Printems est dans les bois, les jardins, & même dans les cours du Château.

L

J E dirais volontiers comme Renaud :

Plus j'observe ces lieux , & plus je les admire.

MAIS , fans avoir recours aux Enchanteresses , le murmure d'un ruisseau , le frémissément des feuilles , le ramage des oiseaux , le bruit des habitations lointaines , l'accord vague & perdu des cloches , jusqu'au bourdonnement des moucheron & des abeilles , cette sorte d'harmonie semble former le concert de la Nature.

C'EST sur-tout après les pluies chaudes & favonneuses dont nous venons d'être accueillis , que le corps nage dans un atmosphère parfumé de l'esprit des plantes : l'ame ne reçoit & n'exprime que des sentimens délicieux , comme la terre amoureuse ouvre son sein pour enfanter des fleurs.

IL est vrai que nous avons ici un certain Chevalier qui gâte le Printems. Lorsque nous avons de si belles journées ; lorsqu'on est si aise d'exister , c'est un insecte qui bourdonne toujours , & qui semble annoncer déjà les chaleurs de la Canicule. Il n'y a pas un bosquet , pas un seul petit coin où il ne vienne nous chercher. Il a tout vu , tout lu , tout retenu. Sa fureur est d'endoctriner. Il mon-

trerait la Musique à Sacchini , l'Hydraulique à Perrier , l'Art d'écrire à Garat. Il n'y a ici que notre Maître Charpentier qui n'est pas d'humeur de lui céder , & qui répond à son Catéchisme avec un peu de brutalité.

A cette Société charmante qui a disparu avec vous , ont succédé cinq ou six autres Oisifs qui courent les Châteaux , & qui me croient ravi de leur visite. Je me rappelle , en les voyant , cette prière de M. de Voltaire : *mon Dieu ! délivrez-moi de mes amis : je me charge de mes ennemis.*

QUE ne puis-je vous en faire ici quelques portraits ressemblans ! je vous peindrais le Comte de \*\* avec sa femme que vous ne connoissez pas ; petite & courte roturière qui ne fait où se mettre depuis qu'on l'appelle Comtesse. C'est un visage qui annonce une bonne digestion. Insipide & dédaigneuse , elle joue la nonchalance & la distraction ; son maintien est insolent , & sa révérence une insulte.

SON bien amé & féal époux est un *Baron de Montorgueil* qui fait quatre toilettes par jour ,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

IL raconte ses bonnes fortunes du tems du

feu Roi ; & chante : *Paisible bois*, en se regardant au miroir , avec la bouche en cœur.

SON frère le Commandeur est un attrabilaire dont la féchereffe repouffe l'épanchement , & qui ferait haïr la vertu. La chère Présidente vous dira que c'est un homme parfait : mais notre amour-propre ne s'accommode point de ces perfections-là ; & nos faiblesses nous entraînent plus volontiers les uns vers les autres.

NOUS avons encore une Bête à talent que vous connaissez. Il fait de grands vers , très-corrects & très-insignifians. Il ne voit rien au-delà d'une Ode , d'un Madrigal , ou d'une Elégie. Il semble que , hors la rime , il ait perdu la raison.

TANDIS que le Poète s'extasie en voyant les bois , les prés & la verdure , qu'il peuple les bosquets de toutes les Divinités de la Mythologie ; le très-brave & très-ennuyeux Inspecteur ne voit , dans notre jolie plaine , qu'un charmant terrain pour un camp de vingt mille hommes. Il fait son Quartier-général de ma maison ; & s'il était le maître , demain nous serions au milieu des bagages. Son plaisir le plus exquis est le passe-tems de



la petite-Guerre , où douze escadrons de Cavalerie , en moins de trois jours , ne laissent pas , autour d'eux , ombre de végétation.

J E ne veux pas oublier le petit Important , qui se croit un Magistrat & n'est qu'un Robin. Il voudrait que l'on eût , pour sa Robe de Cujas , la vénération que l'on doit à la Simarre des Dagueffeaux & des Molés. Il nous fait espérer qu'il fera un jour *un de nos plus jolis Criminalistes*.

EXCEPTÉ la jeune Anglaise qui est digne de vous , dont la pâleur est touchante & romantique , qui a ce sourire de bienveillance auquel tous les hommes se laissent prendre , & qui vous dit naïvement des choses si fines & si spirituelles ,

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

VOILA pour le Sallon ; voici pour ma Chambre. Je lis la Rochefoucault dans lequel la plupart de ces personnages figureraient à merveille. Mais que je hais ce Moraliste ! après l'avoir lu , on ne peut aimer ni soi , ni les autres.

QU'IL me paraît inférieur à la Marquise de Lambert ! & que tous ces Raisonneurs , à commencer par la Bruyère , me semblent

au-deffous de Vauvenargues , & fur-tout de Montaigne ! C'est un ami qui me console ; qui ne veut jamais avoir plus d'esprit que moi ; qui connaît la grande route & les sentiers du cœur humain.

J'AI pris mon parti fur les ennuyeux. Il n'en est pas ainsi des Taupes qui font le malheur de ma vie. Elles me dégoûteraient pour jamais de la Poésie descriptive. On vient m'avertir du ravage qu'elles ont fait cette nuit : hier c'était une prairie digne du Paradis Terrestre , aujourd'hui c'est une image des Plaies de l'Egypte. Je propose un prix pour exterminer cette engeance infernale , le désespoir des Jardiniers & des Poètes.

ARRIVEZ donc , aimable Amie , venez rendre , à cette triste maison , le mouvement & la joie.

Que vous tardez à revenir ,  
 Momens trop tôt ravis à mon impatience !  
 Délicieuse jouissance ,  
 N'existerez-vous plus que dans le souvenir ?  
 Quel jour viendra me rendre à celle que j'adore ?  
 D'un jour si cher à mes desirs  
 Quand renaîtra la douce aurore ?  
 Mes yeux , reverrez-vous encore  
 Celle qui fait tous mes plaisirs ?

## L E T T R E X X X.

A M. DE LAUNAY, *Intendant de CAEN,*  
*sur sa Traduction d'Homère.*

J'AI lu, Monsieur, avec un vrai plaisir la Traduction de l'Iliade que vous venez de m'envoyer.

J'AVOUE qu'il ne fallait pas moins que votre style noble & animé, pour me faire relire Homère, qui, sauf le respect dû à l'Antiquité, ne m'inspira jamais un enthousiasme bien vif.

IL est vrai que je n'ai pas l'honneur d'entendre le Grec : mais je doute que son charme eût le pouvoir de me raccommo-der avec ce qui me choque dans la *divine* Iliade. Ce sont les choses qui me blessent ; car je suppose toujours l'expression la plus heureuse, la poésie de style la plus brillante ; l'ignorance ne me rend pas injuste.

ON fait que les différens Episodes qui composent aujourd'hui ce Poëme, restèrent 400 ans épars sous le nom de *Rapsodies*. J'aime donc mieux croire qu'on ne s'est pas fait un

scrupule d'altérer les Romances , les Complaintes , les Chants de ce vieux Troubadour qui mendia si long-tems dans la Grèce ; & qui trouva si peu de reconnaissance dans les illustres familles dont il avait célébré les noms.

QUE la Princesse Nausica aille laver ses robes à la rivière ; que Patrocle mette bouillir trois gigots dans une marmite pour le dîner d'Achille ; à la bonne heure. On peut desirer une simplicité plus agréable ; mais on ne doit pas blâmer Homère d'avoir peint les mœurs de son tems.

IL n'en est pas ainsi du caractère de ses Héros & de ses Dieux. C'est lui qui les a faits. Pourquoi les a-t-il faits ridicules & dignes d'horreur ? Jupiter , sa femme *aux yeux de bœuf* , Minerve elle-même , sont injustes , perfides , cruels , asservis aux plus honteuses passions de l'humanité. Ses Héros sont des Rodomonts , Rabacheurs & Harangueurs à la journée. Quel attirail d'épisodes sans intérêt , de généalogies sans nécessité , de répétitions fastidieuses ! Quel entassement de comparaisons ! Quel luxe de Poésie dans les sujets les plus futiles !

N'AURAIT-ON pas le droit d'être un peu

fatigué de la famille d'Agamemnon ? elle est établie à Paris de tems immémorial. On nous raconte ses malheurs en prose & en vers ; on les chante sur toutes les clefs.

CETTE belle passion pour les Héros de la Grèce m'a toujours paru ridicule. Les Héros de mon pays sont aussi braves, & assurément de meilleure compagnie.

UN homme , toujours ivre de colère & d'orgueil , grossier , féroce , qui toujours sûr de son fait , cherche querelle à tout venant ; qui dans sa journée tue les sept frères d'Andromaque ; qui dans sa rage voudrait manger le cadavre d'Hector , & le vend à prix d'argent au malheureux Priam ; est-ce-là ce qu'il faut appeller un Héros !

QUEL nom donner à celui qui , paré des graces de la Jeunesse , environné de tous les avantages de la naissance & de la fortune , s'arrache des bras d'une Épouse jeune & belle ; court affronter au-delà des mers , les fatigues , les dangers & la mort , avec tant de raisons d'aimer la vie ; & revient au milieu de ses Concitoyens , plus embarrassé de recevoir leurs applaudissemens , que de les mériter ?

D'Achille aux pieds légers, on nous vante la gloire ;  
Mais s'il fut un Héros, ce fut par le tendon.

N'est-on pas sûr de la victoire,  
Quand on ne peut nous bleffer qu'au talon ?  
Des Héros ! j'en trouverai mille  
Avec ce beau secret ; mais depuis que Bacon  
Inventa la poudre à canon,  
Le métier est plus difficile.

D'Estaing, Vaudreuil, Bougainville, Naffau,  
Naffau ! vous n'aurez point d'Homère ;  
Vous braverez l'enfer nouveau  
Qu'apporta sur les flots le démon de la guerre :  
Nos Muses, sans honneurs, laisseront vos exploits.  
On aime mieux chanter la valeur équivoque  
De ces Grecs menteurs & fournois,  
Qui, dans dix ans, ont pris une bicoque,  
A l'aide d'un cheval de bois.

CE n'est point avec un cheval de bois que  
notre brave Crillon vient de prendre le fort  
*Saint-Philippe*. Je doute qu'Ajax & Diomède  
eussent jamais montré plus de courage ; &  
certainement ils s'y feraient pris avec moins  
de gaîté & moins de politesse. Le Roi d'Es-  
pagne qui paraît avoir grande envie de  
garder Mahon, vient d'unir ce nom à celui  
de Crillon : c'est le moyen de rendre Mahon  
imprenable.



## L E T T R E X X X I.

*Aux AERONAUTES.* 1783.

MESSIEURS, j'ai six mille ans, & certainement je n'ai pas l'air d'en avoir plus de deux mille. Vous n'en ferez point étonnés, en apprenant que je dois mon grand âge au grand œuvre. J'ai fait, en ma vie, quelques Elèves qui me font honneur : Hermès, en Egypte ; Nicolas Flamel, à Paris ; & de vos jours, Calliostro. J'ai tant vécu, j'ai tant vu de choses, qu'en vérité l'espèce humaine m'était devenue entièrement indifférente. Il ne fallait rien moins que ce qui se passe aujourd'hui, pour me tirer de mon apathie, & me forcer de parler.

JE ne puis donc vous dissimuler la peine que me fait l'enthousiasme avec lequel je vois tout le Public courir à vos Expériences aérostatiques. Autant vous êtes épris de l'amour des Nouveautés, autant j'en suis ennemi. J'ai bien lu, j'ai bien médité votre *Jean-Jacques* ; & lorsqu'il déclame contre les Sciences humaines, certes il a grandement raison.

LE premier âge dont vous ayez le fou-

venir , est l'*Age d'or*. Alors abandonnés à la bonne Nature , les hommes s'étaient de tous les appuis qu'elle leur fournit ; ils marchaient à quatre pattes ; ils étaient heureux.

MILLE ans après , je fus témoin d'une étonnante Révolution. Je vis un Novateur afficher par-tout qu'il voulait marcher à deux pieds ; qu'il prendrait seulement la précaution de s'entourer la tête d'un bourrelet , & de se faire tenir par des lisières ; qu'ensuite on couperait les lisières , & qu'il courrait à corps perdu. Vous croyez bien qu'il eût tout le monde contre lui ; on s'écriait : *cet homme trompe le Public , il ne partira pas ; où s'il part , il se cassera le nez.*

ON prend jour pour l'Expérience. Grande affluence de Spectateurs : nous voilà tous accroupis sur les talons , & les yeux levés. L'Inventeur se présente avec la fécurité d'un homme sûr de son fait. Le succès ne répondit que trop à son audace : on fait ce qui en résulta ; on l'a imité de toutes parts ; les Hommes ont parcouru la Terre ; les voilà au *Siècle d'argent*.

MILLE ans après , autre Révolution. Un second Novateur imagina de cheminer sur

Peau , porté seulement dans un tonneau , en se faisant retenir du rivage avec des cordes ; ensuite de faire couper les cordes , & de se laisser aller à tonneau perdu. Alors transport , engouement universel. Chacun de s'écrier : *il ne partira pas ; ou s'il part , il se noyera.*

POUR jouir d'un si brillant spectacle , nous accourons en foule sur les bords d'une grande rivière. L'audacieux Physicien tint parole. Il part aux acclamations d'une multitude immense , & se laisse intrépidement entraîner par le courant , à plus de dix toises au loin. L'ivresse est générale : on le couronne de lauriers , on le porte en triomphe chez lui. Ce malheureux effai d'un seul homme fut un trait de lumière pour tous les autres. Ils apprirent bientôt à dompter un nouvel élément ; ils trouvèrent de nouvelles jouissances , & furent au *Siècle de cuivre.*

MILLE ans après , vinrent ce que vous appelez les tems Héroïques de la Grèce. Hercule , sur un canot , ose pénétrer jusqu'au bout de la Méditerranée : & là , tout fier de son voyage , voulant éterniser lui-même le souvenir d'une action inouïe , il pose , au beau milieu du Jardin des Hespérides , deux Colonnes , avec cette inscription : *Nec plus ultra.*

Oh ! pour le coup , je défie les hommes d'aller plus loin. Nouvelle fermentation dans les esprits : le Commerce enfante la Marine. Les Peuples trafiquent entr'eux , de tout ce qui tient aux douceurs de la vie , aux illusions du luxe. Voilà les Hommes couverts de pourpre & d'or , & les voilà au *Siècle de fer*.

TROIS mille ans après , un Génois , honteux de ce que l'on n'avait encore fait que louvoyer autour du monde connu , entreprit lui seul de franchir le vaste Océan. Même surprise , même incrédulité ; murmure général. On s'écriait : *il ne partira pas ; ou s'il part , il n'en reviendra point*.

LE Ciel ne le punit que trop de sa hardiesse. Il eut la gloire de découvrir , de créer , pour ainsi dire , un nouvel Univers. Dès lors un vaisseau est devenu la Boîte de Pandore , d'où sont sortis le sucre des Isles , le moka de l'Arabie , les mouffelines de l'Inde , les perles d'Orient , les diamans de Golconde , les trésors du Pérou. Quel nom donner au Siècle qui a produit tant de fléaux ?

JUSQUES-LA , vous en conviendrez , Messieurs , les choses vont évidemment de mal en pis. C'est donc en tremblant que je

vois ouvrir une nouvelle carrière au Génie. Vous voilà parvenus à vous enlever , par deux procédés différens , à deux lieues , à dix lieues : demain vous allez rendre l'air aussi navigable que l'eau : demain vous allez parcourir toute l'Atmosphère. Plus heureux & non moins téméraire que Coock , vous ne ferez point arrêtés par les barrières de glaces éternelles que lui oppoiaient les mers du Midi : vous volerez aux Terres Australes. Qu'espérez-vous dans un monde plus grand que votre Europe ? Non contens d'avoir trouvé les rubis , les topazes , les saphirs , les émeraudes dans l'eau condensée , croyez-vous trouver la lumière crySTALLISÉE dans de nouvelles régions ?

AH ! croyez-moi : brisez vos Globes ; n'emprisonnez point l'air inflammable loin des sphères où Dieu l'a placé. Brûlez vos Journaux ; anéantissez bien vite tous les monumens de ce beau secret. Renoncez au projet de vous élever plus haut que la foudre ; & si vous ne voulez pas mettre le comble à vos sottises , renversez même ces Aiguilles électriques dont vos Palais sont hérissés ; & laissez faire au Tonnerre tout ce qu'il lui plaira.

J'AI l'honneur d'être , &c.

*Un* ADEPTE.

## L E T T R E X X X I I.

*A M. le Marquis DE VILLEVIELLE, qui avait envoyé à l'Auteur une Traduction de Poésies Allemandes.*

**V**OUS vous souvenez de la réponse de Sœur Pulchérie : *depuis qu'il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de Carmélites.* Voilà ce qu'on pourrait dire de votre Recueil de *Poésies Allemandes* : depuis qu'il n'y a plus d'amour, toutes ces Pastorales ne sont que des chimères.

VOUS avez bien raison d'attribuer ces belles Traductions à l'Abbé Arnaud & à M. Suard. Le talent de traduire ainsi n'appartient qu'à ceux qui ont le talent de créer. Si les Muses du Rhin & du Weser sont quelquefois dures & monotones, elles savent parler le langage de la Nature, & la faire aimer. Les Schmitz, les Brodinback, les Haggerdon, ces noms si rudes à l'oreille, rappellent à l'esprit les plus douces pensées. On retrouve, en les lisant, la simplicité si touchante des premiers âges. Elles réveillent, en nous, ces émotions tendres & pures qui semblent n'appartenir qu'au printemps de la vie.

MAIS



MAIS je regretterais peut-être que les Poètes Allemands qui veulent saisir tous les détails, qui mettent tout en images, ne confondent bien souvent le naïf & le niais. Ils amusent l'imagination, ils effleurent la sensibilité; mais rarement vous laissent-ils de ces traits profonds, de ces sentimens durables que l'on retrouve, à chaque vers, dans l'immortelle Deshoulières.

PUISQUE nous en sommes aux Traductions, mon cher Marquis, il faut que je vous presse de continuer celle d'Young, qui peut vous faire beaucoup d'honneur. Pour moi, je n'avance guères dans mon *Anglais*: néanmoins, j'ai pris la liberté de mettre en vers cette invocation à la Lune, qui fut toujours ma beauté par excellence.

Pour la seconde fois, un sinistre réveil  
Vient encore m'arracher aux douceurs du sommeil,  
Au monde imaginaire où mon ame élancée,  
Sur les ailes d'un songe, emportait ma pensée.  
La nuit, d'un voile sombre, a couvert l'Horison;  
Et je veille au flambeau de la triste raison.  
Hélas! quand du repos tout favoure les charmes,  
Mes yeux ne sont ouverts que pour verser des larmes.  
Chaque nuit, réveillé par la voix du malheur,  
J'aime à m'entretenir seul avec ma douleur.

M

O toi ! Reine des nuits , & des êtres paifibles ,  
Dont l'éclat vacillant plaît aux ames fenfibles ,  
Parais ; viens m'inspirer. Lorsque l'Astre des jours ,  
Du cercle qu'il décrit , a terminé le cours ;  
Déité bienfaisante , on te voit , dans l'espace ,  
Lever un front modeste , & régner à fa place.  
Tu viens , dans le filence , éclairer l'Univers ,  
Sur ton trône étoilé qui brille dans les airs.  
Les Globes lumineux de la Sphère éternelle  
Suivent ; avec respect , ta marche folemnelle.  
Des mondes infinis peuplent le Firmament ;  
Et feule tu conduis , & vois leur mouvement.  
Tu peux , de leurs accords , entendre l'harmonie :  
Daigne la répéter à mon ame attendrie.  
Lune ! fais-là passer dans mes lugubres chants.  
Jamais tu n'inspiras de fujets plus touchans.

Vous croyez bien , mon cher ami , que je n'ai pas la prétention d'attacher de l'importance à la faible traduction de vingt vers d'Young , qui font fi beaux dans l'original. Mais , ne fût-ce que pour vous encourager dans votre grande entreprise ; je n'hésite pas de vous les envoyer. Souvenez-vous toujours qu'il ne faut lire le triste Docteur , que dans les jours fombres , ou la nuit , comme vous faites , à la lueur d'une lampe : la nuit est la véritable couleur du fujet.

## L E T T R E X X X I I I ,

A M. DE CORANCÈS, *Directeur du Journal de Paris.*  
19 Mars 1784.

LA Ville de Dole vient d'élever un Monument à la gloire du Roi. C'est une Statue pédestre qui, d'une main, montre le Globe de la Terre. On lit sur le Piedestal : *Louis XVI, âgé de 26 ans, & sur le Globe : Liberté des Mers.*

CETTE Inscription est de M. *Philippon de la Madelaine*, anciennement *Elève & Membre de la Société de Jésus*, aujourd'hui, *Avocat du Roi au Bureau des Finances, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon, &c.*

TOUS ces titres ont sans doute fait adopter son Inscription, sans examen. Les Journaux se sont empressés de la publier, & d'en faire l'éloge. Ils y ont généralement trouvé autant de noblesse, que de simplicité. A les entendre, elle est comparable à tout ce que les Grecs & les Romains nous ont transmis de plus parfait en ce genre.

ME ferait-il permis de ne pas être tout-à-fait de l'avis de Messieurs les Journalistes ; &

de proposer un léger changement à cette légende ?

J E suppose un Etranger au pied de la Statue. Il lit d'un côté : *Liberté des Mers*, & de l'autre : *Louis XVI, âgé de 26 ans*. Cet Etranger saisira-t-il tout de suite le rapprochement, la liaison de ces deux idées ? son esprit se portera-t-il de lui-même sur l'époque mémorable de la vie du Souverain dont on veut transmettre le souvenir à la Postérité ?

MAIS que cet Etranger lise, d'une part : *Liberté des Mers* ; & de l'autre : *Louis XVI, à l'âge de 26 ans* ; il se rappelle alors la Paix glorieuse qui a rendu l'Océan libre. Il admire le Monarque qui a opéré cette révolution à l'âge de 26 ans. Il éprouve à-la-fois tous les sentimens que l'on a voulu inspirer.

LE changement que je propose, se réduit, comme on voit, à presque rien ; mais ce presque rien me paraît offrir plus de clarté, & appartenir davantage au Style lapidaire. Le Substantif *à l'âge*, présente une époque ; l'Adjectif *âgé*, une chose très-indifférente.

J E me souviens qu'on apporta un jour à M. de Voltaire, un volume d'une nouvelle Edition de ses Œuvres. A l'ouverture du

Livre, il tomba sur son Epître au Chevalier de *Boufflers*, qui commençait ainsi :

Croyez qu'un Vieillard cacochyme,  
 Agé de soixante & douze ans.

M. de Voltaire entra en fureur, & déchira le feuillet en s'écriant : *Barbare ! dis donc chargé, & non pas âgé ! Fais une image, & non pas un Extrait Baptistaire.*

SI c'est la félicité des Peuples qui élève des Monumens aux bons Rois, une Ville, comme Dole, exempte des fausses jouissances du luxe, environnée de riches vignobles, de campagnes fertiles & riantes ; une Ville où l'on jouit de l'abondance & des douceurs de la vie, ne pouvait peut-être se représenter son Souverain, sous un Emblème plus heureux & plus juste, que sous l'image du Père de Famille. La simplicité des mœurs douces, la sagesse d'un bon Gouvernement, seront toujours les premières causes de son bonheur. Et malgré les révolutions des Empires, son éternelle Destinée est encore écrite sur sa principale Porte :

*Religio & Justitia, aeterna Urbis fata.*

MAIS un Monument sur lequel est écrit : *Liberté des Mers*, ne serait-il pas placé plus

convenablement à Nantes , à Marseille , à Bordeaux , dans ces vastes Cités qui reçoivent dans leur sein les Richesses des quatre parties du Monde , & voient flotter aux pieds de leurs murs , les Pavillons de toutes les Nations , qu'à Dole où le Doux , incertain dans sa pente , enchaîné par des écluses , porte à peine quelques barques de Pêcheurs ?

EN voyant , dans cette Province , un Monument érigé à la LIBERTÉ , on ne peut s'empêcher de faire des vœux pour l'affranchissement de tant de milliers de Serfs qui , dans les montagnes de St-Claude , gémissent , depuis douze siècles , sous le joug Sacerdotal ; & qu'il semble que le Trône ait déshérités. Qu'il serait beau de rompre enfin les chaînes de leur servitude , & d'élever , sur la cime du Mont-Jura , une Statue colossale à l'Auteur de ce Bienfait ! Ce Monument apperçu des Etats voisins , la Suisse , Genève & la Savoie , le ferait aussi de toute la Province. Les Habitans de la Plaine , comme ceux de la Montagne , iraient le visiter en pèlerinage. Tous n'auraient qu'un sentiment , celui de bénir leur Libérateur ; & son piedestal serait sans cesse arrosé des larmes de la Reconnaissance.



## L E T T R E X X X I V.

*A un Anglais.*

21 Décembre 1784.

**E**NFIN me voilà au Palais Royal. Je puis vous rendre compte de cette Métamorphose dont on nous a tant parlé à Londres, & d'une manière si diverse. Ce qui s'offre à mes regards, est bien étranger à ce que vous avez vu, il n'y a pas trois ans. Il semble que tout soit ici l'ouvrage des Fées.

VOUS souvient-il d'un certain 21 Décembre où, votre fenêtre ouverte à midi, par le plus beau tems du monde, nous n'avions, sous les yeux, qu'une espèce de Jardin bourgeois, planté d'assez vilains arbres, environné de maisons, presque toutes sales & difformes; & où nous prenions plaisir à voir de beaux Messieurs, en bas blancs, qui, sur la pointe du pied, tâchaient d'esquiver adroitement les mares d'eau, & les ruisseaux de boue qui bordaient ce qu'on appelait *la belle Allée*?

EH BIEN! à la place de tout cela, figurez-vous trois magnifiques ailes de Bâtimens. Figurez-vous deux cents Pilastres Corinthiens,

ciselés comme de l'orfèvrerie, qui soutiennent de longues Galeries d'une forme élégante & commode, & qui le soir sont éclairées par d'immenses cordons de lumière : voilà le cadre du nouveau Jardin.

C'EST-LA que tout est enchanteur. On ne fait à qui s'en prendre ; il faut , à tout moment , regarder les jolis Minois qui trottent sous les Arcades , ou les belles Etoffes qui reposent sur les Comptoirs , & ne laissent en repos ni vos yeux , ni votre bourse.

BIENTÔT une superbe Colonnade terminera le Jardin , du côté du Palais , & formera un Rendez-vous public au milieu des arbufles & des orangers , une Promenade couverte , la première qu'il y ait jamais eu dans Paris.

ALORS ce sera le vrai Bazard dont parle Voltaire , dans les *Embelliffemens de la Ville de Cachemire* ; lorsqu'il dit : » C'était une » grande pitié de n'avoir à Cachemire aucun » de ces grands Bazards , c'est-à-dire , de ces » Marchés & de ces Magafins publics , en- » tourés de colonnes , & fervant à-la-fois à » l'utilité & à l'ornement «.

APRÈS avoir passé une nuit dont le calme n'est point troublé par le roulis des Voitures ,

vous y jouiriez, à votre réveil, de tout ce qui fait le charme de la vie.

ICI ce sont des Bains dont la recherche & l'extrême propreté composent le luxe, & où le plaisir préside à la santé. Là ce sont des Restaurateurs où l'on trouve tous les raffinemens de la bonne Chère, & où l'on peut être friand sans être riche. Plus loin, des Sallons charmans qui portent encore le nom de *Cafés*; où d'excellens Causeurs m'apprennent les Nouvelles Politiques & les Anecdotes du jour.

SUR le même palier, je trouve un Magasin de toutes les choses usuelles, où les objets de nécessité sont journellement variés par les formes de la fantaisie; je trouve une Bibliothèque du plus beau choix, un Cabinet d'Estampes rares, un autre de Physique, un autre d'Histoire Naturelle.

VOUS entrez au Lycée, où il ne tient qu'à vous d'écouter des Professeurs dignes des beaux jours d'Athènes. C'est-là qu'est le feu sacré de l'Esprit & du Goût. C'est-là qu'est le dépôt de toutes les Sciences. Vous trouvez, dans ces Laboratoires, des Adeptes de tous les ordres, & de la meilleure compagnie,

pour lesquels l'étude des Langues , la Médecine , la Chymie , l'Astronomie , font devenues des passe-tems aussi familiers , que le font ailleurs le Billard , le Wisck , le Treffette & le déplorable Lotto.

J E vous assure que cet aspect varié de toutes les jouissances humaines , magnétise encore plus que le Baquet de Mesmer. S'ennuyer , c'est s'appercevoir que l'on vit ; ici l'on dépense les Heures , sans trop favoir comment.

J E ne parlerai point de cette immense Collection de Tableaux de toutes les Ecoles , la première du monde après celle des grands Souverains ; de ces Modèles , par détail , de tous les Arts & Métiers ; de cette Encyclopédie manuelle de Machines & d'Outils , qui font pour les yeux ce que les définitions font pour l'esprit : on connaît la magnificence du Prince qui laisse au Public la jouissance de toutes ces richesses.

Q U E fera-ce donc , si l'on ajoute à cette masse de merveilles , une Salle de Spectacles , un Opéra , un Panthéon ? Oh ! pour le coup , voilà le cercle que je parcourrai toute l'année , & dont vous ne voudriez plus sortir.

*Angulus hic terra mihi præter omnia ridet.*

## L E T T R E X X X V .

*Sur le Voyage Pittoresque de NAPLES &  
de SICILE.*

**R** I E N n'égale le luxe de cet Ouvrage. Les Gravures font autant de tableaux. L'intelligence des Artistes a tracé , pour ainsi dire , une route délicieuse où l'on est promené mollement à travers des Sites pittoresques & variés.

- » Tantôt un fertile rivage
- » Bordé de côteaux fortunés ;
- » Tantôt une rive sauvage
- » Et des déserts abandonnés. «

**Q** U O I de plus imposant que ces terribles & admirables Phénomènes que la Nature semble avoir étalés dans le Royaume de Naples ; les vastes débris de la magnificence Romaine , ses Cirques , ses Tombeaux , ses Temples en ruines ! Les yeux & l'ame se reposent au milieu de ces belles campagnes , où l'on marche sous des berceaux de vigne , par des chemins embaumés , bordés d'orangers , de myrtes & d'oliviers ; où le Printems a deux saisons , & dont les Poètes ont feint

que Cérès & Bacchus prenaient un soin paternel. C'est-là que sont situés ces Monts si renommés par l'excellence de leurs vins, & par la sérénité de l'air qui en fait la Contrée la plus délicieuse.

SI ce n'est pas le pays des chimères, c'est bien le véritable pays des illusions. La Peinture, la Poésie, la Musique, ces Arts consolateurs, y sont des présens de la Nature. Le plus beau ciel, ce premier de tous les biens, en fécondant cette heureuse terre, semble donner une sorte de végétation aux Esprits. Le charme, le magnétisme du climat, qui produit tant de jouissances physiques, ajoute encore aux jouissances morales; & le plaisir de les sentir, est inséparable de celui de les chanter.

L'IMAGINATION est effrayée à l'aspect de ces Volcans, de ces convulsions de la Nature, qui chassent la Mer de ses rivages; qui écrasent, qui engloutissent les peuples & les villes. C'est au milieu des plaines riantes & fertiles, où naissent sans culture & les fruits & les fleurs; c'est-là que le Créateur a placé les gouffres épouvantables, comme il a placé la douleur & la Mort, au sein des Voluptés & des délices de la vie.



IL en faut convenir , pour entreprendre & achever ce Voyage , ce Tableau de l'Italie , il fallait l'enthousiasme , la richesse & l'indépendance d'un homme passionné pour les Beaux-Arts.

LE nom de son Auteur se trouverait ici à sa place. Ceux qui le connaissent personnellement suppléeront aux éloges qui répugnent à sa modestie , & à l'aimable simplicité de ses mœurs. Ceux qui ne connaîtront que son Ouvrage , qui ne sont pas gâtés par la frivolité de nos goûts & la mesquinerie de nos Edifices , ceux-là sauront apprécier ce qu'il en a coûté de soins , de recherches , de fatigues , de dépense , pour la perfection d'un Ouvrage qui fait honneur au dix-huitième Siècle.

L'ÉLÉGANCE & la série avec lesquelles on y présente les Antiquités d'Herculanum & de Pompeïa , permettent de douter qu'on fût plus satisfait de voir le MUSÆUM fameux dont elles font aujourd'hui l'ornement.

RIEN de plus piquant que le choix de ces Peintures , de ces Arabesques d'un genre idéal & fantastique ; de ces Centaures mâles & femelles , mélanges des deux natures , dont il

semble que la belle exécution fasse pardonner la bizarrerie ; de ces Colonnes de porphyre & d'albâtre ; de ces Vases dont les formes spirituelles & gracieuses ne vieilliront jamais ; de ces Statues dont les draperies si légères & si fines , se moulent avec tant de négligence : on dirait que l'Artiste s'est plu à ne laisser qu'un voile transparent entre le Desir & la Volupté.

IL n'est pas étonnant que dans les Ouvrages qui tiennent à l'esprit , les Anciens aient fait plus de chemin que nous , vers la perfection ; il n'est pas étonnant sur-tout , qu'avec des Langues plus abondantes , plus sonores & plus imitatives , ayant devant eux le champ de la Pensée qui n'avait pas encore été défriché , ils aient produit ces Chef-d'œuvres immortels qui charment notre oreille par le rithme & l'harmonie des Consonances , en même-tems qu'ils pénètrent l'ame d'idées sublimes , ou touchantes. Mais ce qui doit nous surprendre , c'est qu'ils aient été si loin dans les Ouvrages d'imitation. Nos Artistes modernes , après tant de siècles d'étude & de comparaison , peuvent à peine copier ce que les Anciens ont créé sans modèle , n'ayant qu'un ciseau , des yeux , & la nature.

ON cesse d'être surpris de l'idolâtrie des Antiquaires. Le respect pour ces Monumens augmente avec le tems qui les détruit.

CE n'est pas que tous les morceaux soient également dignes de cette admiration : mais si Paris éprouvait un jour le sort d'Herculanum, & qu'après deux mille ans, on ne trouvât, dans une partie de ses ruines, que des Ouvrages médiocres, serait-on fondé à croire que nous n'avions pas aujourd'hui les Vernet, les Robert, les Greuze, les Houdon; & que les productions de ces grands Maîtres ne fussent pas des chef-d'œuvres même pour leurs Contemporains?

ON aime à retrouver ces Usages familiers chez les Anciens, de semer des fleurs, & de brûler des parfums dans les Salles destinées aux repas, & dans les Appartemens. Mais on se livre au recueillement, à la mélancolie, lorsque, dans le silence de ces abymes, on voit encore tout l'attirail du luxe & de la mollesse, des Bagues, des Colliers, des Bracelets, des Flûtes, des Cistres; & les Convives assis à table, écrasés au milieu de la joie d'un festin.

LE Théâtre d'Herculanum devient le sujet

du plus riche burin , & des recherches les plus savantes sur les Spectacles des Anciens.

LES Représentations se faisaient en plein jour. Des Toiles immenses , soutenues par des cordages & des poulies , mettaient vingt milles Spectateurs à l'abri du Soleil & des intempéries de l'air. Ces Toiles devinrent des objets de luxe. Néron en fit tendre de pourpre , semées d'étoiles d'or ; & on les arrosait d'une pluie odoriférante.

LES Masques scéniques , hideux de près , ne laissaient appercevoir dans la perspective , qu'une expression très-caractérisée. Les différentes Passions y étaient exprimées : on y voyait la fierté d'Hercule , la fureur d'Oreste , la douleur d'Andromaque.

C'EST envain qu'on cherche à se faire une idée de leur Déclamation , partagée entre le geste & la parole : c'était cependant un art assujetti à des règles , à une méthode très-sévère ; mais ce sont autant d'énigmes qui n'ont pas encore été expliquées par de gros Volumes.

NOS Spectacles modernes ne sont-ils pas plus susceptibles d'illusion que ceux des Romains ? Le jour qui éclairait leur Scène  
théâtrale

théâtrale pouvait-il suppléer aux lumières artificielles dont la nôtre est entourée ? On conçoit que les Anciens se passionnassent pour des Acteurs tels qu'Esopus & Roscius ; mais Le Kain , Garrick , Prévile , St-Huberti seront un jour vantés par nos Neveux , à bien plus juste titre.

LA passion des Romains pour les Combats de Gladiateurs & de Bêtes féroces , pour les Spectacles de sang , prouve assez combien ils étaient peu sensibles aux plaisirs de l'esprit.

LE goût pour les Pantomimes vient toujours de l'ignorance , ou de la fatiété. Les Romains préférèrent long-tems ce genre de spectacle uniquement fait pour les yeux. Auguste lui-même prit part aux Factions que la rivalité fit naître entre Batile & Pilade. Si quelque chose pouvait nous donner une idée de ces disputes qui ne naissent que de l'excès des jouissances , ce sont les querelles interminables entre les partisans de nos Orphées modernes , Gluck & Piccini.

TÉRENCE se plaint de ce que l'on quittait ses Pièces , pour un nouveau danseur de corde. C'est ainsi que , de nos jours , nous avons vu désertier Phèdre , Zaire , Cinna ,

pour un Baladin dont le rôle, aussi indécent qu'abject, n'était pas digne de remplacer un Funambule. *Tutto il mundo e fatto come la nostra famiglia.*

LE Cirque de Rome fut agrandi par Trajan. De simples Particuliers, tels que Salluste, en firent élever à leurs frais. Dans l'origine, c'étaient des Esclaves qui conduisaient les Chars; mais bientôt les Empereurs mêmes ne rougirent pas de se donner en spectacle. Néron se fit une gloire de porter le manteau d'un Cocher qui avait été plusieurs fois couronné.

LES Anciens faisaient un cas singulier des Chevaux distingués dans les Courses. Ceux qui remportaient le prix étaient inscrits dans les Fastes : on y lisait leur nom, leur âge, leur généalogie, le nombre de leurs victoires.

DES Chœurs de Musiciens animaient ces Assemblées. Les plus belles Femmes, les jeunes Personnes en faisaient l'ornement. On retrouve avec plaisir, dans Ovide, ce qui pourrait encore appartenir à nos mœurs. » Gardez-vous, dit-il, de parler d'amour à une jeune » Fille, tandis qu'elle regarde d'un œil avide » les Courses de Chevaux & les Chars «.



CE Poète , moins tendre peut-être & plus galant que Tibulle , feint qu'il est au Cirque avec sa Maîtresse. Il cherche à la placer commodément , à la garantir de la foule. Il envierait le sort du conducteur ; mais il craint qu'un regard de Corine ne lui fasse tomber les rênes des mains.

*Lora remissa fluent.*

Du tems d'Ovide , les graces de l'esprit suppléaient aux forces du corps. Un sourire le console de la palme qu'obtient son Rival.

*Risit & argutis quiddam promisit ocellis.*

IL y avait aussi des Courses à pied ; & les Coureurs étaient si agiles qu'ils attrapaient les lièvres à la course.

UN Spectacle qui rappelait la volupté des Grecs , de ce Peuple spirituel & poli , était des Courses de jeunes Filles. Domitien donna lui-même le prix à une belle Vierge qui avait couru , les cheveux épars , à demi-vêtue d'une robe de pourpre , & représentant Athalante.

ON est encore émerveillé de la magnificence de ces Spectacles , qui attestent la puissance , les richesses & la population d'un grand Empire. Ils n'étaient point le privilège

exclusif de quelques Particuliers ; mais le Rendez-vous de tous les Citoyens. La constitution des Etats modernes ne permet d'imiter que de fort loin ces grands établissemens.

MAIS que l'Italie diffère aujourd'hui de ces mœurs des anciens Romains ! Au sentiment d'admiration que le souvenir de tant de Merveilles fait naître à chaque pas , succède bien vite un sentiment de regret. Le Temple d'Apollon est l'Abbaye du Mont-Cassin ; la Maison de Cicéron , un Couvent de Récolets ; la demeure de Caton , ce Héros de la Liberté , le Palais du grand Inquisiteur. Des Capucins couchent sur la dure , où les Sybarites dormaient sur des roses. A la place des Athlètes vigoureux , des Gladiateurs indomptables , ces prodiges de l'Espèce humaine , vous ne voyez que des Saltimbanques & des Castras.

AU RESTE il est impossible d'aimer les Arts , & de ne pas être pénétrés de reconnaissance pour les Caylus , les Hamilton , les Choiseul-Gouffier , les Saint-Non. La dernière pensée que fait naître la lecture de leurs Ouvrages , c'est qu'en inspirant le desir de voyager comme eux , elle consolerait de ne pouvoir pas l'entreprendre.

## L E T T R E X X X V I.

A M. NECKER.

Janvier 1785.

**P**ERMETTEZ, Monsieur, que je mêle ma voix au concert de louanges & de bénédictions que l'on vous prodigue de toutes parts, & que vous n'entendez pas. Je cède à l'enthousiasme que m'a laissé la lecture de votre sublime Ouvrage, pour vous offrir le tribut de mon admiration ; & , comme citoyen , celui de ma reconnaissance. Si vos veilles pouvaient être payées par ce suffrage unanime, vous n'auriez rien à désirer.

Vous venez d'élever, contre les ennemis de la France, une Forteresse qu'il est impossible de renverser, & un Monument à votre gloire où l'Envie n'atteindra jamais.

On ne fait lequel doit le plus étonner, ou de l'immensité de votre travail, ou de l'Eloquence qui pare un sujet si aride. C'est elle qui commande l'attention, & qui fait lire, avec tant d'intérêt, des détails abstraits & pénibles. Vous reposez l'esprit en parlant au cœur ; & l'on vous fait gré de la douce

N 3

familiarité avec laquelle vous descendez de la hauteur où votre génie vous avait placé.

VOUS avez , en même-tems , plaider la cause du Peuple , & nous faire aimer le Roi. Si vous révélez des vérités affligeantes ; vous présentez l'espérance & les consolations. Depuis que vous avez jetté tant de jour sur les ressources de l'Etat ; les spéculateurs , les avarés , ne craignent plus d'ouvrir leurs Portefeuilles , leurs Coffres-forts ; & le crédit public est encore soutenu par votre réputation.

LA modération & la sagesse ont plus d'une fois tempéré , dans vos écrits , la haine des vexations fiscales. Si vous attaquez les abus dans tous les Ordres de l'Etat , toujours impartial , vous n'en rendez pas moins justice aux Prélats distingués qui font l'ornement de l'Eglise dans laquelle vous n'êtes pas né , aux vrais Magistrats , aux hommes de Finance , à tous ceux qui , par leurs lumières & leur désintéressement , étaient dignes de concourir avec vous à la Félicité publique.

ENNEMI du Luxe , vous l'envifagez cependant comme un des premiers alimens du Commerce national ; & vous aimez qu'il embellisse la Cour d'un grand Monarque.

MALGRÉ la sévérité de vos Principes , vous fouriez à la Mode qui réveille sans cesse l'industrie , & ranime la circulation.

LIVRÉ , par caractère & par état , à la méditation , à l'étude ; étranger , pour ainsi dire , aux plaisirs du monde , aux jouissances de la Société , vous accueillez les Beaux-Arts & les talens agréables , que repouffaient l'esprit faux & la pédanterie de vos devanciers.

TOUS les yeux , je dirai même , tous les vœux sont aujourd'hui fixés sur vous ; & vous n'avez pas besoin d'attendre la Postérité , pour jouir des honneurs qu'elle accorde aux plus célèbres Ecrivains. On dira de votre Livre , qu'il est le Bréviaire des bons Ministres , comme celui de Montaigne est le Bréviaire des honnêtes gens.

LA sensation que ce bel Ouvrage vient de produire , rappelle la douleur universelle que répandit votre retraite du Ministère. On se dit encore aujourd'hui : Faut-il donc qu'il soit disgracié , qu'il soit sacrifié à l'intrigue ! Son éloquence mâle & fière a déplu. On est blessé des formes Helvétiques & libres avec lesquelles il présentait la vérité. Mais quels grands & rapides changemens n'auraient pas

couronné ses travaux ! Une Marine respectable, l'état du Trésor public, un zèle, un enthousiasme universel, rendaient la France l'arbitre de l'Europe.

OUI, Monsieur, votre nom seul inspirait autant d'inquiétude à nos voisins, que de confiance à la Nation. La plupart de ceux qui vous ont précédé, ont passé comme ces Météores qui désolent la Terre ; & vous laissez, après vous, un fillon de lumière qui doit éclairer, mais effrayer vos Successeurs.

EN vous adressant cette Lettre, j'ai bien moins songé à vous louer, qu'à satisfaire un sentiment de mon cœur, & vous renouveler mon attachement & mon respect.

---

*RÉPONSE de M. NECKER.*

**J'**AI reçu de vous, Monsieur, dans toutes les occasions, des marques d'intérêt dont je conserverai toujours un souvenir sensible. Vous ajoutez à ma reconnaissance par l'aimable Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

JE doute fort cependant que votre voix se



mêle, comme vous l'affurez, à un concert de Louanges; puisque je la distingue comme si elle était feule. Si j'avais été à Paris, c'est de moi que vous auriez reçu cet Ouvrage dont vous parlez avec tant d'agrément. Je n'aurais point oublié que j'avais une dette à acquitter; & je ne renonce pas à remplir ce devoir, sur-tout si vous n'avez eu, comme je le crains, qu'une contrefaçon pleine de fautes. Car les Libraires, à qui je m'étais confié, ont très-bien agi pour leur compte, & très-mal pour le mien.

JE ne vous ai pas assez parlé, Monsieur, du véritable présent que vous m'avez fait, en m'envoyant ce que vous appelez votre petit Livre, & qui n'en est point un pour moi. Il fera l'un des ornemens de ma Bibliothèque. Vos Lettres à M. de Voltaire sont charmantes. Mais j'aurais bien d'autres complimens à vous faire sur des Ecrits si variés, si vous n'aviez pas rendu mon témoignage suspect. C'est cependant encore une faveur qui me rend votre obligé.

CONSERVEZ-MOI les mêmes sentimens. Jugez-moi toujours avec la même indulgence; & ne doutez point du très-sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E X X X V I I .

*Sur le SALLON de 1785.*

**L**E Tableau le plus imposant représente Priam qui revient du camp d'Achille avec le corps d'Hector. Sa Famille arrête le char où est porté ce malheureux Guerrier, que son féroce ennemi a traîné sept fois sur la claie. Hécube lui couvre le visage de baisers & de larmes. Andromaque lui serre la main, & lève les yeux au Ciel, comme pour accuser les Dieux; Astyanax, son jeune fils, le méconnaît & recule; Cassandre s'arrache les cheveux; Pâris, cause originaire de tant de maux, se tient à l'écart, avec ce faissement de la douleur qui ne laisse pas même de passage aux sanglots.

VOILA sans doute un terrible sujet, & qui n'est point affaibli par la manière dont il est traité; mais certainement il ne jette, dans l'ame d'aucun Spectateur, le désordre & l'effroi, qui règnent dans cette savante composition. Peut-on prendre en effet un intérêt bien tendre pour un Evènement avec lequel l'Histoire & la Fable nous familiarisent depuis

trois mille ans ? Si je me passionnais vivement pour un semblable Sujet , je croirais ressembler au Poète Chapelles , qui s'attendrissait volontiers à table ; & qui pleurait , à chaudes larmes , la mort du Poète Pindare.

PUISQU'UN des premiers Pinceaux de l'Académie veut frapper notre imagination par le spectacle d'un corps mort , pourquoi fouiller sous les ruines de Troye ? A la place d'Hector , combien ferait éloquente & sublime l'image du Prince de BRUNSWICK ! Quel douloureux aspect , que celui de son corps pâle & inanimé , retiré des flots de l'Oder , & porté sur le rivage par ses Soldats en pleurs , au milieu de tout un peuple qui vient rendre les Devoirs funèbres à ce jeune Héros , victime de son courage & de sa Bienfaisance !

J'AIMERAI à voir à l'entour ses illustres Parens éplorés , dans des attitudes touchantes & vraies. Ce ferait un tableau de Famille ; mais il devient public , il aurait le droit d'intéresser tout l'Univers.

ON me répondra que notre habillement moderne ne prête point assez au talent du grand Peintre ; & que , sans doute , un panache , un bouclier , des brodequins , ont

quelque chose de plus noble , qu'un chapeau , une giberne & des guêtres. Mais la vérité des caractères , l'expression déchirante qui ferait sur tous les visages , feraient bien pardonner au costume. De jeunes & belles Princesses de Brunswick , d'une taille svelte , moulée dans une robe traînante , & les cheveux flottans sur les épaules , auraient-elles donc moins de grace & de dignité , que cette Hélène aventurière , cette Andromaque éternellement débraillée , que l'on habille en Princesse à si bon marché ?

IL me semble que nos Artistes vont chercher leurs sujets trop loin de nos tems & de nos mœurs. La vérité simple de l'Histoire ne l'emporterait-elle pas souvent sur la magnificence de la fiction ? & ne gagneraient-ils pas , du côté de l'intérêt , plus qu'ils ne perdraient peut-être du côté de l'invention ?

TÉMOINS *Mercur*e & *La Fontaine*. Quelque perfection que l'Art puisse donner au Messager des Dieux , nous fera-t-il jamais autant de plaisir que le bon homme *Jean* ? Le mol abandon , la paisible rêverie semble être la fidèle expression de son caractère , comme la finesse de ses traits est l'expression de son esprit.

TÉMOINS *Philopoemen* & le grand *Condé*.  
Qui se soucie du Général des Achéens , en  
présence du vainqueur de Rocroi qui , au  
siège de Fribourg , jette son bâton dans les  
retranchemens ennemis , & montre ainsi à ses  
Soldats le chemin de la Victoire ?

TÉMOIN *Mathieu Molé* , si grand dans notre  
Histoire : le même homme inspire à-la-fois  
une belle Statue & un beau Tableau.

J'ÉTAIS impatient de voir comment on  
rendrait avec noblesse le Serment des *Horaces* :  
car je vous avoue que l'action de prêter ser-  
ment , pour faire son devoir , a , selon moi ,  
quelque chose d'avilissant & de bas , & fort  
au-dessous du caractère Romain. Mais rien de  
plus grand , de plus énergique , que la ma-  
nière dont cet Episode historique est traité.  
La rudesse de l'Architecture , le costume des  
Guerriers , cuirassés de cercles d'airain , tout  
y retrace les mœurs à demi-féroces du La-  
tium. Les trois Fils se tiennent embrassés avec  
l'étreinte de l'amitié fraternelle. Tous trois ,  
emportés par un même élan de courage ,  
montrent , par un même geste , qu'ils n'ont  
qu'un sentiment , qu'une voix. Ils avancent le  
bras , moins pour prêter serment , que pour  
saisir les trois poignards qu'*Horace* leur présente.

Ce ferment n'est pas des paroles , c'est une action ; & cette action est l'assurance de la Victoire.

CETTE scène d'héroïsme & d'intrépidité est comme adoucie par un groupe de jeunes Femmes , qui offriraient seules un modèle de la simplicité antique & du Beau idéal. On est arrêté , malgré foi , par la grace & la dignité de leurs habillemens. Ce sont des plis faciles & onduleux qui dessinent & caressent le nud par leur mollesse & leur tendre sinuosité.

MAIS qui ne reconnaît *Sabine* & *Camille* à la douleur profonde qui les accable ! C'est une tristesse , un serrement qui pénètre l'ame , & que l'on emporte avec foi.

Tigres ! allez combattre ; & nous , allons mourir.

ON dirait que le génie de l'Artiste a dérobé son Tableau au génie de Corneille ; & si , comme Corneille , il se permet d'employer le charme de la fiction , ce n'est que pour orner la vérité.

LA marque du grand Talent , n'est pas de tout embellir ; mais d'imprimer un caractère. Une Bacchante doit-elle avoir l'air d'une Nymphé ? Son hilarité bachique doit-elle



resembler au sourire d'un joli minois ? Ne doit-elle pas conserver quelque chose de robuste & d'agreste ? Sous la peau de Tigre qui la couvre, si je devine des contours délicats ; si j'admire une peau satinée, où il semble que la main la plus savante ait fondu les lis & les roses ; j'oublie la Bacchante, & je ne vois plus que le modèle en Linon.

IL y a des Portraits dont la *Ros-Alba* de la France a trouvé le secret de faire de vrais Tableaux. Je reste en extase devant deux Têtes qui dérangeraient la mienne. Le caractère de ces deux Beautés n'est pas le même. L'une ravit le cœur, sans le laisser délibérer : l'autre vous permet de la contempler & le plaisir de rêver sur tous ses charmes. L'une efface tout ce qui l'approche, & par ses traits éblouissans, renverse toutes les comparaisons : l'autre respire la douceur, la modestie, la tendresse. Je me sens emporté par la première ; mais je me donne plus volontiers à la seconde.

JE le répète : il ne suffit pas d'imiter parfaitement ; je veux à chaque tableau une ame, une action. Fût-ce même la nature morte, il faut l'animer. S'agit-il de restaurer un ancien Temple de Paphos ? un habile homme en

fera servir les débris à un usage encore analogue au culte de la Déesse : il en fait un Colombier où viennent nicher les oiseaux de Vénus. Mais en même-tems , il fait répandre sur un pareil sujet , une teinte de tristesse qui en est le véritable esprit : hélas ! je vois au bas un Tombeau à demi-ruiné , sur lequel on lit encore : *ANACRÉON.*

A côté de ces brillantes images , est un vaste embrâsement. Comme le Génie en agrandit le terrible spectacle ! Robert le Romain en place le foyer au milieu de Rome. Il brûle tous les Edifices modernes ; & c'est à la lueur des flammes qu'il éclaire les Monumens antiques. L'Eglise de St-Pierre que l'on pourrait appeller le Temple de Michel-Ange , est conservé ; le fameux Capitole , au seul reflet de l'Incendie , pénètre encore d'admiration. Vous découvrez au loin , dans la plus grande lumière , le Panthéon , l'Amphithéâtre de Flavius , qui par leur élévation majestueuse , semblent triompher de tous les ouvrages de mauvais goût que la flamme dévore ; tandis que , sous vos yeux , le Portique du Temple de la Paix sert de refuge au Malheur , & d'asyle à la Pitié : les mères éplorées viennent y déposer leurs enfans.

UN

UN autre Pinceau me présente l'Elément des Tempêtes ; je me sens attaché par tout ce que l'imagination peut enfanter de plus affligeant. Mais pourquoi toujours peindre des effets sans causes , des évènements qui ne sont point arrivés ?

LORSQUE mes regards s'arrêtent sur une Marine d'une si grande illusion ; lorsque je crois entendre bruire les vagues & gronder le tonnerre ; lorsque les débris du naufrage m'offrent par-tout le désespoir & la mort , j'admire le sublime Artiste ; son Tableau est un vrai Poème : mais je regrette que ce chef-d'œuvre ne retrace pas un trait historique.

SI la Nature nous présente quelquefois de ces scènes de terreur , de ces catastrophes effrayantes , dont les effets pittoresques prêtent à la magie de la Peinture ; je dirais à nos grands Maîtres : préférez celles dont l'aspect instruit à la vertu les Peuples & les Rois.

VOULEZ-VOUS donc ainsi mettre sur la toile une grande Ville en perspective , un Fleuve impétueux qui rompt ses digues , entraîne les maisons , les habitans ? Voulez-vous peindre , au milieu de ce désastre universel , un danger imminent qui me fasse frissonner ,

un dévouement héroïque qui m'échauffe le cœur, un trait d'intrépidité qui m'arrache un cri d'admiration? montrez-nous l'auguste Père de notre Reine, qui, seul de tous les Souverains, avait servi d'exemple à BRUNSWICK.

EN 1765, le débordement du Danube avait inondé les fauxbourgs de Vienne & renversé les arches d'un Pont. Au milieu des vagues furieuses, restait une seule pile sur laquelle une cabane chancelante était prête d'être engloutie à chaque instant. Des malheureux, à la merci des flots, s'étaient réfugiés sur le toit de cette triste demeure, & depuis deux jours, n'attendaient que la mort. Les Bateliers les plus intrépides, malgré les récompenses qu'on leur promet, jugent le péril trop évident pour s'y exposer. L'Empereur FRANÇOIS I se jette dans une barque, franchit le fleuve, & sauve ces infortunés, au milieu des acclamations de tout un Peuple qui fond en larmes.

MAIS dans ce magnifique Sallon qui étonne les regards, quel morceau soutiendra la comparaison avec les Chef-d'œuvres immortels des Raphaël, des Titien, des Corrège? En fait d'admiration, il en est de la Peinture, comme de la Musique : *Italiam! Italiam!*

## L E T T R E X X X V I I I.

*A M. DE MEISTER.*

**V**OUS voilà donc fatigué de la sécheresse & de l'ennui de votre Club, de ce Club où l'on était si impatient d'entrer. Eh bien ! lisez mon Projet : voyez si la Société que je propose, ne serait pas plus conforme à notre urbanité, plus analogue à nos mœurs.

IL est certain que rien n'est moins fait pour notre Constitution qu'une assemblée tumultueuse d'hommes, pour la plupart isolés & retranchés dans leur intérêt personnel, qui ne tenant en rien à la chose publique, n'ont guères que des textes oiseux à discuter, des lieux communs à redire ; & ne pourraient pas au besoin fournir une motion pour la Chambre des Communes, ou celle des Pairs.

EN supposant même qu'il s'y rencontrât des Causeurs charmans, doués de cette éloquence de conversation, véritable magnétisme de l'esprit, & sans contredit le premier de ses plaisirs ; oseraient-ils répandre leur ame avec confiance devant une foule inconnue & sans cesse renaissante ? pourrait-on espérer de les

entendre à travers un parlage ambitieux & général, au milieu de cent propos croisés & interrompus ?

SI les Clubs masculins continuent exclusivement, je ne donne pas dix ans pour que la gaîté grivoise, la rudesse, le genre querelleur, succèdent à cette courtoisie, à cette habitude des convenances qui semblent caractériser un Français de bonne compagnie.

IL ferait possible, avec quelques changements, de garder ce qu'il y a de bon & d'utile dans cette imitation Anglaise. Mais il faudrait d'abord que les femmes y fussent admises, & que les hommes fussent reçus avec plus de réserve : ce qui est impossible dans une congrégation de quatre à cinq cents.

QUE l'on réunisse seulement trente-six individus qui se conviennent ; chez lesquels l'habitude de se voir, soit, pour ainsi dire, un besoin du cœur ; & qui désormais unis par une douce égalité, se protègent mutuellement dans un monde qui enviera peut-être la paix & le charme de leur union fraternelle.

ECOUTER le matin, au Lycée, des Professeurs qui parent la Science de tout ce qui la fait aimer, & rappellent, au milieu



de Paris , l'Ecole d'Athènes , qui n'était point une coterie , une Académie , un Club , mais le rendez-vous public de tout ce que la Grèce avait de plus magnifique & de plus poli : apporter le soir en commun , non pas le ton de la controverse & de la dispute , mais l'épanchement d'une conversation que la présence des femmes rendrait douce & instructive : jouir paisiblement des Arts & des talens agréables : être sûr de les trouver réunis dans l'asyle de l'amitié ; il me semble que ce serait là des passe-tems dignes d'un homme qui veut employer ses loisirs.

N'y aurait-il pas en effet une vraie jouissance à trouver à-la-fois dans un si petit nombre de personnes , par exemple , un homme de Lettres qui joindrait beaucoup d'esprit à la simplicité des mœurs , un Artiste distingué , un grand Peintre parlant bien de son Art , un Musicien qui toucherait parfaitement du Piano , une Cantatrice célèbre , un Médecin estimé , un Avocat d'une haute réputation , tout ce que les différens Ordres de l'Etat peuvent offrir de plus aimable & de plus instruit ? ce serait , en quelque sorte , faire l'Esprit des Clubs , comme on fait l'Esprit des Journaux.

## L E T T R E X X X I X.

**J**E n'entends parler que de Bals, de Modes, de querelles héroïques sur des textes frivoles; & les Journaux & la Société gardent le silence, tandis que l'on réalise un projet si long-tems, si vainement désiré; un projet dont l'accomplissement devient un bienfait public.

**S**I un Etranger rentrait aujourd'hui dans Paris, après deux ans d'absence; quel ferait son étonnement, son admiration, lorsqu'à la place de ce Quai de *Gévres*, ci-devant fermé par un vilain rideau de Maisons, il ferait tout-à-coup frappé de la plus riche perspective! Arrivé sur les Ponts, on trouve une superficie libre; & l'imagination cherche par quel artifice on a pu enlever, en si peu de tems, les immenses décombres qui la couvraient.

**J'**EXAMINAIS, il y a quelques jours, ce nouvel emplacement. J'étais par hasard accompagné d'un bon homme *Laudator temporis acti*. Je ne pus m'empêcher de lui dire: Louez donc le tems passé qui éleva ces superbes merveilles que nous sommes obligés

d'abattre. Tournez-vous à droite & à gauche. Voyez ces deux gaines de St-Jacques & de St-Martin qui , dans les siècles que vous vantez , étaient cependant les principales Rues de la Capitale ; & qui malheureusement forment encore aujourd'hui son plus grand diamètre. Voyez , là-bas , cette cage sur pilotis , ce fameux abreuvoir. Il fallut tout le génie de nos ayeux pour inventer une Samaritaine qui voiture , à dos d'hommes , toute l'eau de la Ville ; tandis qu'aujourd'hui les Arts se font un jeu de la faire refluer en abondance dans nos jardins & nos maisons. Louez donc le tems passé , qui a creusé ces immenses cavernes qui soutiennent des fauxbourgs entiers, & que le Gouvernement est forcé d'étayer à grands frais. Encore une fois , louez le tems passé : tandis que , pour faire de Paris la plus belle Ville du monde ; il n'y a rien à bâtir , il ne s'agit que d'abattre.

QUAND les maisons des Ponts seront toutes renversées , on aura de la peine à concevoir ces ouvrages extravagans de nos respectables pères.

LA Porte St-Antoine démolie , a fait de ce Quartier une nouvelle ville. Si l'on en faisait autant de la Porte St-Martin , on aurait

un nouveau point de vue, & tout de suite une place aussi vaste que nécessaire. On dit vulgairement : *Il faut qu'une Porte soit ouverte, ou fermée* ; celle-ci n'est ni l'un, ni l'autre. Il en est de même des Pavillons des Quatre-Nations : en les renversant, on embellirait le plus beau Quai de Paris ; & l'on ferait justice du Cardinal Mazarin, & de sa petite vengeance contre un grand Prince.

CETTE immense Ville de Paris, cette Capitale du Monde, ne semble être formée que de Bâtimens provisoires. Une grande partie du Louvre est encore enfermée dans des rues étroites ; & les mazures qui l'emprisonnent, n'avaient été bâties qu'en attendant. Le beau Portail de St-Sulpice n'est élevé que provisoirement : je ne vois guères que les Séminaristes & les Hirondelles qui puissent en découvrir la superbe ordonnance. Les Ecoles de Chirurgie sont ainsi provisoirement derrière les Cordeliers. Vingt autres Edifices, modèles du bon goût, n'offrent par tout que des pierres d'attente. La Salle de l'Opéra semble reléguée en Province, & n'est que provisoire. Mais ce mot a quelque chose d'affligeant ; car la vie elle-même est provisoire, & nos plaisirs ne sont que viagers.

CEPENDANT le zèle de la chose publique est tel, depuis quelques années, que l'on ne saurait traverser dix rues sans trouver un Embellissement.

RENDONS graces à ce digne Magistrat, à cet ami des Arts & des Hommes, qui, après avoir fait vingt-ans, dans sa Généralité, tout le bien qu'un bon père ferait dans sa famille, vient ouvrir au milieu de Paris, si j'ose le dire, une nouvelle voie à la Providence, en rendant l'air aux Hospices des malades, aux quartiers les plus habités, au lit d'un fleuve obstrué; & qui trouve ainsi le secret d'unir la magnificence & la salubrité.

S'IL était permis de faire un vœu pour couronner une si belle entreprise, ce ferait de placer, sur un des Ponts nouvellement déblayés, la Statue de Louis XVI, en regard avec celle de Henri IV. De toutes les avenues de Paris, on verrait ces bons Princes, comme des Génies tutélaires qui veillent sur le nouveau Temple de la Justice. Placés, l'un sur la partie la plus riche de la Seine, l'autre sur la plus commerçante & la plus active; environnés de leur peuple, tous les jours ils feraient témoins de ses travaux; & dans les Epoques nationales, ils sembleraient présider à ses Fêtes.

## L E T T R E X L.

20 Décembre 1786.

**J**E fors d'une représentation de *Phèdre* ; je ne puis résister à l'attrait d'écrire les réflexions qui me viennent en foule. C'est un Opéra qu'il faut avoir vu & écouté plus d'une fois. La véritable *Folle par amour*, c'est *Phèdre*. L'excès de la passion, les accens de la douleur, les cris, les soulèvemens d'un cœur brisé par les remords, tout ce que le Pathétique a de touchant & de terrible, a été faisi & admirablement rendu par M. le Moine. La manière savante & originale de ce Compositeur Français, pourra peut-être nous consoler de devoir tant de Chef-d'œuvres à des Etrangers.

I L est vrai qu'il faudra s'affliger le jour que Madame St-Huberti quittera ce rôle si pénible, mais qui lui sied si bien. Il n'y a plus de termes pour louer cette femme vraiment sublime.

P E U T - Ê T R E en effet la Scène Lyrique exige-t-elle aujourd'hui pour ses premiers emplois, plus de talent que la Scène Française. Ici, l'Actrice, toute entière au geste & à la



déclamation, ralentit, précipite, ou suspend à son gré l'intérêt qu'elle veut inspirer. A l'Opéra, commandée par l'Orchestre qui l'entraîne, soumise à la prosodie des notes, à la loi rigoureuse du chant, l'Actrice doit encore conserver toute son intelligence, toutes ses forces, pour les grands effets du Théâtre.

ON a joint un Divertissement à *Phèdre*, comme un moyen auxiliaire; mais je ne crains pas de le dire: *Phèdre* pourra s'en passer. Il en fera comme de la célèbre Madame de Staal: douée de tous les charmes de l'esprit, elle prit avec elle sa nièce, qui n'avait que de la Jeunesse & de la Beauté. *On vient pour Sophie*, disait-elle; *mais on reste pour moi*.

IL est difficile d'aimer beaucoup la Musique & la Poésie, & d'être indifférent sur le progrès de ces arts consolateurs. Corneille & Racine ont enrichi la Scène de tout ce que l'Esprit-humain peut enfanter de sublime & de tendre. Leur génie est assez grand pour illustrer à-la-fois deux Théâtres; & c'est une nouvelle conquête de la Musique.

ON dira peut-être que c'est dénaturer les Genres; que c'est attenter à des Chef-d'œuvres immortels; que c'est faire des découpures des plus magnifiques tableaux;

Qu'ainsi, chez les humains, par un abus fatal,  
Le bien le plus parfait est la source du mal.

ON dira que, de cinq ou six Tragédies transportées au Théâtre de l'Opéra, il n'y a guères qu'*Iphigénie* & *Didon* qui jouissent d'un succès durable. Mais tout dépend du choix. Rien ne ferait en effet moins susceptible d'être chanté qu'une Scène dialoguée, toute de politique, ou de raison; comme certains morceaux qui ont été dernièrement si nuisibles au succès des *Horaces*; comme ferait le fameux Dialogue entre Sertorius & Pompée.

MAIS les sujets consacrés dans la Mythologie, & qui nous sont déjà familiers; les sujets qui tiennent à de grandes passions, à de grands évènements, à un genre de merveilleux sur-tout, & qui sont déjà embellis par le style de nos premiers Poètes, pourquoi ne feraient-ils pas du ressort de l'Opéra?

DE cette manière on n'exclurait point les Divertissemens & les Fêtes. Ils feraient liés à l'action. L'on verrait sur la Scène des talens qui en font la richesse & la parure; talens appelés à grands frais par nos voisins.

LA Danse est devenue aujourd'hui une étude approfondie. Vestris, Gardel, Dauberval,

font de véritables Acteurs. C'est avec regret qu'on les voit séparés de la Scène. Le Ballet de *Médée* est un Poème déchirant; *Ninette à la Cour*, un joli Drame; & si la *Chercheuse d'esprit* n'avait point d'esprit; si elle était dépourvue de cette gentillesse, de ce mol abandon qui fait la grace, envain danserait-elle parfaitement.

POINT de Poésie sans images, point d'Opéra sans Spectacle. S'il y eut jamais une Tragédie lyrique susceptible des prestiges de l'Art, c'est *Athalie*. Quel beau sujet!

DÉCORATIONS d'un genre tout nouveau. Le Temple le plus imposant que l'homme ait jamais élevé à l'Être suprême, le Chandelier d'or, l'Autel des parfums, les Tables des Pains de proposition, l'Arche sainte couronnée de ses brillans Chérubins.

EXPOSITION magnifique. La pompe & les cérémonies d'une Fête solennelle, la Fête des Premices; un chœur de Lérites & de jeunes Filles, rassemblés sous le Parvis de ce Temple, offrant au Seigneur les premiers Pains de la nouvelle moisson.

LES Fêtes trouveraient même leur place dans un sujet si religieux. Ce n'est pas le

texte de l'Écriture, qui deviendrait profane; ce font les Divertiffemens qui deviendraient sacrés. On fait que David danfa devant l'Arche. Les Prophètes de l'ancienne Loi n'entraient dans leurs saints transports, qu'au son des Instrumens. C'est ainsi qu'ils vinrent au-devant de Saul avec des Lyres que l'on portait devant eux. Elifée consulté par le Roi de Juda, demanda sa Harpe pour lui répondre : *Adducite mihi Psaltem*. On ne s'écarterait donc point de la vérité historique, en ornant ce sujet austère, de toute la pompe de nos Opéras.

LES beaux Chœurs de Racine seraient conservés. On regrette de ne pas les entendre au Théâtre, quand on fait combien ils eurent de succès devant la Cour pieuse de Louis XIV. *Athalie*, avec ses Chœurs, tenait en quelque sorte le milieu entre la Tragédie & l'Opéra. Elaguez le récitatif, resserrez l'action; vous aurez un Poème tout lyrique.

SANS manquer de respect à Racine, on pourrait retrancher le tableau dégoûtant de tant de meurtres consacrés par la Théocratie Judaïque; comme ces vers,

Et dans un même jour, égorger à-la-fois,  
 Quel spectacle d'horreur! quatre-vingts fils de Rois.

Dans son fang inhumain , les chiens défaltérés ,  
Et de son corps hideux les membres déchirés.

J E n'aimerais pas sur-tout que le Grand-Prêtre vînt étaler sur la Scène ces maximes de Fanatisme , de massacre & d'ambition religieuse , avec lesquelles on eût recommencé la Saint-Barthelemi :

Dans l'infidèle fang , baignez-vous sans horreur.  
Frappez & Tyriens , & même Israélites.  
Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévites  
Qui , lorsqu'au Dieu du Nil , le volage Israël  
Rendit , dans le désert , un culte criminel ,  
De leurs plus chers parens faintement homicides ,  
Consacrèrent leurs mains dans le fang des perfides ,  
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur  
D'être seuls employés aux Autels du Seigneur ?

M A I S je desirerais que l'on conservât , avec une sorte de culte , une foule de vers de sentiment qui ont déjà leur empire dans la mémoire , & qu'on aime tant à retrouver. On jouit mieux du plaisir qu'on fait , que de celui qu'on apprend.

C E n'est pas moi qui me chargerais de cette entreprise ; mais je serai charmé de rencontrer celui qui me dira , comme l'Architecte d'Athènes : *ce que vous dites , je le fais.*

## L E T T R E X L I.

**J**E reviens à mon texte de l'Opéra : car c'est-là que je me sens toujours attiré.

L'OPÉRA n'est plus ce qu'il était au tems de la Bruyère. *Je ne fais, dit-il, comment, avec une Musique si parfaite, une dépense toute royale, il a pu réussir à m'ennuyer.* Aujourd'hui c'est un Spectacle touchant & majestueux, digne de plaire aux Philosophes & aux Princes, le plus noble délassement, la plus belle des illusions, comme la plus variée ; sur-tout à présent que l'on ne reste pas un hiver entier sur le même Poëme. C'est au milieu des Jardins d'Armide, que j'oublie les brouillards de Novembre, les frimats de Janvier, les giboulées d'Avril. C'est lorsque l'immortel Gluck, plus puissant qu'Armide, me transporte dans ce Palais magique,

Où les beaux vers, la Danse, la Musique,  
L'art de tromper les yeux par les couleurs,  
L'art plus heureux de séduire les cœurs,  
De cent plaisirs, font un plaisir unique.

JE donnerais volontiers à l'Opéra une préférence absolue sur tous les autres Spectacles.

JE



JE ne vais plus guères au *Théâtre Français*. Dans la Tragédie, ce sont des personnages boursoufflés qui ont toujours tué leur mère, leur maîtresse ou leur sœur. Ce sont des êtres gigantesques qu'heureusement je n'ai jamais rencontrés nulle part. Si tels Héros que je connais, ressembraient à ces Rodomonts, je me garderais bien de souper avec eux. Dans la Comédie, je ne m'accoutume point à la pompe des vers pour des Intrigues bourgeoises qui à peine mériteraient l'honneur d'une belle prose. Et puis, je l'avouerai, la plupart des Pièces, loin de me divertir, ne me laissent que de l'affliction dans l'ame. Je le sens d'autant plus que je suis bientôt arrivé à l'âge des privations. Je n'oserais y mener ma fille, ou mon fils. On n'y voit que des tuteurs, des pères, des maris dupés, des Figaros qui culbutent les conventions sociales, & vous rendraient presque honteux d'être vieux ou marié.

JE ne vais pas davantage aux *Italiens* : parce que je ne puis me faire à l'extravagance du *parler-chanter*. Quand le père de Nina vient se lamenter devant moi ; quand, après m'avoir sagement parlé de son malheur, tout-à-coup il se met à chanter ; loin

de m'appitoyer sur son sort, je suis tenté de croire qu'il est réellement plus fou que sa fille. C'est, en quelque sorte, l'Histoire de ce Maître à danser qui, donnant des leçons à sa jeune Ecolière, lui raconte la maladie de sa femme, & qui interrompt, à chaque instant, son douloureux récit par des phrases de Menuet, ou des pas de Rigodon.

JE vais donc à l'*Opéra*, au pays des chimères. Le merveilleux des décorations, le pouvoir divin de l'harmonie, ces beaux récitatifs où l'on a noté tout le langage des passions, ces pantomimes admirables où la Danse a surpassé les anciens, tout m'environne de prestiges. Cet assemblage merveilleux est tel, que l'on ne peut se défendre d'un sentiment pénible, lorsque, la toile baissée, vous passez tout-à-coup des brillans mensonges de la Mythologie & de la Féerie, aux tristes vérités de la condition humaine.

ON dira peut-être qu'une illusion si douce coûte bien cher à l'Etat; mais ce prodige de l'esprit humain, ou plutôt de l'esprit Français, porte la vie, de mille manières, dans tous les genres de commerce; il entretient l'amour des Arts, crée les talens, appelle les Etrangers; il entre pour quelque chose dans ce qui compose

la gloire & la magnificence d'une Nation éclairée , & du plus grand Monarque du monde.

ON vient de proposer la fondation d'un Anniversaire pour le Chevalier *Gluck* ; & l'on voudrait que le Théâtre de l'Opéra qui est le lieu de son triomphe , fût aussi celui de son Apothéose. C'est un avis aux ames sensibles : cette belle pensée pourrait s'appliquer au petit nombre de génies supérieurs qui ont si bien mérité du Genre-humain. Ce n'est pas leur mort qu'il s'agit de célébrer ; c'est leur immortalité. Lorsqu'ils nous sont enlevés , lorsque nous ne pouvons plus les voir & communiquer avec eux ; ce serait une vraie consolation d'invoquer leurs manes , & de rendre à leur mémoire des hommages publics , au moins une fois l'an.

AVEC quel attendrissement n'irait-on pas , le 30 Mai , assister aux *Muses Rivales* , & renouveler sur la Scène le couronnement de *Voltaire* ! C'est avec le même sentiment qu'on irait voir *la Maison de Molière* , le 17 Février. *Corneille* , *Racine* , *Quinault* , recevraient les mêmes honneurs. Nos Ecrivains les plus distingués , nos grands Musiciens se feraient une gloire de composer des Drames , ou des Hymnes pour ces Fêtes.

ON pourrait même étendre plus loin cette Institution nationale : elle remplacerait bientôt la féchereffe des Clubs , & le néant mystérieux des Sociétés Maçonniques. *J. J. Rousseau* ferait célébré dans le sein des familles, par les bonnes mères ; *Turenne*, aux Invalides ; *Rollin*, dans les Collèges. On n'oublierait pas *Descartes*, *Boileau*, *La Fontaine*, *Sévigné*.

Sévigné de qui les attraits

Servent aux Graces de modèle,

ne mérite-t-elle pas autant d'être invoquée dans un Lycée de la Capitale , que cette *Clémence Isaure* dans les Jeux Floraux , en l'honneur de qui , tous les ans , on décerne une Violette d'or , un Souci , une Eglantine d'argent.

EN suivant la même idée , chaque ordre de Citoyens , chaque Compagnie , chaque Communauté aurait , pour ainsi dire , son Patron. Les Magistrats couronneraient d'une palme annuelle *Montesquieu* & *Daguesseau* ; les Avocats , *Loiseau* & *Gerbier* ; les Evêques , *Belfunce* & *Fénélon* ; les Peintres , *le Brun*, *le Sueur* ; les Architectes , *Soufflot*. Les Matelots auraient *Jean Bart* ; les Soldats *Chévert*. Il n'y a pas jusqu'aux Procureurs qui n'auraient leur *Denisart* ; comme les Imprimeurs leur *Robert Estienne* , & la Petite-Poste son *Chamouffet*.

## L E T T R E X L I I .

4 Janvier 1787.

**S**I le Nécrologe est destiné aux Artistes , comme aux Gens de Lettres , il en est un qui mérite assurément d'y trouver place ; c'est M. *Roffet du Pont* , Sculpteur à St-Claude , en Franche-Comté , mort le 3 Décembre dernier , à près de 80 ans.

ELÈVE de la Nature , il a prouvé que le génie seul , aidé d'une étude constante & d'un travail opiniâtre , peut atteindre à ce qu'il y a de plus grand , & produire des Chef-d'œuvres. Quelques copies des bons modèles , quelques bas-reliefs qu'il avait su se procurer , échauffaient son imagination , & lui faisaient deviner toutes les merveilles de l'antique. Ses ouvrages fins & gracieux sont remplis d'expression. Avec tous les avantages qui peuvent donner la célébrité , il ne lui était jamais venu dans l'esprit de songer à la gloire & aux Académies. Il a traité beaucoup de sujets religieux , parce qu'on lui en demandait de toutes parts. Il imprimait un si beau caractère à ses Vierges ! elles inspirent la dévotion.

M. *Roffet* a fait les premiers bustes de Voltaire qui , jusqu'alors , n'avait pas consenti à prêter son visage. Subjugué par la bonhommie de cet Artiste qu'il connaissait de réputation , il l'accueillit à Ferney ; & je fus témoin de l'ingénuité avec laquelle Voltaire ôta sa Perruque , tandis qu'il jouait aux Echecs , & lui livra sa tête. Il est peu de Cabinets d'Amateurs , & de Souverains de l'Europe , où l'on ne trouve de ses ouvrages.

LE Roi de Prusse , qui se connaissait en tous les genres de mérite , disait : *il n'y a personne qui sache donner la vie à un Buste , comme le Sculpteur de Franche-Comté.*

FALCONET , admirant un *St Jérôme* sorti de ses mains , faisait observer que l'Auteur avait certainement fait son Cours d'Italie , & qu'il avait étudié les grands Maîtres au moins dix ans : il ne voulut jamais croire qu'il n'était pas sorti de sa petite ville.

M. *Roffet* maniait avec la même dextérité le buis , le marbre & l'albâtre. L'ivoire , si cassant & si dur , devenait entre ses mains une pâte amollie à sa volonté. J'ai entendu dire à *Pigal* , qu'il n'avait rien vu des Anciens qui eût plus de perfection.



CET air de vérité, cette simplicité touchante qu'il savait donner à ses ouvrages, étaient, en quelque sorte, l'emblème de ses mœurs douces & de sa vie Patriarchale. En paix avec lui-même, il était indulgent pour les autres.

LA Renommée qui vint le chercher dans les déserts du Mont-Jura, ne manqua point de réveiller l'Envie. Les productions de son ciseau, n'ont pas été défigurées par une main sacrilège, comme les fameux Tableaux de le Sueur; mais ne pouvant effacer son talent de ses Ouvrages, on a plusieurs fois effacé son nom, pour en substituer un autre.

M. *Roffet* recevait la visite de tous les Etrangers distingués que le desir de voyager & de connaître, engage quelquefois dans les solitudes de ces hautes montagnes: il n'était pas le moins rare de tous les phénomènes que la nature sauvage leur offrait au milieu des rochers.

IL a laissé trois fils, héritiers de ses talens: l'un d'eux les exerce à Paris. Un Evêque lui parlait dernièrement de la mort de son père, & lui demandait: *combien vous a-t-il laissé? dix milles livres de Rentes? — Plus que cela,*

*Monseigneur ; son désintéressement, & l'exemple de ses vertus.*

L'ELOGE de M. *Roffet* ne surprend point, lorsque l'on fait combien l'on cultive, dans cette Ville, non seulement les Arts, mais encore les Lettres & la Philosophie.

RIEN n'est moins indifférent pour un Observateur, que l'aspect de St-Claude & de ses environs, que les sites pittoresques qu'ils présentent à chaque pas. Ici, de longs amas de laves grifâtres, comme des pyramides éboulées, qui portent l'empreinte des siècles, & qu'il semble que le tems ait plombés. Là, des sommets nus, d'où l'œil plonge dans les vallées, & découvre à peine une pointe de clocher, quelques maisons éparfes. Plus loin, des collines, des champs, où la terre huit mois ensevelie sous les neiges, ne rend à la culture qu'un peu d'orge & d'avoine pour nourrir ses habitans, qui sont les Main-mortables & les Ours. Quelquefois de noirs escarpemens. Les ruisseaux limpides tombent en cascades, & font mouvoir le marteau, la meule ou la scie. Le murmure de l'onde épanchée sur les rouages, vient se mêler au bruit monotone de cette mécanique champêtre, & jette sur tout le Payfage le mouve-

ment & la vie. Par-tout des amphithéâtres de forêts, où l'on s'enfonce dans des routes finueuses, livrées de fraises odorantes; tantôt doucement ombragées par le verd transparent du léger foyard; tantôt couvertes par le ténébreux sapin, arbre plus triste encore que le cyprès: vous voyez les extrémités de ses branches étendues fort loin du tronc, qui pendent en festons rembrunis, & semblent exprimer le deuil de la Nature.

SOUS le ciel azuré de l'Egypte & de l'Arabie, naissent au hasard les palmiers & les sycomores, l'anas & l'aloës. Mais ce Paradis terrestre n'est plus que le repaire des brigands & des tigres, le théâtre de tous les crimes: la guerre, la famine, la peste défolent ces heureuses contrées. C'est au sommet du sombre Jura qu'il faut aller chercher la santé, la paix, les mœurs & la gaiété. Le corps y participe de la sève & de l'énergie des plantes salubres; l'esprit, de l'air subtil & céleste qu'on y respire. C'est-là que l'on trouve des hommes bons, industrieux & forts. On peut dire, en quelque sorte, que la montagne manœuvre seule tout le commerce de la Province; & plusieurs objets d'exportation dans le reste du Royaume ne s'opèrent

que par ses bras. L'adresse de façonner le fer & le bois pour tous les usages de la vie, l'art ingénieux du Tour, le talent de l'Horlogerie, se transmettent chez eux comme des biens héréditaires. J'ai encore présent à la mémoire le souvenir d'un Montagnon qui, sous l'écorce du Payfan, cachait l'esprit le plus fin, & même des connaissances. Il m'interrogeait sur Paris; je fus bien étonné lorsqu'il me répondit : *c'est l'Athènes d'autrefois.*

IL n'est pas rare de trouver nombre de ces Villageois qui ont des livres & de l'instruction. Tel y a passé son enfance à garder les chèvres comme Virgile; à tresser des corbeilles avec la tige liante du noisetier, qui, favorisé par les Causes secondes, aidé d'un Mécène, accueilli d'un Auguste, pouvait laisser, comme le Pasteur du Mincio, les Chef-d'œuvres d'un grand Poète.

JE ne peux me défendre d'une dernière réflexion; elle navre le cœur. Cette terre isolée, qui devrait être le refuge de la Liberté pour ses précieux Colons, offre encore, offre par-tout les marques de la Servitude, l'image désastreuse de la Main-morte, de cette main de fer qui, depuis tant de siècles, pèse sur eux.

## L E T T R E X L I I I .

*De M. JANVIER de St-Claude.*

**E**N lisant le Nécrologe de M. Roffet , tout Habitant du Mont-Jura doit de la reconnaissance à M. le Marquis de Villette , qui a bien voulu répandre sur la description de St-Claude & de ses environs , l'élégance & la fraîcheur qu'on admire dans ses autres Ecrits. On regrettera , sans doute , qu'il n'ait pas eu de renseignemens sur l'Abbé Tournier , & que son éloge ne passe pas à la Postérité , embelli des graces de son style.

L'ABBÉ Tournier naquit à St-Claude le premier Mai 1690. Musique , Gnomonique , Perspective , Peinture , Sculpture , Gravure , Horlogerie , Méchanique , Optique , Astronomie , tout fut du ressort de ce génie fécond.

LA Musique est le premier des Arts qui échauffa son imagination. Les sons d'une Flûte traversière flattèrent son oreille ; il prit les proportions de cet instrument , se fit lui-même une échelle Diatonique , & tira d'un tube de Buis des sons plus justes & plus harmonieux que ceux qui l'avaient si forte-

ment électrifé. Ses progrès furent si rapides , qu'il fit un jeu d'Orgue femblable à nos Serinettes ; il ne fubordonna pas fon étendue à celle du cylindre , il ajouta un grand clavier , plusieurs foufflets , pédales , & le rendit propre à l'exécution de toutes fortes de Pièces.

IL traça des Cadrans verticaux , la plupart déclinaus & d'une projection difficile , calcula les angles horaires des Cadrans horifontaux , & en fit plusieurs avec une précision & une netteté furprenante.

IL vit des Outils d'Horlogerie , il chercha à les imiter ; & tandis qu'il conftruifait les plus faciles , il imagina un Compas dont il fe fervit avantageufement pour divifer fa platte-forme par un procédé fort fimple. Il exécuta des pendules qu'il orna de Sculpture.

EN fuivant l'ordre des faits , on retrouve le fil qui lia naturellement les connoiffances d'un être auffi heureufement organisé ; comment la Gnomonique feule put donner les idées de Peinture , Gravure ; & la projection des cercles fur un plan , les idées de la Perfpective. Il peignit des payfages , des traits d'histoire , deflina une vue de St-Claude , la grava , fit une preffe , & l'imprima.



UN Livre de Physique lui donna quelques notions d'Optique : aussi-tôt il forgea des bassins , inventa plusieurs Tours sur lesquels il travailla ses verres avec beaucoup de soins , & parvint à faire d'excellentes Lunettes d'approche & des Microscopes d'une force extraordinaire.

SON génie devenu plus actif , le porta bien-tôt à la recherche du mouvement des Astres : il conçut un Systême du monde , se créa des termes , des principes d'Astronomie , calcula des rouages pour la révolution des corps célestes , & exécuta des sphères selon son hypothèse : ( MM. de St-Sulpice les conservent encore dans leur Cabinet de Physique ). Il eut l'adresse inconcevable de graver lui-même plus de vingt planches en Taille-douce pour l'Ouvrage qu'il composa , après avoir construit sept grandes machines sur chacune desquelles il représentait le cours particulier d'une Planète.

ENFIN il ne manqua à cet honnête & infatigable Ecclésiastique , que d'être jetté dans les Ecoles de la Capitale , où , parmi les Savans de son tems , il eût pu devenir la gloire de sa Patrie , & peut-être le prodige de son siècle.

## L E T T R E X L I V .

Premier Mars 1787.

**J**E ne connais point personnellement M. *Janvier* de St-Claude , qui me témoigne sa reconnaissance de ma Lettre sur le Mont-Jura. Qu'il me soit permis de lui adresser mes remerciemens.

C'EST le nom de M. *Roffet* qui m'a valu ces éloges ; & j'en demande pardon à quelques-uns de mes Lecteurs , s'ils comptent pour rien tous les noms qui ne sont pas dans le Nobiliaire. J'en demande pardon sur-tout à ce Baron de *Montorgueil* , qui disait dernièrement : *Est-ce un de ces MM. de Roffet de ma Province ? oh ! ce sont de très-bons Gentilshommes.* C'est ce Noble Provincial qui revenait d'*Ermenonville* , enchanté , disait-il , d'y avoir vu le tombeau de *Monseigneur de Rousseau*. C'est encore lui qui en racontant les désastres de la Peste de *Marseille* , ajoutait : *Enfin , c'était une maladie si terrible , que , même un homme de condition n'était pas sûr de sa vie.*

LES Dignités de Parchemin commencent à perdre un peu de leur valeur , comme ces

Médailles qui, à force d'être multipliées, se vendent au poids. La Société qui se perfectionne, classe les Individus. Ce n'est point à nos vieilles Chevaleries, à nos Hommes-d'Armes, qu'elle doit les Sciences, les Arts, les Métiers qui font sa force & sa splendeur.

J'AVAIS peu entendu parler de l'Abbé *Tournier*; & certainement je n'aurais pas fait son oraison funèbre aussi bien que son digne Compatriote. Si j'avais voulu citer tous les noms de son pays qui font honneur aux Arts, j'aurais d'abord rappelé MM. *Jaillot*, Sculpteurs habiles, dont l'un, avec un morceau d'ivoire, fit un Jésus mourant d'un si grand caractère, que ses traits vous pénètrent de douleur & de respect. J'aurais nommé surtout *Alexis-Hubert* que j'ai connu. Né dans un Hameau près de St-Claude, il épousa la fille d'un Enlumineur de Cartes. Ce travail, indifférent aux yeux de tout autre, fut pour lui un trait de lumière qui l'avertit de son génie. Il devint premier Géographe du Roi.

MAIS M. *Janvier* serait lui seul une preuve vivante de tout ce que j'ai dit de l'esprit du Mont-Jura. On voit, par sa Lettre, qu'il fait manier également la lime, le compas & la plume. Prematuré comme Pascal; d'une aussi

faible complexion ; doué , comme lui , de tout ce qui constitue un génie inventif , je fais qu'il fit , avant l'âge de 14 ans , une Machine astronomique qui , par un mouvement simple , suivait la marche de la Nature , & rendait sensibles les Phénomènes apparens du système Solaire. Il reçut de l'Académie de Besançon les encouragemens les plus honorables.

LA première Pendule que l'on ait vue en Europe , était une Horloge de bois. Les Sarrasins qui tiraient leurs connaissances des Arabes , en firent présent à Charlemagne ; une aiguille , mue circulairement sur un cadran , divisait grossièrement les Heures , & marquait les quatre parties du Jour. On est accablé d'un sentiment d'admiration , lorsque l'on jette les yeux sur les progrès de l'esprit humain.

HUYGHENS inventa le pendule pour mesurer , par des oscillations isocrones , la course uniforme du tems. M. *Janvier* applique le même pendule aux révolutions inégales des corps célestes.

VAUCANSON , par un mécanisme ingénieux , donne une ame au Flûteur & la vie au Canard : il trouve le secret de tromper les yeux ; M. *Janvier* trouve celui d'étonner l'esprit. Il a figuré tout le système planétaire ,  
&

& fu réduire la Sphère mouvante , image de celle du monde , à trois pouces de diamètre. Depuis les Phases de notre vieille Lune , jusqu'à l'orbite immense de la nouvelle Planète *Herschel* , il a rendu visible , par des rouages cachés , tout ce que les Astronomes ont mis en théorie & en calcul.

ON ne doit pas craindre que les belles Machines de ce jeune Artiste éprouvent un jour le sort de celles de Vaucanson , oubliées depuis trente ans , dans une caisse , au fond de l'Allemagne , ou de celles de l'Abbé Tournier , enterrées à St-Sulpice. Ses ouvrages ornent déjà la chambre du Roi , & les cabinets de ses Ministres , dont il a reçu l'accueil & la protection.

ENFIN M. *Janvier* a mérité le suffrage authentique de celui dont le nom dans les hautes Sciences est comme le nom de Turenne dans les armées ; de M. de la Lande , si digne de cette Inscription mise au bas de son Buste , par un serf du Mont-Jura.

Sa tête est une sphère où se meuvent les Cieux.  
Son génie , aux humains , en montre la structure ;  
Et l'Univers ne voit que par ses yeux  
Les miracles de la Nature.

Q

## L E T T R E X L V.

20 Avril 1787.

**I**L est souvent question de Boileau , dans les Ouvrages périodiques. Nous nous accordons tous à le regarder comme le Législateur du Parnasse ; mais nous ne sommes point d'accord sur le plus ou le moins de reconnaissance que nous lui devons. Jugez dans quel embarras se trouverait un pauvre Etranger pour asséoir ses idées.

C'EST réellement un beau Catéchisme que l'Art Poétique ; & je le fais par cœur. Horace , en traitant le même Sujet , dans son Epître aux Pisons , fut à la vérité son modèle : mais de quelle grande & magnifique Poésie n'a-t-il pas habillé les maximes scholastiques du Poète Latin ! Qui jamais a fait parler la Raison en vers plus harmonieux & plus remplis d'images ! Qui a mieux connu la pureté de la Langue , l'arrangement des mots , la liaison des idées , la couleur du naturel ? Boileau Despréaux est le seul de tous les Ecrivains qui , par l'admirable perfection de ses Ouvrages , ait produit une foule de vers qui sont devenus Proverbes , en naissant.



MAIS pourquoi ce Génie souple & fécond, qui a donné de si excellens Préceptes, n'a-t-il pas en même tems fourni les Exemples des différens genres qu'il a traités?

POURQUOI n'avons-nous pas de lui une feule Eglogue, une Elégie, une Scène comique, tragique, ou lyrique?

POURQUOI promettre toute sa vie un Poème Epique à la France, & n'en pas effayer un feul Chant?

POURQUOI nous parler harmonieusement du Triolet, de la Balade, du Rondeau, déjà passés de mode, & nous donner une description technique de ces *rigoureuses Loix* du Sonnet, de cet *heureux Phénix* dont la perfection même serait si puérile & si fastidieuse?

POURQUOI passer sous silence, dans son Code Poétique, le Conte, à-peu-près inconnu des Anciens; la Fable, dont la Fontaine son ami lui fournissait chaque jour de si beaux Exemples?

POURQUOI ne trouve-t-on jamais de lui un feul vers de dix syllabes, vers qui, par sa coupe inégale, devient si aisément imitatif, prête si bien à la gaîté; & devait

être , ce me semble , l'air sur lequel il fallait chanter son Lutrin ?

POURQUOI n'a-t-il pas employé quelquefois les Rimes redoublées qui marquent l'abondance , les Vers mêlés qui viennent d'eux-mêmes , & sur-tout ceux de huit syllabes , dont on a fait depuis un si bel usage ,  
Ces vers moins alongés , & d'une autre mesure ,  
Qui courent avec grace , & vont à quatre pieds ,  
Comme en fit Hamilton , comme en fait la Nature ?

ON souffre de voir cet ami de la vérité si avare d'éloges pour les Ecrivains du premier ordre , & si prodigue de louanges pour la Cour & les Courtisans. Il insulte Quinault qui avait en graces & en sentimens , ce que Boileau avait en rigueur & en raison. Il préconise Ségrais qui , de son temps , était déjà suranné , & méconnaît cette Deshoulières douce & plaintive , cette Muse Bergère qui , dans ses Bucoliques , a autant de fraîcheur , d'images , & plus de sensibilité que Virgile & Bion. On regrette que ce grand Peintre , au milieu des Chef-d'œuvres & des merveilles de son siècle , ne nous parle jamais des Arts , & dépense tant d'esprit & de rimes pour l'amour de Dieu , la haine des Femmes , l'Equivoque , les Embarras de Paris.

COMMENT n'a-t-il pas au moins senti quelle force, quelle énergie on pouvait donner à l'Art des vers, en les nourrissant des grandes idées d'une Morale universelle & de la saine Philosophie? Comment n'a-t-il pas soupçonné qu'on cesserait d'invoquer & Pégase & Phébus; qu'on se laisserait insensiblement des vieilles illusions de la Mythologie; & que la Poésie changerait enfin de langage & de couleurs? Comment Boileau, entouré de tout ce qu'il y avait de grands Hommes, & de Savans dans son pays; Boileau, presque contemporain de Pope, est-il éternellement occupé de la facture du monotone Alexandrin, & jamais du progrès des Lumières, de la marche de l'Esprit humain?

APRÈS toutes ces questions, il en resterait peut-être une plus importante encore. Il serait facile de montrer, le Livre à la main, nombre d'expressions, nombre de façons de parler, qui sans doute étaient reçues au tems de ce célèbre Satyrique, & qui certainement font aujourd'hui des fautes de Français: ce qui, dans le fait, accuse moins le goût très-épuré du Poète, que l'instabilité de nos Idiomes modernes.

JE demande humblement pardon, si mon

respect pour le nom de Despréaux ne me rend point aveugle sur sa Législation. Je fais qu'il faut des titres que je n'ai point , pour analyser ce qu'on doit seulement admirer.

IL appartenait à Pascal , couvert d'une ceinture de fer , exténué par les veilles & les méditations ; à Pascal que la sévère Géométrie avait accoutumé à raisonner juste ; qui passait les belles années de sa jeunesse à discuter tout ce que la Théologie a de plus subtil , parmi les fameux Dialecticiens de Port-Royal ; il appartenait à ce Génie ardent d'écrire ses pensées , pour étayer l'Arche sainte , & soutenir le grand Edifice de la Religion.

MAIS si je me livrais au Genre polémique ; si je m'avivais sérieusement de régenter mon Maître ; on ne manquerait pas de m'appliquer ce trait que j'ai entendu citer à M. de Voltaire.

NINON , dans ses vieux ans , lassée du monde qui se lassait d'elle , fut tentée de revenir vers l'estime des hommes en faisant un Livre sur la Religion. Bossuet qu'elle consulta , lui répondit : *Vous aurez beau écrire , Mademoiselle ; après avoir vécu comme on fait , vous ne serez jamais une Mère de l'Eglise.*

## L E T T R E X L V I .

A M. le Comte DE GUIBERT. 1787.

**J'**AI à peine l'honneur d'être connu de vous, Monsieur le Comte ; mais les Ecrivains de votre mérite sont revêtus d'un caractère qui les rend, en quelque sorte, des hommes publics. Ils ont le droit de commander l'opinion. Je ne puis rester indifférent sur celle que vous avez établie dans votre dernier Ouvrage au sujet des *Mémoires de la vie du Roi de Prusse*.

ON croira facilement à cette franchise, à cette loyauté qui caractérise un *Eloge* dans lequel la Vérité & la Raison sont parées de tous les charmes de l'Eloquence.

M. de Voltaire vous estimait. Il rendait, en prose & en vers, hommage à vos talens. Je l'ai entendu plus d'une fois vous proposer comme le modèle de ce que devrait être un Officier-Général. Il vous trouvait *bien digne de haranguer & de renverser les Légions* ; ce sont ses propres termes, prononcés devant témoins de votre connaissance.

JE ne dis point cela, Monsieur, pour vous

ramener sur le chapitre des *Mémoires*, publiés par l'effronterie & la cupidité. Mais j'ai des renseignements particuliers dont les circonstances adoucissent tout ce que l'on pourrait imputer à M. de Voltaire. Il est malheureusement certain qu'il est Auteur de ces *Mémoires*; mais il est en même-tems certain qu'il en avait brûlé le Manuscrit, long-tems avant sa mort.

VOICI le fait. Après le séjour de M. de Voltaire à Colmar & à Lausanne, il vint s'établir auprès de Genève. Dégoûté des intrigues des Cours, lassé de la faveur des Rois, il y vivait avec un très-petit nombre d'amis, & n'y recevait que les Voyageurs distingués qui faisaient le pèlerinage des *Délices*.

C'EST-LA que le cœur gros de l'aventure de Francfort, il épanchait son ame, comme malgré lui, dans le sein de l'amitié, & racontait, avec cette grace que vous lui connaissiez, les détails très-piquans de la Vie privée & de l'intérieur domestique de votre Héros qui avait été si long-tems le sien. Ces Auditeurs intimes, ravis de l'originalité qu'il mettait dans le récit de ces Anecdotes, l'invitèrent à les écrire. En cédant à leurs instances, il obéit à un ancien mouvement d'humeur.



IL ferre avec grand soin son Manuscrit : mais ce beau Génie n'a jamais eu l'esprit de rien enfermer , ni l'adresse de cacher une clef , pas même celle de ses doubles-Louis. On a fait , à son insu , deux Copies de cet Ouvrage. Peu de tems après , il se réconcilie avec le Roi de Prusse , & brûle lui-même ces Mémoires écrits de sa propre main ; bien persuadé que , de cette manière ; il anéantit pour jamais jusqu'à la trace de ses vieilles querelles.

APRÈS la mort de Voltaire , l'une des deux Copies , remise en des mains augustes , loin de Paris & de la France , est restée secrète : l'autre Copie , livrée avec les Manuscrits qui devaient composer ses Œuvres Postumes , est celle qui a vu le jour. On a attendu cinq ans pour se résoudre à une si horrible trahison.

ON n'a donc rien à reprocher à la mémoire de M. de Voltaire. Je voulais qu'il restât bien placé dans mon cœur ; & je n'ai rien négligé pour m'instruire de l'exacte vérité de cette Anecdote. Ceux qui ont entouré sa personne , sont évidemment instruits de tous ces détails ; & s'ils voulaient être de bonne-foi , ils ne tiendraient pas un autre langage.

---

*RÉPONSE de M. le Comte DE GUIBERT.*

**L**A mort de ma mère , Monsieur , & la douleur , ainsi que les tristes affaires dans lesquelles ce nouveau malheur m'a jetté , m'ont empêché de répondre plutôt à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

MA profession d'admiration , je dirai plus , d'adoration pour M. de Voltaire , était assez connue , pour qu'on ne puisse pas me soupçonner d'avoir voulu à plaisir attenter à sa gloire. Mais ces sentimens n'ont pas dû corrompre mon jugement moral ; & faisant *l'Eloge du Roi de Prusse* , il ne m'a pas été possible de passer sous silence l'infame & postume Libelle qui a été publié contre ce Prince , sous le titre de *Mémoires sur sa vie* ; ni de taire mon indignation sur cette manière détestable de dégrader les Héros par de petites Anecdotes vraies ou fausses , & d'affaiblir ainsi l'enthousiasme du Public pour ses grands Modèles.

J'IGNORAIS ce que vous m'apprenez , que M. de Voltaire se fût repenti d'avoir fait cet Ouvrage dans un moment de ressen-

timent : j'ignorais qu'il l'eût jetté au feu , croyant l'anéantir : j'ignorais que ce fût par une trahison qui lui en avait auparavant dérobé une Copie , que cette œuvre de Vengeance s'était conservée ; ainsi que c'est ensuite , par une atroce cupidité , qu'elle a été livrée à l'Impression. Ses amis auraient dû s'empressez de publier ces faits , lorsque l'ouvrage a paru. Cela m'eût évité le malheur d'être obligé de blâmer sans adoucissement un homme dont j'adorais le génie , & dont j'aimais la personne ; & j'eusse du moins conigné , à côté de la faute , le remords & la réparation. L'exemple de M. de Voltaire dévouant aux flammes expiatoires ce qu'il avait composé dans sa légèreté , & dans sa colère , eût été bon à présenter à tant de petits ou de méchans esprits qui cherchent dans l'art des Libelles une célébrité funeste.

IL me reste , Monsieur , à vous remercier des expressions obligeantes & flatteuses pour moi , que vous avez eu la bonté de mêler à une Apologie qui d'ailleurs honore à-la-fois votre cœur & votre esprit ; & qui prouve que M. de Voltaire avait eu autant de jugement que de goût , en vous admettant à son amitié.

## L E T T R E X L V I I.

**J**E me suis quelquefois avisé de proposer mes idées sur la chose publique. Je fais bien que je n'ai point de mission pour annoncer des Projets ; mais s'ils peuvent avoir un objet d'agrément ou d'utilité , qu'importe la mission ?

J'AI dit qu'il était honteux de voir cette file de Baraques qui déshonorent la belle façade des Thuileries ; que l'on rendrait la vie à cette place immense & déserte , en bâtissant l'Opéra au Carroufel ; & que , de cette manière , la Maison des Graces serait en regard avec la Galerie des Muses.

ON a proposé plusieurs fois de déplacer le Marché aux fleurs. L'un voulait le porter dans l'Isle St. Louis ; mais on aurait aussi-tôt fait d'aller chercher les fleurs dans les jardins : un autre les veut au Quai de Gèvres ; autant vaudrait encore les laisser au Quai de la Ferraille. Sans compter les inconvéniens de ce local , toujours dévoré de poussière , n'est-ce pas interrompre , deux jours de la semaine , pour les travaux & les voitures , la circulation du Quartier le plus fréquenté ? Et puis , comment

le bon sens peut-il imaginer d'afféoir des Bouquetières sur des égoûts , près de la marée & des tueries , parmi les vieux fers & les vieux fouliers , sous les fenêtres d'une prison , & de vendre des roses en face de la Morne !

IL faut choisir un emplacement spacieux & paisible , qui soit à l'ombre la plus grande partie du jour , & qui , voisin de l'eau , soit susceptible , par des arrosemens , d'avoir une fraîcheur continue. Je ne vois donc que le Quai des Théatins où il convienne de vendre des fleurs : c'est sous les yeux de la richesse qu'il faut étaler ce superflu. Les fleurs sont au luxe ce que la grace est à la beauté. Les lilas , les giroflées & les œillets iraient si bien avec les estampes , les tableaux , les livres , les porcelaines qui meublent déjà ce superbe Quai. La moitié des Hôtels offrent encore des places toutes nues prêtes à les recevoir. Les grands Balcons , les Galeries , les Terrasses , les Belvédères , seraient parés de ces fleurs , qu'avec de l'argent on trouverait sous sa main , & que l'indolence des Riches se donne rarement la peine d'envoyer chercher. Ce Quai des Théatins , dominé par le Pavillon de Flore , s'appellerait bientôt le Quai des Fleurs.

J'AJOUTERAI que la plus belle avenue de Paris, qui, d'un côté, charme tant les yeux par ces masses imposantes de verdure, par le tableau de la plus riche végétation, au milieu des marbres & des Palais ; de l'autre, au moyen du nouveau Quai de Bourbon que l'on va construire, aurait, depuis le Pont de Louis XVI, un chemin de fleurs jusqu'aux pieds de Henri IV.

CE que je propose ici n'est point une chimère, n'est point une dépense : & peut-être ferait-il digne du sage Ministre qui recueille les fruits de son administration, de s'occuper un moment des fleurs.

CE projet si simple en rappelle naturellement un autre. Les plaisirs du Printemps commencent, en quelque sorte, par les Fêtes de Longchamp. Mais l'Hiver est une véritable maladie, dont la convalescence est assez longue dans notre climat. Au lieu de courir au Bois de Boulogne le Vendredi-Saint, contre vents & marée, il semble que l'on devrait choisir un tems plus raisonnable & plus reculé.

VOLTAIRE disait que la promenade est *le premier des plaisirs insipides*. Elle cesserait de l'être, si l'on allait chercher les gazons &



les fleurs, aux premiers jours de Mai, qui font l'aurore de l'année. Les honnêtes Bourgeois y viendraient avec la modestie & la fraîcheur de leur toilette. Les beaux attelages, les voitures élégantes, les wifckis, les phaëtons, y brilleraient de tout leur éclat. Les jeunes feuilles se marîraient merveilleusement avec les plumes ondoyantes qui ombragent les plus jolies têtes de la Ville & de la Cour. Les yeux seraient comme enchantés par tout ce que le Printems & la Mode peuvent offrir à-la-fois de plus doux & de plus brillant.

MAIS je ne connais rien de plus oïseux que de s'en aller pour revenir. Il faudrait au moins que cette course eût un but déterminé. Je ne propose pas des Châteaux en Espagne; j'abbats celui de Madrid. A la même place on bâtit un *Ranelach*; au beau milieu je plante un grand arbre autour duquel les Mères assises verront danser leurs enfans; & j'institue une *Kermès*, à l'imitation des belles Fêtes Flamandes.

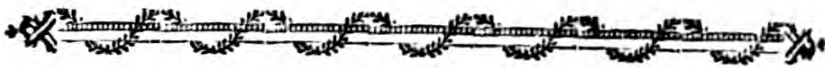
ON quitterait enfin l'air empesté des Boulevards, pour l'air pur de l'Etoile & des Champs Elisées; & l'on irait, chaque jour de l'Eté, aux rayons du soleil couchant, jouir du plus magnifique horison.

## L E T T R E X L V I I I .

*De Madame la Duchesse DE BRISSAC.*

**M**ON âge & mes infirmités ne m'ont laiffé, Monsieur, des goûts de la Jeunesse, que l'amour de la Poésie. Je ne connais Homère que par des Traductions profaïques en prose. La richesse & l'abondance de ses images ont toujours excité mon enthousiasme. Jugez donc de celui avec lequel j'ai lu, relu & dévoré le très-petit nombre de vers auxquels je dois le bonheur de le connaître. Je suis si reconnaissante du souvenir dont vous m'avez honorée, que je m'interdirai les plaintes que votre manière de traduire, & le peu d'étendue de votre traduction donneraient envie de former. Il est cruel de faire naître des desirs sans les satisfaire. J'implore le crédit de Madame de Villette sur vous. Elle unit la simplicité, l'ingénuité de l'Age d'Homère aux charmes & aux graces des Beautés Grecques; elle doit vous engager à vous livrer à un travail qui vous rappellera sans cesse son image: Trouvez bon, Monsieur, que je lui offre ici un million de complimens; & rendez, je vous supplie, justice à la sincérité de tous mes sentimens.

POÉSIES



# P O É S I E S

D I V E R S E S.

---

---

## LA PATROCLÉE,

Ou commencement du XVI LIVRE  
de l'ILIADÉ.

*TRADUCTION LITTÉRALE.*

C'EST ainsi qu'ils combattaient autour des vaisseaux garnis de bancs de Rameurs. Mais Patrocle était auprès d'Achille, Pasteur des Peuples, pleurant à chaudes larmes, comme une fontaine noire, qui du haut d'un rocher, répand son eau noire. Le divin Achille, puissant des pieds, eut pitié de lui; & élevant la voix avec des paroles qui avaient des aîles, lui dit : » Patrocle, pourquoi pleures-tu, comme une petite fille qui, courant » avec sa mère, la prie de la prendre entre » ses bras, la retient par sa robe, tandis que » la mère se hâte de marcher; & qui la re- » garde en pleurant, jusqu'à ce que la mère » l'ait mise dans ses bras? Semblable à elle, » ô Patrocle! tu répands des larmes molles.

R

» Apportes-tu des nouvelles aux Mirmidons,  
 » ou à moi-même ? As-tu écouté quelque  
 » Messager de Phtie ? Ils disent pourtant que  
 » Menetius ton père , fils d'Actor , est vivant ;  
 » & qu'Æacide Pélée est parmi les Mirmidons.  
 » Certes , s'ils étaient morts , nous nous attrif-  
 » terions. Pleures-tu pour les Grecs , parce  
 » qu'on les tue vers leurs vaisseaux creux , à  
 » cause de leur injustice ? Parle , ne me cache  
 » rien ; nous ne sommes que nous deux «.

Tu soupiras alors profondément , ô Patrocle ,  
 bon Ecuyer ! Tu lui dis : » O Achille , fils de  
 » Pélée , le plus vaillant des Grecs ! une dou-  
 » leur cruelle oppresse les Grecs ; car tous  
 » ceux qui étaient les plus forts , font cou-  
 » chés dans leurs vaisseaux , blessés de loin &  
 » de près. Le fort Diomède , fils de Tidée , a  
 » été blessé de loin ; & Ulyssé , fameux par  
 » sa lance , a été blessé de près ; & Eurypile  
 » l'est à la cuisse par une flèche. Les Méde-  
 » cins font occupés à leur préparer des médi-  
 » camens & à guérir leurs blessures.

» MAIS vous êtes inexorable , ô Achille !  
 » Dieu me préserve de ressentir jamais une  
 » colère comme la vôtre ! Vous êtes fort pour  
 » le mal. Qui secourrez-vous donc doréna-  
 » vant , si vous n'avez pas pitié des Grecs ,

» & si vous les abandonnez à leur ruine ?  
» Non , Pélée le dompteur de chevaux , n'é-  
» tait point votre père , ni Thétis votre mère ;  
» mais les flots bleus de la mer & les rochers  
» escarpés vous ont engendré ; car votre ame  
» est cruelle.

» MAIS si vous craignez quelques prédic-  
» tions , & si votre vénérable mère vous a  
» dit quelque chose de la part de Jupiter ,  
» prêtez-moi du moins au plus vite les troupes  
» de vos Mirmidons ; je pourrai servir de lu-  
» mière & de secours aux Grecs. Mettez aussi  
» vos armes sur mes épaules , afin que je  
» m'arme. Peut-être en me prenant pour vous ,  
» à cause de la ressemblance , les Troyens re-  
» nonceront à la bataille , & les enfans de  
» la Grèce respireront devant Mars. Ils sont  
» accablés actuellement , ils reprendront ha-  
» leine ; nous pousserons facilement les enne-  
» mis fatigués ; nous leur ferons regagner la  
» ville loin de nos navires & de nos tentes «.

C'EST ainsi qu'il parla en suppliant ; &  
c'était avec beaucoup d'imprudence ; car il  
demandait une mort fatale. Achille aux pieds  
légers lui répondit avec de profonds sou-  
pirs : » Hélas ! illustre Patrocle , que m'as-tu  
» dit ? Je ne crains point les prédictions. Ma

» respectable mère ne m'en a jamais fait de la  
» part de Jupiter ; mais une douleur cruelle  
» occupe mon ame. Un homme dont je suis  
» l'égal, m'a voulu priver de mon partage,  
» parce qu'il est plus puissant que moi ; il m'a  
» ravi le prix que j'avais gagné : cette injure  
» tourmente toujours mon esprit.

» CETTE Fille que les Grecs m'avaient  
» donnée pour ma récompense, & que j'avais  
» méritée avec ma lance, en renversant une  
» ville très-forte, Agamemnon, fils d'Atrée,  
» l'a ravie de mes mains, & m'a traité comme  
» un homme sans honneur. Mais cet outrage  
» est fait, n'en parlons plus. Il ne faut pas  
» que la colère soit toujours dans le cœur.  
» J'avais résolu de ne vaincre mon ressentiment  
» que quand les ennemis & le danger  
» feraient venus jusqu'à mes vaisseaux. Endosse  
» mes armes brillantes sur tes épaules, & conduis  
» mes belliqueux Mirmidons au combat,  
» car une nuée de Troyens environne les  
» vaisseaux ; le danger augmente ; notre flotte  
» est enfermée sur le bord de la mer dans un  
» espace fort étroit, & la Ville entière de  
» Troye fond sur nous, pleine de confiance ;  
» car les Troyens ne voyent pas encore mon  
» casque resplendissant ; ils auraient bientôt



» couvert nos fossés de leurs cadavres , si le  
 » Roi Agamemnon avait été plus doux envers  
 » moi : mais à présent ils assiègent notre armée  
 » enfermée.

» LA lance de Diomède , fils de Tidée , ne  
 » peut écarter la mort qui fond sur les Grecs.  
 » Je n'ai point entendu la voix du fils d'Atrée  
 » mon ennemi ; mais j'ai entendu la voix ton-  
 » nante d'Hector qui exhorte les Troyens : ils  
 » répondent par des frémissemens guerriers.  
 » Les vainqueurs sont dans tout notre camp.  
 » Mais qu'ainsi ne soit ; Patrocle , va chasser  
 » au loin cette peste ; attaque-les vaillamment ;  
 » qu'ils ne portent point la flamme dans nos  
 » vaisseaux ; qu'ils ne nous privent point d'un  
 » doux retour. Fais périr tous les Troyens ,  
 » mais abstiens-toi d'attaquer Hector. Obéis à  
 » ma remontrance ; qu'elle soit présente à ton  
 » esprit : conserve-moi le grand honneur &  
 » la gloire que j'attends de tous les Grecs ;  
 » qu'ils me rendent la Fille qu'on m'a enle-  
 » vée , & qu'ils me fassent de riches présens.

» DÈS que tu auras repoussé les ennemis  
 » des vaisseaux , reviens à moi ; si tu veux  
 » que le tonnant mari de Junon te donne de  
 » la gloire. Ne cède point à l'ambition de  
 » combattre sans moi contre les belliqueux

» Troyens : car tu m'exposerais à la honte.  
 » Ne te laisse point emporter à la chaleur  
 » du combat en tuant les Troyens jus-  
 » qu'aux murs d'Ilion , de peur que quelque  
 » Dieu ne descende de l'éternel Olympe ; car  
 » Apollon , qui tire de très-loin , protège  
 » Troye. Reviens dès que tu auras mis en  
 » sûreté les vaisseaux. Laisse aller les Troyens  
 » dans la campagne. Plût-à-Dieu que le Père  
 » Jupiter , & Minerve , & Apollon , nous  
 » livrassent tous les Troyens ! qu'aucun n'é-  
 » vitât la mort , & qu'aucun des Grecs n'é-  
 » chappât ! que nous évitassions la mort tous  
 » deux seuls ; & que nous pussions tous deux  
 » seuls renverser les murs sacrés de Troye ! «

C'EST ainsi qu'Achille & Patrocle parlaient  
 ensemble. Ajax cependant ne pouvait plus  
 résister. Il était accablé de traits. Les décrets  
 de Jupiter & les illustres Archers Troyens  
 l'oppreffaient. Son casque brillant rendait un  
 son terrible autour de ses tempes ; car il était  
 frappé sans cesse sur les clous très-bien arran-  
 gés de son casque. Il repoussait les traits en-  
 nemis de l'épaule gauche , tenant toujours  
 d'une main ferme son bouclier ; & les Troyens  
 ne pouvaient , à coups de javelots , le faire  
 remuer de sa place. Il haletait ; la sueur cou-

lait de tous ses membres , il ne pouvait plus respirer ; mal sur mal fondait sur lui.

DITES-MOI à présent , Muses habitantes des Maisons de l'Olympe , comment le feu prit d'abord aux vaisseaux des Grecs ?

HECTOR qui était tout auprès , frappa avec sa grande épée la lance de bois de frêne ( la lance d'Ajax ) , & la coupa juste à l'endroit par lequel le bois tenait à la hampe. Ajax Télamon empoigna alors inutilement sa pique mutilée. La hampe d'airain était tombée à terre loin de lui , en retentissant.

AJAX , d'un esprit éclairé , reconnut l'ouvrage des Dieux , & comme Jupiter foudroyant d'en haut renversait tous les desseins des Grecs dans la bataille , & discernait la victoire aux Troyens , il se retira donc de la mêlée ; & les Troyens jettèrent de tous côtés des feux sur les vaisseaux agiles ; & la flamme inextinguible s'étendit soudain par-tout , car le feu environna la poupe.

ALORS Achille , s'étant frappé les cuisses , parla ainsi : » Hâte - toi , illustre Patrocle , » dompteur de chevaux ; car je vois sur les » vaisseaux l'impétuosité d'un feu ennemi : » crains que les flammes ne les embrasent

» tous , & qu'il n'y ait plus ensuite moyen  
 » de s'enfuir. Prends les armes incessamment ;  
 » & moi , j'affsemblerai les troupes «.

IL parla ainsi , & Patrocle s'arma d'un brillant airain. Il mit d'abord les bottines autour de ses belles jambes : ensuite il attacha autour de sa poitrine la cuirasse du prompt Achille , peinte de couleurs diverses , & semée d'étoiles. Il pendit à ses épaules l'épée d'airain , enrichie de clous d'argent , & le bouclier vaste & solide. Il mit sur sa forte tête le casque bien battu , dont l'aigrette était de crins de cheval ; & une crête terrible flottait au-dessus d'eux. Il mit dans ses mains deux forts javelots quarrés , propres pour elles. Il ne prit point la lance du brillant Achille , grande , pesante , forte , qu'aucun autre des Grecs ne put manier , & que le seul Achille fut lancer. C'était un bois de frêne Péliaque , que Chiron avait donné à Pélée , père d'Achille , coupé sur le haut du mont Pélion , pour donner un jour la mort aux Héros.

IL ordonna à Automédon d'atteler sur le champ les Chevaux. Il honorait Automédon après Achille , comme le plus capable de rompre les bataillons ennemis ; car il était fidèle & attentif dans la bataille à soutenir

les efforts menaçans des ennemis. Automédon lui amena donc sous le joug Xante & Balie, chevaux impétueux qui égalaiènt les vents à la course. La Harpie Podarge les avait conçus du vent Zéphire, un jour qu'elle paiffait dans un pré sur le bord de l'Océan. Il joignit encore aux courroies du timon l'illustre Pédafe. Achille avait pris ce cheval au fac de la ville d'Etion. Ce Pédafe, quoique mortel, allait fort bien avec les Chevaux immortels.

ACHILLE fit prendre les armes à ses Mirmidons, allant par toutes les tentes avec des armes. Ils étaient comme des Loups, dévorant de la chair crue, exerçant une grande force dans leurs entrailles, qui déchirent & mangent dans les montagnes un Cerf, aux grandes andouillées, après l'avoir tué. Leur mâchoire est toute rouge de sang; & ils s'en vont en troupe, aux bords d'une fontaine aux eaux noires, boire à petites gorgées la superficie d'une eau noire que leur gueule mêle avec des grumeaux de sang. Leur poitrine est intrépide, & leur large ventre est tendu fortement.

C'EST ainsi que les Chefs des Mirmidons & les Princes accompagnaient le courageux serviteur d'Achille au pied léger; & ils allaient d'un grand courage. Achille était au milieu



d'eux semblable à Mars, les exhortant, eux & leurs chevaux, & leurs boucliers.

ACHILLE avait conduit cinquante vaisseaux devant Troye. Chaque vaisseau avait cinquante Guerriers ; & cette armée était soumise à cinq Chefs : mais Achille les commandait tous. La première Division était celle de Ménésthus, né du Fleuve Sperchius qui lui-même descendait de Jupiter. Il était le fruit des amours de ce Dieu avec la belle Polydore ; mais il passait pour le fils de Borus qui avait épousé publiquement cette fille de Pélée, & lui avait fait de grands présens de Noces.

LA seconde Phalange était conduite par le vaillant Eudore, autre enfant de l'Amour. L'élégante Polymèle qui dansait avec tant de grace, l'avait conçu secrètement. Mercure en devint épris, & la suivit long-tems des yeux, au milieu des jeunes Filles qui chantaient dans les Chœurs de Diane, de la Déesse qui brille par son Arc d'or. Il monte enfin chez elle, & la rendit mère de ce fameux Eudore, si beau, si distingué par son adresse à courir & à combattre. A peine fut-elle délivrée des douleurs de l'enfantement, que le brave Echeclès l'emmena dans sa maison, & fut gagner son cœur par ses dons magnifiques.



Le vieux Phylante eut soin de nourrir & d'élever cet Enfant, & l'aima comme s'il eût été son fils.

LA troisième Troupe était sous les ordres de Pisandre, de la race des Mémalides. C'est lui qui, après Patrocle, savait le mieux combattre avec la lance. Phœnix, cet habile Ecuyer, commandait la Quatrième; Alcimédon, fils de Laërce, la Cinquième.

LORS qu'Achille les eut ainsi toutes rangées avec leurs Chefs, il leur dit à haute voix :  
 » Mirmidons, personne de vous n'oublie sans  
 » doute les reproches que j'en ai reçus; lorsqu'  
 » que, d'ici menaçant les Troyens, vous  
 » murmuriez de ce que je vous retenais sur  
 » les vaisseaux, tout le tems qu'a duré ma  
 » colère. Vous me disiez : inexorable fils de  
 » Pélée ! Certes ta mère t'a nourri de fiel.  
 » Cruel ! tu retiens, malgré eux, tes Com-  
 » pagnons sur tes nef. Laisse-nous au moins  
 » repasser la mer avec nos vaisseaux, & re-  
 » tourner dans nos foyers; puisque tu t'obstines  
 » à nourrir dans ton cœur un courroux fu-  
 » neste. C'est ainsi que vous me parliez sou-  
 » vent dans vos assemblées. Voilà maintenant  
 » devant vous l'occasion d'une grande entre-  
 » prise : il y a long-tems que vous la desiriez.

» Que celui donc qui se fent du courage  
» contre les Troyens , aille combattre «.

IL dit , & ses paroles ranimèrent en eux la force & la valeur. A peine eurent-ils entendu leur Roi , que ses Guerriers se forment en un seul Bataillon. Comme un Architecte unit ensemble des pierres pour élever un Bâ-timent qui résiste à l'impétuosité des vents ; ainsi le casque se joint au casque , le bouclier au bouclier , le Soldat au Soldat. Les crinières mouvantes se touchent sur leurs têtes ; tant ils sont pressés les uns contre les autres.

TANDIS qu'Automédon & Patrocle marchaient au combat , à la tête des Mirmidons ; Achille va dans sa tente. Il ouvre un coffre magnifique que Thétis , aux pieds d'argent , lui avait donné sur son vaisseau ; & qu'elle avait garni de tuniques , de riches tapis , & de bonnes robes contre le vent. Il en sort une Coupe précieuse dans laquelle personne n'avait encore bu , & qui ne servait qu'aux libations de Jupiter. Il la purifie d'abord avec du soufre , ensuite avec de l'eau pure , & se lave les mains : puis il la remplit d'un vin noir , prie debout , verse le vin , en levant les yeux au Ciel ; & son offrande pénétra jusqu'au Maître du tonnerre.

## T R A D U C T I O N

## L I B R E.

**T**ANDIS que les Héros , défenseurs du Scamandre ,  
 Mettaient la Grèce en fuite , & ses vaisseaux en cendre ,  
 Patrocle aux pieds d'Achille apportait ses douleurs.  
 Ses yeux étaient baignés de deux ruisseaux de pleurs.  
 Il éclate en sanglots : le fils de la Déesse ,  
 D'un regard dédaigneux contemple sa faiblesse ;  
 Mais dans son fier courroux respectant l'amitié ,  
 Indigné de ses pleurs , attendri de pitié :

» Quoi ! c'est l'ami d'Achille ! il m'apporte des larmes !  
 » N'est il qu'un faible enfant , dont la mère en alarmes ,  
 » En pleurant avec lui , le serre entre ses bras ?  
 » Est-ce avec des sanglots qu'on revient des combats ?  
 » Qui peux-tu regretter ? Tes parens , ni mon père  
 » N'ont point de leur vieux ans terminé la carrière.  
 » Alors certes , alors ma juste pitié  
 » Egalerait du moins ta sensibilité.  
 » Qui pleures-tu , dis-moi ? Des Grecs qui me trahissent ,  
 » Qui n'ont pas su combattre , & que les Dieux punissent ;  
 » Les esclaves d'un Roi qui m'a persécuté ;  
 » Va , s'ils sont malheureux , ils l'ont bien mérité ».

Patrocle lui répond d'une voix lamentable :

» Grand & cruel Achille , Achille inexorable !

- » Malheur à qui ferait , dans ce mortel effroi ,  
 » Dans ce malheur public , auffi ferme que toi !  
 » La mort est fur nos pas : Diomède , Erypile ,  
 » Ulyffe font blessés , & tu restes tranquille !  
 » Le sang du puissant Roi qui t'ofait outrager ,  
 » Le sang d'Agamemnon coule pour te venger.  
 » Crois-moi : voilà le tems où les grands cœurs pardonnent,  
 » A quels affreux loisirs tes chagrins s'abandonnent !  
 » A perdre tes amis quels Dieux t'ont animé ?  
 » O Ciel ! Hector triomphe ! Achille est défarmé !  
 » Il voit d'un œil content la Grèce défolée !  
 » Non , tu n'es pas le fils du généreux Pélée ;  
 » Non , la tendre Thétis n'a point formé ton cœur ,  
 » Ce cœur que j'implorais , & qui me fait horreur ,  
 » Qui dédaigne Patrocle , & qui hait sa patrie.  
 » Les autans déchaînés , les vagues en furie  
 » T'ont formé , t'ont vomé dans des antres affreux ,  
 » Pour être plus terrible & plus funeste qu'eux.  
     » Pardonne ; j'en dis trop : mais si vers cette rive ,  
 » Ton éternel courroux tient ta valeur captive ,  
 » Ou si de nos Devins quelqu'oracle menteur  
 » Enchaîne ton courage & nous ôte un vengeur ,  
 » Souffre au moins qu'un ami puisse tenir ta place.  
 » Prête-moi ton armure , & j'aurai ton audace.  
 » Autour de nos vaisseaux Ajax combat encor ,  
 » Ton casque sur mon front fera trembler Hector ;  
 » Et ton nom préparant un triomphe facile ,  
 » Les Troyens font vaincus , s'ils pensent voir Achille».

C'est ainsi qu'il parlait : ainsi , par sa vertu ,  
 Il ébranle un courroux de pitié combattu ;  
 Il l'affiége , il le presse. Ah ! malheureux , arrête.  
 Hélas ! tû ne vois point ce que le Ciel t'apprête.  
 Ta vertu te trompait , tu courais au trépas.

Achille cependant ne le rebutait pas ;  
 Mais dans sa bonté même éclatait sa colère.  
 » Je méprise , dit-il , cette erreur populaire  
 » Qui croit que l'avenir au Prêtre est révélé ,  
 » Et qu'il nous faut mourir lorsque Delphe a parlé.  
 » Je ne m'occupe point d'une chimère vaine ;  
 » J'écoute mon dépit , je me livre à ma haine ,  
 » Elle est juste , il suffit. Je n'ai point pardonné  
 » A cet indigne Roi par mes mains couronné ,  
 » A cet Atride ingrat , au rival que j'abhorre ,  
 » Qui m'ôta Briséis , & la retient encore ;  
 » Qui devant tous les Grecs osa m'humilier :  
 » Non , jamais tant d'affronts ne pourront s'oublier.

» Mais enfin j'ai prescrit un terme à ma vengeance ;  
 » J'ai promis , si jamais poursuivis sans défense ,  
 » Les Argiens tremblans aux bords du Ximois  
 » Fuyaient jusqu'aux vaisseaux pour nous-mêmes conduits ,  
 » Qu'alors de ces vaincus j'aurais pitié peut-être ;  
 » Que je pourrais souffrir qu'on secourût leur maître ,  
 » Qu'on le couvrît de honte , en conservant ses jours.  
 » Ce tems est arrivé ; va , marche à son secours.

- » Je vois d'Agamemnon la fuite avilissante ;  
 » D'Hector qui le poursuit j'entends la voix tonnante ;  
 » Il t'appelle à la gloire ; arme-toi contre lui ;  
 » Et si le ciel vengeur te seconde aujourd'hui ,  
 » N'abuse point sur-tout du bonheur qu'il t'envoie :  
 » Ne tente point les Dieux , ne va point jusqu'à Troye.  
 » Modère ta valeur. C'est assez d'écarter  
 » Cet Hector insolent qui nous ose insulter.  
 » C'est assez d'arracher aux flammes , au pillage ,  
 » Nos vaisseaux exposés sur cet affreux rivage.  
 » Puissent ces fils de Tros , & ces Grecs odieux ,  
 » Ces communs ennemis , en horreur à mes yeux ,  
 » S'égorger l'un par l'autre , & tomber nos victimes !  
 » Que leur sang détestable efface enfin leurs crimes !  
 » Qu'il ne reste que nous pour détruire à jamais  
 » Les lieux qu'ils ont souillés d'opprobre & de forfaits » !

Tandis que , d'une voix si terrible & si fière ,  
 Achille à sa pitié mêlait tant de colère ,  
 Ajax versait son sang. Ce fils de Télamon ,  
 Défenseur de la Grèce , & terreur d'Ilion ,  
 Combattait une armée , Hector & les Dieux mêmes.  
 Sa force défailloit ; ses périls sont extrêmes.  
 L'immense bouclier dont le poids le défend ,  
 Va bientôt échapper à son bras languissant.

O Muse ! apprenez-moi ; Muse fière & sensible ,  
 Qui gardez de nos maux la mémoire terrible ,  
 Dites aux Nations quel mortel , ou quel Dieu ,

Lançant



Lançant avec la mort , & le fer , & le feu ,  
Sur les vaisseaux des Grecs apporta l'incendie ?

C'est le fils de Priam , c'est cette main hardie  
Qui d'un glaive tranchant fit tomber en éclats  
La lance dont Ajax armait encor son bras.  
Apollon dirigeait un coup si redoutable.  
Ajax périra-t-il sous le Dieu qui l'accable ?  
Il a trop reconnu qu'il ne peut résister  
A ce Dieu qui s'obstine à le persécuter.  
Il pâlit , il succombe , il cède , il se retire.

Les Troyens acharnés , que son absence attire ,  
Lancent sur les vaisseaux des brandons allumés.  
Quelles voiles , quels bois sont déjà consumés ?  
C'est le vaisseau d'Ajax , il périt à sa vue ;  
La flamme en tourbillons monte & fuit dans la nue.  
Achille en est témoin ; il se frappe les flancs ,  
Il s'écrie : » Arme-toi , cher Patrocle ; il est tems ;  
» Va combattre & sauver la flotte menacée » !

De Patrocle déjà la valeur empreffée  
Du bouclier d'Achille avait chargé son bras ;  
Il essayait sa lance , & ne s'en servit pas :  
Le seul fils de Thétis pouvait en faire usage.  
Mais il saisit le glaive , instrument du carnage ,  
Dont l'argent le plus pur est le simple ornement.  
Il a couvert son front du casque étincelant  
Dont le flottant panache inspirait l'épouvante.

Sa poitrine soutient la cuirasse pesante.  
 Deux puissans javelots brillaient entre ses mains ,  
 Tout prêts à se plonger dans le sang des humains.

Le brave Automédon , digne Ecuyer d'Achille ,  
 Déjà d'une main prompte , & ferme autant qu'habile ,  
 Attelait du Héros les Coursiers écumans ,  
 Des amours du Zéphire impétueux enfans.  
 Ils prouvent leur naissance ; & leur course légère  
 Dans les champs des combats a devancé leur père.  
 Patrocle impatient sur le char est monté.

Enfin maître de foi , quoiqu'encore irrité ,  
 A ses Theffaliens Achille se présente.  
 Sur cinquante vaisseaux , aux rivages du Xante ,  
 Il les avait conduits pour venger Ménélas.  
 Trop long-tems en ces lieux il enchaîna leurs bras.

Cinq Héros commandaient leur troupe partagée.  
 Sous le fier Méneftus la première est rangée ;  
 Méneftus est le fils d'un des Dieux ignorés ,  
 Qu'aux champs Theffaliens le tems a consacrés ,  
 Et qui sut captiver la belle Polidore.  
 La seconde Phalange est sous les loix d'Eudore ,  
 Héros que Polimèle , hélas ! a mis au jour  
 Quand le flatteur Mercure eut trompé son amour.  
 Phénix de qui la Grèce a vanté la prudence ,  
 Qui du fils de Pélée a gouverné l'enfance ,  
 Conduisait aux combats un autre bataillon.

Les derniers ont suivi Pisandre , Alcimédon ,  
Alcimédon parent du dangereux Ulyffe.

Non loin de ses vaisseaux , dans une vaste lice ,  
Achille les rassemble , & leur parle en ces mots :  
» Aſſez & trop long-tems mon funeſte repos ,  
» Braves Theſſaliens , excita vos murmures.  
» Du fier Agamemnon l'outrage & les injures ,  
» Mes affronts , mes malheurs ne vous ont point touchés ;  
» Ma vengeance eſt un droit que vous me reprochez.  
» Vous me diſiez toujours : Impitoyable Achille ,  
» Juſqu'à quand rendrez-vous la valeur inutile ?  
» Aux vallons de Tempé renvoyez vos ſoldats ,  
» Si votre dureté les tient loin des combats ,  
» Si vous leur défendez de ſervir la Patrie.  
» Hé bien , vous le voulez ? J'entends la voix qui crie :  
» Aux armes , aux affauts , aux périls , à la mort !  
» Vous l'emportez : marchez ; je me rends ſans effort.  
» Marchez avec Patrocle , & laiſſez votre Maître  
» Dévorer ſes chagrins qu'il combattra peut-être.  
» Ma main ne peut ſervir l'indigne Roi des Rois «.

Ses guerriers cependant ſe preſſent à ſa voix.  
Tout obſtiné qu'il eſt , lui-même il les arrange :  
En bataillons ferrés il unit ſa phalange ;  
Les Soldats aux Soldats paraifſaient ſ'appuyer ,  
Le bouclier d'airain ſe joint au bouclier ,  
Le caſque joint le caſque ; une forêt mouvante  
De panaches brillans porté au loin l'épouvante.

Tel d'un vaste Palais l'habile Ordonnateur  
 Par des marbres épais en soutient la hauteur,  
 Les unit l'un à l'autre; & le superbe faite  
 S'élève inaccessible aux coups de la tempête.

*A S. A. S. le Prince DE CONDÉ.*

**J**'OBÉIS, MONSEIGNEUR, à la nécessité.

Je vais sur les pas de mon père  
 Près de la source salutaire  
 Qui peut lui rendre la santé.

Vous ne blâmez point ce devoir respecté :  
 La Nature a droit de vous plaire.

Cependant aujourd'hui je me plains de ses loix ;  
 Je ne puis joindre votre armée.

Je rougirais pourtant d'apprendre vos exploits  
 Par la voix de la Renommée.  
 Je dois en être le témoin.

Quand, des bras de l'Hymen, vous courez à la Gloire;  
 Quand vous ne prenez d'autre soin  
 Que le soin de servir la France & la Victoire;  
 Je ne veux pas vous admirer de loin.

Si vous n'étiez qu'un Guerrier formidable,  
 Loin de vous j'aurais moins d'ennui;  
 Mais quand un Héros est aimable,  
 Il est doux d'être auprès de lui.

## A U R O I D E D A N N E M A R K ,

*En lui présentant**le Discours sur CHARLES V.*

**A** L'ÉLOGE d'un Prince sage,  
Ma Muse a consacré sa voix :  
C'est à vous que j'en dois l'hommage ;  
Né Français , j'aime les bons Rois.

A célébrer votre mémoire  
Nos neveux s'emploiront un jour ;  
Vous serez chéri par la Gloire,  
Comme vous l'êtes par l'Amour.

Dans tous les climats où vous êtes,  
Vous savez captiver les cœurs :  
A des triomphes si flatteurs,  
Vous pourriez borner vos conquêtes.

A d'ambitieux Potentats ,  
Laissez les foudres de la Guerre :  
Quand il rend heureux ses Etats,  
Le Prince est un Dieu sur la terre.

Que les Français soient vos amis ;  
Soyez celui de notre Maître :  
Souvenez-vous de mon Pays,  
Il méritait de vous connaître.

*A Madame DE POMPADOUR.*

**L**ORSQUE j'ai dit que la tendresse  
 Emane d'un cœur généreux ;  
 Que plus d'un Héros valeureux  
 Dut sa force à cette faiblesse :  
 Lorsque j'ai dit que la Beauté  
 Porte les Rois à la clémence ;  
 Qu'elle invite à la bienfaisance,  
 En inspirant la volupté ;  
 Qu'elle présente aux pieds du Trône  
 Les pleurs timides des Sujets ,  
 Et joint aux droits de la Couronne,  
 Les droits plus sacrés des bienfaits ;  
 Vous devinez à tous ces traits  
 Le modèle qui me les donne :  
 Louis est un autre Henri ,  
 Il aime une autre Gabrielle ;  
 Il est adoré comme lui,  
 Vous êtes sensible comme elle.

*A M. DE BEAUJON.*

**D**E ce Temple des Arts, de ce doux Hermitage,  
 De ces riches Tableaux, les yeux sont satisfaits ;  
 Mais ce qui plaît au cœur, & plaît bien davantage,  
 BEAUJON, c'est le tableau des heureux que tu fais.



---

---

*A M. le Duc DE CHOISEUL.*

**P**OUR la grace & la fermeté,  
Pour les ressources du Génie,  
Malgré la cabale & l'envie,  
L'Histoire vous place à côté  
De ce Sully par nous vanté,  
De ce d'Amboise qu'on oublie.

Par un Pacte, fixer le sort  
Des premiers Trônes de la terre;  
Avoir su réprimer l'effort  
De l'ambitieuse Angleterre,  
Et chez une Reine du Nord  
Porter les fureurs de la guerre;  
Par un nœud durable & charmant  
Unir la France avec l'Empire:  
En cela, très sincèrement,  
L'Europe entière vous admire,  
Et je vous fais mon compliment.

Cependant, à ne vous rien taire,  
Je lirais assez volontiers  
Mon nom parmi les Brigadiers  
Dans votre Almanach Militaire;  
C'est tout ce qu'il vous reste à faire,  
Et rien ne manque à vos lauriers.

---

---

SUR *la Bataille de Friedberg, gagnée par*  
*Monseigneur le Prince DE CONDÉ.*

**M**ALGRÉ l'enfer, l'onde & les vents,  
Colomb affrontant les orages,  
D'un monde inconnu de tout tems,  
Découvrit les premières plages.  
Vespuce, avec plus de bonheur,  
Moins de dégoûts & de tempêtes,  
Sut se parer de ses conquêtes  
Et s'en approprier l'honneur.  
Ainsi l'Hymen; avec folie,  
S'applaudit souvent d'une fleur  
Qu'avant lui l'amour a cueillie.

Notre Prince, deux fois vainqueur,  
S'est vu disputer sa victoire.  
Tout est sauvé par sa valeur:  
Les Soldats, témoins de sa gloire,  
Ont laissé lire dans leur cœur.  
Des Jaloux, l'envie animée  
Lui conteste envain ses combats:  
Mais la France entière charmée  
Qui fait très-bien qu'ils ne font pas  
Les Héros, ni la Renommée,  
A ri de leurs fots attentats,  
Et pense comme son armée.

## C O N T E.

**J**ADIS vivait à Carcassonne  
 Un gros richard nommé Lucas.  
 Ami de l'espèce qui fonne,  
 Il faisait la Banque aux ducats.  
 Un Jour, sa femme assez jolie  
 Lui mit au monde un beau garçon.  
 Dans l'Eglise, en cérémonie,  
 On asperge le nourrisson ;  
 Puis sur le Livre de la vie,  
 Où tous les noms sont consignés,  
 Le Pasteur, dans la Sacristie,  
 Dit à Lucas : Monsieur, signez.  
 Et Lucas selon sa manie,  
 Toujours l'esprit à son métier,  
 Très-nettement sur le papier,  
 Signa : *Lucas & compagnie.*

## V E R S

*Mis au bas du Portrait de VOLTAIRE.*

**S**ES talens l'ont déifié.  
 L'Europe moderne l'honore :  
 Jadis à ses autels elle eut sacrifié.  
 Ce qui flatte mon cœur, & m'est plus cher encore,  
 Il eut pour moi de l'amitié.

## M E S S O U V E N I R S.

**J'**AIMAIS l'enfant de la Nature.  
Ses yeux font doux & languiffans ;  
Sa négligence est fa parure ;  
Ses traits font tous intéreffans.

De la Pudeur, c'est le sourire ;  
C'est la finesse unie à la naïveté.  
La fraîcheur du Printems sur ses lèvres respire :  
La voir est une volupté.

Rougeur aimable ! ô qui pourrait décrire  
Ce coloris d'un sentiment  
Qui nous résiste & nous attire,  
Et, dans un abandon charmant,  
Défend si bien ce qu'elle inspire !

Son ensemble piquant est l'ouvrage des Dieux :  
Vénus lui prêta sa ceinture ;  
Apollon lui donna sa blonde chevelure ;  
Amour l'anima de ses feux.

Avec cette grace touchante,  
Si vous voyez une taille élégante,  
Dans tous ses mouvemens, un charme répandu  
Qui vous séduise & vous enchante ;  
Vous verrez ce que j'ai perdu.

## É G L O G U E.

DÉJA l'Astre du jour, du haut de sa carrière,  
Versait, sur l'horison, sa brûlante lumière;  
Aglaure, assise au bord d'un paisible ruisseau,  
Confiait à son chien le soin de son troupeau.  
Dans les charmes secrets de la mélancolie,  
Elle aimait à tenir son ame ensevelie.  
Le calme, la fraîcheur de ces lieux enchantés,  
Ces flexibles ormeaux mollement agités,  
Ce flot tranquille & lent, mourant sur son rivage,  
De son bonheur passé, lui rappelaient l'image.  
Tout ce qui l'environne a pris, de sa douleur,  
Et les tristes accens & la sombre couleur :  
Elle semble inspirer à toute la Nature  
Le tendre sentiment des peines qu'elle endure.  
C'était dans ces bosquets, sur ces gasons fleuris,  
Qu'autrefois à ses pieds, elle voyait Lyfis.  
Mais ce jour... jour cruel! une pénible absence,  
Du plus beau des Pasteurs accusait l'inconstance.  
Chaque instant qui s'écoule & qu'il a négligé,  
Lui disait, en fuyant, que son cœur a changé.

Témoins de mes plaisirs, lieux paisibles, dit-elle!  
Ramenez moi Lyfis; ramenez-le fidèle.  
Hélas! il me délaisse : & mes faibles attraits,  
Malgré ses vains sermens, ne l'ont touché jamais.

Ah ! s'il sentait les maux d'une absence si rude !  
 S'il sentait de mon cœur la tendre inquiétude !...  
 Mais Lyfis n'aime plus , je n'en saurais douter.  
 L'ingrat , hier encor , cherchait à me flatter ;  
 Et , le cœur tout de glace auprès de sa Maîtresse ,  
 Cherchait , par ses discours , à prouver sa tendresse.

» Tes yeux , me disait-il , font faits pour tout charmer.  
 » J'ignorais , avant toi , qu'un Berger pût aimer ;  
 » Toi seule de l'Amour m'as fait sentir l'empire.....  
 Hélas ! n'avait-il pas autre chose à me dire ?

» Aglaure , pour jamais je t'engage ma foi.  
 » Rien ne peut égaler l'amour que j'ai pour toi ;  
 » Il durera toujours ; c'est moi qui t'en assure.  
 » Oui , le tems changera le cours de la Nature ;  
 » Le Rhin verra tarir ses flots impétueux ;  
 » Le Soleil obscurci s'éteindra dans les cieux ;  
 » L'Univers périra , si tant que je respire.....  
 Hélas ! n'avait-il pas autre chose à me dire ?

» Eh ! quelle autre que toi puis-je aimer dans nos champs ?  
 » Où trouver des attraits si nobles , si touchans ?  
 » Où trouver une voix , & si douce , & si tendre ?  
 » L'Amour , l'Amour lui-même aimerait à l'entendre.  
 » Que dis-je ? il est dans toi ; tu m'inspires ses feux ;  
 » Il parle par ta bouche ; il brille dans tes yeux :  
 » Son sourire ingénu se peint dans ton sourire.....  
 Hélas ! n'avait-il pas autre chose à me dire ?



A ces mots, il colla sa bouche sur ma main.  
Ses regards amoureux s'égarèrent sur mon sein;  
Et toute entière en proie à mon ardeur extrême,  
J'écoutais le volage, & m'oubliais moi-même.

Mais poursuivant encor : » Dieux ! foyez mes garans ;  
» Et si j'étais, dit-il, parjure à mes sermens,  
» Que la Foudre frappant ma tête criminelle,  
» Epouvante à jamais un Amant infidèle !  
» Si je cesse d'aimer, qu'un Tigre, qu'un Vautour,  
» Dans mon cœur déchiré, vienne venger l'Amour !  
» Que cent fois je renaisse, & que cent fois j'expire !..  
Hélas ! n'avait-il pas autre chose à me dire ?

Ainsi la jeune Aglaure, au souffle des Zéphirs,  
Laisait, sans défiance, emporter ses soupirs ;  
Et semblait adoucir, en exhalant sa plainte,  
Les ennuis trop cruels dont son ame est atteinte.

Inquiète, éplorée, elle tourne les yeux ;  
O surprise ! elle voit son Berger en ces lieux.  
Lysis qui l'écoutait, caché derrière un saule,  
Accourt, & d'un baiser, lui coupe la parole.  
Honteux d'être l'objet de ses vives douleurs,  
Il dissipa sa crainte ; il essuya ses pleurs,  
Et fut par ses transports, & son tendre délire,  
Exprimer les secrets qu'il avait à lui dire.  
Quand le cœur est épris, les secrets de l'amour  
S'expliquent bien souvent par l'absence d'un jour.

*A Madame la Duchesse DE LA VALIÈRE ,  
en lui envoyant une Coupe de Porcelaine  
pour ETRENNES.*

**V**A de ma part à LA VALIÈRE  
Offrir, me dit le Dieu d'Amour,  
Cette Coupe que l'autre jour  
Je pris au Buffet de ma mère.

Elle lui servait à puiser  
L'onde immortelle de Jouvence.  
Le cours des ans n'en peut user  
La douce & puissante influence.

Grand-merci de votre bonté,  
Dis-je lors au Dieu de Cythère :  
Il ne manquait à LA VALIÈRE  
Que d'avoir l'Immortalité.

A L A M Ê M E.

*Après avoir reçu la Croix de SAINT-LOUIS.*

**J'**AI promis à mon Roi d'être son Chevalier,  
Et dès long-tems je suis le vôtre.  
Par ce double ferment je viens de me lier ;  
Je suis sûr, & jamais je ne veux l'oublier,  
En servant l'un, de plaire à l'autre.

## R É P O N S E

*A une accusation intentée contre l'Auteur.*

A MANT fidèle des neuf Sœurs,  
Jamais ma plume empoisonnée  
N'a versé de fiel sur les fleurs  
Dont j'ai vu Cypris couronnée.  
Mon bonheur est de les cueillir.  
O vous! dont les mains adorables  
Savent encor les embellir;  
De Vénus Compagnes aimables,  
Guimard dont la légèreté  
Nous offre la danse des Graces;  
Toi, fille de la Volupté,  
Toi qui l'appelles sur tes traces,  
Hénel que tant je célébrai;  
Alard dont mon cœur enivré  
Resseut la fougue impétueuse,  
L'élan sublime & mesuré,  
Et la gaîté capricieuse:  
Eh! qui pourrait vous fuir, hélas!  
Troupe enchanteresse & sublime!  
J'ai su respecter vos appas,  
Vous adorer est tout mon crime;  
Et mon supplice légitime  
Était de mourir dans vos bras.

---



---

 LA VEUVE AFFLIÉE.

## C O N T E.

**E**T puis comptez pour quelque chose  
 Ces pleurs que deux beaux yeux répandent devant vous !  
 Est-ce douleur ? est-ce courroux ?  
 Vous êtes loin d'en soupçonner la cause.

Vous avez connu Chrisogon :  
 Il fut martyr du mariage.  
 Le jour, la nuit, tempête & rage,  
 Avec l'Hymen, étaient dans sa maison.

Pourtant cet homme était doux, était sage ;  
 Et jamais en nulle façon  
 Ne contredit, dans son ménage,  
 Non sa femme, mais son démon.

Chrisogon meurt : la scène change.  
 Le désespoir, la plus sombre langueur  
 De sa moitié, par un retour étrange,  
 En cet instant, brisent le cœur.  
 Chacun s'étonne. Eh ! quel délire !  
 Vivant, il fut l'objet de sa fureur ;  
 Et mort, son ame se déchire ?  
 Moi, dit Cléon, je conçois sa douleur :  
 C'est qu'elle a perdu son empire.

LE

## L E P R I N T E M S.

SUIS-moi , douce Mélancolie ,  
Viens , dans ces bois silencieux ,  
Nourrir le calme langoureux  
Où mon ame est ensevelie.  
Une innocente volupté ,

Par un charme secret , dans ces jardins m'attire.  
Quelle vive fécondité !

C'est le Printems qu'avec l'air on respire.

Les plus suaves odeurs ,

Du bout des rives fortunées ,

Sur les aîles d'Eurus , en nos champs amenées ,

Parfument l'air & les fleurs.

Tout s'anime & se renouvelle.

Quel Dieu , sur l'univers , exerce son pouvoir ?

Quel Dieu donne à la terre une face nouvelle ?

Eglé , pour le connaître , il suffit de vous voir.

Plein d'une tendre inquiétude ,

Chaque être qui respire , heureux en ces beaux jours ,

D'aimer & d'être aimé fait son unique étude :

Tout le cortège des Amours

Folâtre dans ma solitude.

Ces petits Dieux éparpillés ,

Aux Rossignols égoïllés ,

T

Apprennent à chanter leurs plaisirs & leurs peines.

L'humble faule & le peuplier,  
Le long de ces ruisseaux, aux bords de ces fontaines,  
Se courbent, amollis par les douces haleines  
Du Zéphyr qui vient les plier.

Sous ces arbres, déjà le plus riant ombrage  
S'épaissit avec leurs rameaux.  
Bergère dont la gloire est encor d'être sage,  
N'approchez plus de ces berceaux.

*Aux RUINES du Château de Verneuil, que  
Monseigneur le Prince DE CONDÉ avait  
données à mon Père.*

**R**ESTES de ce Palais, à l'Amour consacré  
Par le plus grand des Rois que la France révère,  
Tout peint dans vos débris un Monarque adoré.  
Signes des Voluptés où son cœur fut livré,  
De vos chiffres charmans inventés à Cythère,  
Mon cœur est toujours pénétré.

L'Art vous relève; embellissez ces lieux,  
Epreuvez encor sa puissance.  
Mon Prince en vous donnant vous rend plus précieux.  
Dédiés autrefois avec magnificence  
A l'Amour, à ce Dieu, maître de tous les Dieux,  
Soyez-le désormais à la Reconnaissance.



---

*A Madame la Comtesse DE C\*\*\*, qui m'avait  
demandé la Généalogie de Mlle DE....*

**D**ANS le monde on cherche à paraître  
Ou par le rang, ou par l'esprit.  
L'un & l'autre élève notre être;  
En vous le fort les réunit.

Que votre justice apprécie  
Ce qu'est Fanfan, ce qu'elle vaut;  
Si vos rangs ne sont pas égaux,  
Ce n'est pas ce qui l'humilie.

Sur ce point, soit dit entre nous,  
Son amour-propre se repose  
On peut être au-dessous de vous,  
Et pourtant être quelque chose.

Que l'Aigle plane dans les Cieux,  
Et plaise au Maître du Tonnerre;  
En foupirant ses tendres feux,  
La Colombe plaît sur la Terre.

Brillante de traits ingénus,  
Aimable, sensible & fidèle,  
Sans prétendre égaler Vénus,  
Une Nymphé peut être belle.

T 2

---

*A M. DE LILLE, au Château de Ferney, après  
sa détention dans les Prisons du Châtelet.*

**M**ALGRÉ la Horde fanatique  
Des Zoïles & des Dervis,  
Les grands Hommes de tous pays  
Ne forment qu'une République.  
La liste de ces noms fameux  
Se lit au Temple de Mémoire :  
Un jour, couronné par la Gloire,  
Vous y paraîtrez avec eux.

A cette Assemblée immortelle,  
Socrate, en chef, présidera :  
Mais, à sa droite, l'on verra  
L'Auteur charmant de la Pucelle.

C'est-là que, dans un beau Sallon,  
Chacun aura son médaillon  
Orné des vertus dont il brille.  
L'autre jour, Voltaire, dit-on,  
Vous donna celui de Platon ;  
C'était un Portrait de famille.  
Et grace aux Démêlés heureux  
Que vous osâtes entreprendre ;  
Vous êtes l'un de ses Neveux :  
C'est à vous qu'il devait le rendre.

---

*A M. le Marquis DE VILLETTE.*

C'EST donc toi, généreux Villette,  
Qui par la main la plus discrète,  
Fis couler l'or dans ma prison.  
Quand l'odieuse Intolérance  
Sur moi distilait son poison,  
Dégradait jusqu'à ma constance,  
Et me vouait à l'indigence,  
Ne pouvant troubler ma raison.

Long-tems de ce trait magnanime,  
Je soupçonnai l'ame sublime  
D'un Aristide, ou d'un Platon.  
Dans ma recherche téméraire,  
Au sein même du Ministère,  
J'ofai remercier Caton.

Mes soupçons te faisaient injure.  
C'était l'Elève de Ninon  
Qui mit le baume à ma blessure.  
J'ai vu la vertu la plus pure,  
Non au Portique de Zénon,  
Mais dans le Boudoir d'Epicure.

On me vantait de toutes parts  
L'aménité de ton commerce,  
Ton goût éclairé pour les Arts;

Mais fur de frivoles brocards ,  
Je t'ai cru l'ame un peu perverse.

Je te voyais avec chagrin ,  
Dans tes bals à la Mufulmane ,  
Au milieu d'un folâtre effaim ,  
Donner la pomme à ta Sultane ,  
Et confondant avec dessein  
Les tableaux rians de l'Albane  
Avec les jeux de l'Arétin.  
Je te jugeai par la surface ;  
Je me trompais assurément.  
Tu nous parais un Lovelace  
Par ton esprit plein d'agrément :  
Mais tu n'as pas son cœur de glace.

Ne fors point de ton élément ;  
Que tes Ecrits pleins d'Atticisme  
Au Public servent d'aliment.  
Sois le fléau du Fanatisme ,  
Mais ne le combats que gaîment.  
Sur-tout pèse dans tes balances  
Les feux-folets des Jouissances  
Et les plaisirs du Sentiment.

Dans une carrière nouvelle ,  
Je te vois sur le point d'entrer :  
Laisse les Amours respirer ,  
Et suis la Gloire qui t'appelle.

Ton été, grace à tes talens,  
Vaudra fans doute ton printemps;  
Tes jours seront toujours prospères,  
Toujours tu feras des jaloux.  
Tu fus entre les bras des Mères;  
Les Fils feront à tes genoux.

Par M. de LILLE de Sales.

---

---

*A Madame DE\*\*\*, qui m'avait prié de lui  
donner un Portier.*

**U**N honnête & loyal Portier  
Vous offre un service fidèle.  
Je vous répons qu'il a du zèle,  
Et tout l'esprit de son métier.  
Pour les fâcheux, dur & sévère,  
Sa porte ne fait point s'ouvrir;  
Il ne l'ouvre qu'au doux Plaisir,  
Aux Jeux, à l'Amour, à leur Mère.  
Caché dans leur troupe légère,  
Je pourrais entrer avec eux.  
Pour moi, plus doux & moins austère,  
Du moins fermerait-il les yeux.  
Il faut des amis en tous lieux;  
Un à la porte est nécessaire.  
Celui-ci me convient au mieux:  
Ferait-il aussi votre affaire?

## V E R S

*Sur le Sallon de Peinture, en 1777.*

**I**L est dans ce vaste Palais  
 Que l'on admire & qu'on oublie;  
 Qui semble attester des Français  
 L'Infouciance & le Cénie :  
 Il est au Louvre un Galetas,  
 Où, dans un calme solitaire,  
 Les Chauves-fouris & les Rats  
 Viennent tenir leur Cour plénière.  
 C'est-là qu'Appollon, sur leurs pas,  
 Des beaux-Arts ouvrant la carrière,  
 Tous les deux ans, tient ses États,  
 Et vient placer son sanctuaire.

C'est-là, par un luxe nouveau,  
 Que l'Art travestit la Nature.  
 Le Grottesque s'y montre en beau;  
 Les bonnes mœurs sont en peinture;  
 Et les Bourgeois en grand tableau,  
 Près d'Henri IV en miniature.

Chaque figure, à contre sens,  
 Montre une autre ame que la sienne.  
 Saint Jérôme y ressemble au Temps,  
 Et Jupiter au vieux Silène.



Et quand nos yeux cherchent envain  
Les traits d'une Reine chérie,  
Quand le Pinceau, ni le Burin  
N'osent trahir sa modestie;  
C'est-là qu'un Commis bien poudré,  
Narcisse épais & subalterne,  
A Versailles même ignoré,  
Vient, dans un beau Cadre doré,  
Nous montrer l'homme qui gouverne.

C'est-là qu'on voit des *ex voto*,  
Des Amours qui font des grimaces,  
Des Caillettes *incognito*,  
Des Laidrons qu'on nomme des Graces,  
Des perruques par numéro,  
Des Chiant-lits sous des cuirasses;  
Des Inutiles de haut rang,  
Des Importans de bas mérite;  
Plus d'un Midas en marbre blanc,  
Plus d'un grand Homme en terre cuite;  
Jeunes morveux bien vernissés,  
Vieux barbons à mine enfumée;  
Voilà les Héros entassés  
Sous l'Angar de la Renommée:  
Et, malgré l'ordre & le bon sens,  
Tout s'y trouve placé de forte  
Qu'on voit l'Abbé Terray dedans,  
Et que SULLI reste à la porte.

## V E R S

*Sur le Portrait de Madame DE CAZE.*

QUAND on regarde ce Portrait,  
 Frappé de tant d'appas, on est tenté de croire  
 Que le Peintre inventif en a toute la gloire,  
 Et que le monde entier n'a rien de si parfait.

Mais lorsqu'on veut sans flatterie  
 Avec l'Original comparer chaque trait;  
 On rabat du prodige, & l'on juge en effet  
 Que tout l'art s'est réduit à faire une Copie.

*A Madame la Comtesse DE ROUHAULT, qui  
 prenait du tabac.*

Ainsi vous me forcez à croire  
 Que tous les agrémens ne vous sont pas donnés.  
 Souvent d'un joli nez d'ivoire,  
 Le tabac fait un vilain nez.  
 Le tabac gâte la mémoire;  
 Malgré cela vous en prenez.  
 Avec une taille si belle,  
 Ces yeux, ces traits si délicats,  
 Les Graces sont votre modèle;  
 Et les Graces n'en prenaient pas.

## A M. DE VOLTAIRE

*Qui m'avait envoyé une Montre à Répétition ,  
à Quantième, à Secondes, & garnie de son  
Portrait.*

**J**E la reçois cette machine  
Où, dans trois orbes différens,  
Une triple Aiguille chemine,  
Et dans sa course détermine.  
Les Jours, les Heures, les Instans  
Qui s'échappent à la fourdine.

Jadis, chez nos premiers parens,  
Cette œuvre eût passé pour divine.  
Le Luxe a créé les Talens;  
Et le plus beau des instrumens  
Qui soit de Paris à la Chine,  
Me coûte moins de six-cents francs.

Mais hélas! lorsque j'examine  
Le numéro de ses Cadrans,  
J'en reçois la leçon chagrine  
De la perte de mon printems;  
Et je prévois les soins pesans  
Que la vieillesse nous destine.

Vains jouets des amusemens,  
 Quand le Néant nous avoifine !  
 Les Jeux, les Plaisirs séduifans,  
 D'une main légère & badine,  
 Viennent nous bercer en tout fens,  
 Et nous tiennent sur leur courtine  
 Endormis fous l'aîle du Tems ;  
 Tandis que fa Faux affaffine  
 Cueille la fleur de nos beaux ans,  
 Et ne nous laiffe que l'épine.

Eh ! qui pourrait vous échapper,  
 Tendresse, erreur, douce folie !  
 Tous les menfonges de la vie  
 Sont réunis pour me tromper.  
 Pour vous, jouir c'est s'occuper  
 Et de la Gloire & du Génie.

Dans l'ovale de ce revers,  
 Qu'avec plaifir je vois un Sage,  
 Après trois fois vingt-fept hivers,  
 Reprenant fon premier courage,  
 Cueillir des lauriers toujours verds ;  
 Et dont on verra les beaux vers,  
 Plus admirables d'âge en âge,  
 Durer autant que l'Univers !

Ah ! que l'afpect de cette Image  
 A qui tous les cœurs font ouverts,

M'apprend, en sublime langage,  
Le prix du Temps & son usage,  
Notre ignorance & nos travers!

Tandis que ce Rayon agile,  
Autour de son axe emporté,  
Présente une *image mobile*  
*De l'immobile Éternité* ;  
Loin du tourbillon enchanté  
Que nous offre un monde frivole,  
Le grand Homme vit écarté.  
Jadis quittant le Capitole,  
Marc-Aurèle l'eût visité.  
Par ses Ecrits il nous console  
Des malheurs de l'Humanité.  
Apôtre de la Vérité,  
Chaque minute qui s'envole,  
L'élève à l'Immortalité.

---

## R É P O N S E

D E M. D E V O L T A I R E.

**M**ON Dieu! que vos rimes en *ine*  
M'ont fait passer de doux momens!  
J'y reconnais les agrémens  
Et la légéreté badine  
De tous ces Contes amusans,

Qui faisaient les doux passe-tems  
De ma Nièce & de ma Voisine.

Je suis forcier, car je devine  
Ce que feront les jeunes gens ;  
Et je prévois bien dès ce tems  
Que votre Muse libertine  
Serait Philosophe à trente ans.  
Alcibiade, en son printems,  
Était Socrate à la fourdine.

Plus je relis, & j'examine  
Vos vers sensés & très-plaisans,  
Plus j'y trouve un fond de doctrine  
Tout propre à Messieurs les Savans ;  
Non pas à Messieurs les Pédans  
De qui la science chagrine  
Est l'éteignoir des sentimens.

Adieu ; réunissez long-tems  
La gaîté, la grace si fine  
De vos folâtres enjoûmens,  
Avec ces grands traits de bon sens  
Dont la clarté nous illumine.

Je ne crains point qu'une Coquine  
Vous fasse oublier les absens ;  
C'est pourquoi je me détermine  
A vous ennuyer de mes *ens*  
Entrelacés avec des *ine*.



---

---

*A M. l'Abbé DE LA TOUR, qui m'avait  
envoyé des Vers anonymes, sur les Rimes  
précédentes.*

**J**E vous connais, Abbé charmant,  
Qui daignez marcher sur mes traces;  
Et ces vers, dictés par les Graces,  
Viennent de vous assurément.

Vous vous cachez, mais vainement,  
Ils sont enfans de votre Lyre;  
Et la gaîté qui les inspire  
Laisse échapper votre talent.

Quand on réunit dans son dire  
Le goût, l'esprit & l'enjouement,  
Je laisse à deviner comment  
On a celui de bien écrire.

---

---

V E R S

*Mis au bas du Portrait de M. D'ALEMBERT.*

**S'**IL parle, il fait prendre le ton  
De Théophraste dans Athène:  
S'il tient la plume, c'est Platon:  
Avec le compas, c'est Newton:  
Quand on le voit, c'est la Fontaine.

*A Mademoiselle DE VARICOUR, au Château  
de Ferney.*

**B**ELLE & BONNE, c'est votre nom ;  
C'est le nom que vous donne un Sage :  
Il peint vos traits, votre raison,  
Votre cœur & votre visage.

Vous tenez par un nœud plus saint  
A l'Appollon qui vous baptise.  
Quand, victime offerte & soumise,  
Votre front allait être ceint  
Du triste bandeau d'Héloïse ;  
Quand la grille du repentir  
Allait vous ravir à ce monde ;  
Quand vous alliez vous engloutir  
Au fond d'une prison profonde :  
C'est lui qui, voyant vos appas,  
Votre douceur, votre jeune âge,  
Ferma l'abyme sous vos pas ;  
Et, pour vous sauver du naufrage,  
C'est lui qui vous tendit les bras.

D\*\* fit plus encor peut-être ;  
Son esprit juste, aimable & doux,  
Vous apprit sans peine à connaître  
Le monde, & vos devoirs, & vous.

Dans

Dans cette agréable retraite  
Où vous coulez vos heureux jours ,  
On voyait que vous étiez faite  
Pour vous conduire dans les Cours ;  
Pour briller avec modestie ,  
Sans prétentions, fans détours ,  
Sans vanité, fans jalousie.

Mais il vaudrait encor bien mieux  
Qu'un mortel, comme vous sincère ,  
Charmé de votre caractère  
Tout autant que de vos beaux yeux ,  
Sût vous chérir & sût vous plaire ;  
Et qu'un respectable lien  
Que les Cours ne respectent guère ,  
Fît votre bonheur & le sien.

---

*A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.*

**T**ON esprit fin, ta modestie,  
Ton urbanité, ta candeur,  
Et ta charmante bonhomie  
Avaient la moitié de mon cœur :  
Aujourd'hui c'est à ma Délie  
Que je donne l'autre moitié ;  
Et je m'en vais passer ma vie  
Entre l'Amour & l'Amitié.

---

*A M. DE VILLETTE, sur son mariage avec  
Mademoiselle DE VARICOUR.*

**F**LEUVE heureux du Léthé! j'allais passer ton onde  
Dont j'ai vu si souvent les bords;  
Lassé de ma souffrance, & du jour, & du monde,  
Je descendais en paix dans l'Empire des morts;  
Lorsque Tibulle & Délie  
Avec l'Hymen & l'Amour  
Ont embelli mon séjour,  
Et m'ont fait aimer la vie.

Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux;  
La Parque a renoué ma trame défunie;  
Mon existence est rajeunie,  
Et leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez mon aimable Tibulle,  
A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,  
A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle,  
Et vous osez dans ma cellule  
Goûter de pures voluptés.

Des petits-Mâîtres emportés,  
Gens sans pudeur & sans scrupule,  
Dans leurs indécentes gâités,

Voudront tourner en ridicule  
La réforme où vous vous jetez.

Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne,  
La Vénus des soupers, la Vénus d'un moment,  
La Vénus qui n'aime personne,  
Qui séduit tant de monde, & qui n'a point d'amant,  
Vaut mieux que la Vénus & tendre & raisonnable  
Que tout homme de bien doit servir constamment.  
Ne croyez pas imprudemment  
Cette doctrine abominable.

Aimez toujours Délie. Heureux entre ses bras,  
Osez chanter sur votre lyre  
Ses vertus comme ses appas.  
Du véritable Amour établissez l'empire,  
Les beaux-Esprits Romains ne le connaissaient pas.

V O L T A I R E.

---

*A M. DE VOLTAIRE, sur le Mariage de  
M. le Marquis DE VILLETTE.*

**V**IEILLARD prodigieux ! toi que les Destinées  
Laisseraient toujours parmi nous,  
Si tu vivais autant d'années  
Que ta gloire a fait de jaloux ;  
Ainsi donc tes mains fortunées,

V 2

Pour embellir ta vie, ont fait deux Hyménées ;  
D'une ame généreuse, amusemens si doux !

Oh ! que j'aime à te voir de fleurs toujours nouvelles,  
    Couronner tes nombreux hivers ;  
    Et du Temps enchaîner les aîles  
Par les nœuds des bienfaits, & le charme des vers !

Poursuis : au tendre Hymen soumetts les cœurs rebelles :  
L'ombre de tes lauriers rend ses myrtes plus verts.  
    Sois toujours le Parain des Belles ;  
Sois heureux du bonheur que tu répands sur elles ;  
Protège leurs attraits, ils en seront plus chers.

    J'ai vu la grace, la noblesse,  
    De Belle & Bonne, assurer les succès ;  
Et digne de ce nom qu'a choisi ta tendresse,  
Ravir, sans y penser, le cœur de nos Français.

    Par sa candeur & ses attraits,  
    Elle emporte tous les suffrages.  
    Elle plaît comme tes ouvrages ;  
Azéma dut avoir, & son ame, & ses traits.

    Si j'en crois le Dieu qui m'inspire,  
Melpomène & Vénus vont augmenter leur cour :  
    Tu dois une sœur à Zaïre,  
    Belle & Bonne un frère à l'Amour.

Par M. LE BRUN.



## A U T R E S V E R S

*Sur le même sujet.*

Q U I fait se faire aimer, jouit seul de la vie.  
Que Voltaire est heureux ! je vois, à ses côtés,  
Tibulle aux genoux de Délie,  
D'un feu tranquille & pur goûtant les voluptés.  
Il s'égara long-tems ; mais la Raison l'éclaire.  
L'aimable séducteur est un fidèle amant ;  
Et la sageffe de Voltaire,  
Et les yeux de Délie ont fait ce changement.

Mais tandis qu'au feu du Génie,  
Le Dieu de l'Hyménée allume ses flambeaux ;  
Et tandis que, sur mes Pipeaux,  
J'ose essayer des sons pour Tibulle & Délie ;  
O Voltaire ! j'entends ton Luth harmonieux.  
Qu'elle fraîcheur ! qu'elle délicatesse !  
La Parque, en écoutant ces airs mélodieux,  
Croit ne filer que sa jeunesse.  
Que ces tendres Epoux l'adorent tour-à-tour !  
Ils tiennent leur bonheur de sa main bienfaisante.  
L'heureux Tibulle & son amante  
Doivent à l'Amitié les plaisirs de l'Amour ;  
Et dans ce fortuné séjour,  
Le Dieu qui les unit, est le Dieu qui le chante.

Par M. VASSELIER.

V 3

---

BILLET à *M<sup>me</sup> la Comtesse DE STROGONOF,*  
*qui demandait si elle pouvait voir M. DE*  
*VOLTAIRE, en petite robe.*

**L**A contrainte de l'Etiquette  
 A Pétersbourg peut vous gêner ;  
 Mais ici , Liberté parfaite :  
 Nous visiter est une fête  
 Que vous voulez bien nous donner.  
 Demain , en lévite légère ,  
 Vous pourrez voir notre Apollon.  
 Vous êtes sûre de lui plaire :  
 Il ne faut , pour charmer Voltaire ,  
 Que vos graces & votre nom.

---

### R É P O N S E

*A un Compliment de M. DE VOLTAIRE.*

**E**S-TU d'ambre , dit un Bramin  
 Au morceau de terre odorante  
 Qu'il voyait auprès de son bain ?  
 Ton parfum m'étonne & m'enchante.  
 Je suis , répondit le Limon ,  
 De moi-même fort peu de chose ;  
 Mais quelque tems dans ce canton  
 J'ai séjourné près de la Rose.

---

---

ÉPITRE à M. DE VILLETTE (1).

SALUT au Tibulle Français,  
Qui d'un Elu menant la vie,  
Adorant de jeunes attraits,  
A pris exprès Femme jolie,  
Pour être fidèle à jamais,  
Et dérouter la Calomnie;  
Au Tibulle enfin d'aujourd'hui,  
Qui, par ses graces, par son style,  
Se rend digne, en logeant Virgile,  
D'habiter le Pinde avec lui.

Grace à des vœux tels que les vôtres,  
A vos discours insinuans,  
A votre esprit plein d'agrémens,  
Ce grand Homme est enfin des nôtres!  
Recevez-en nos complimens.  
Qu'on ne vante plus le Parnasse  
De Monsieur Titon du Tillet,  
C'est chez vous à présent qu'il est,  
Il n'est rien qu'Appollon n'efface.

---

(1) Cette jolie Pièce a été depuis dénaturée par l'Auteur, qui crut devoir attribuer à M. de VILLETTE la froideur avec laquelle le reçut M. de VOLTAIRE.

Au lieu de ce Jura vanté  
 Qui représentant son génie,  
 En a la hauteur infinie,  
 La brillante variété;  
 Et de qui la tête chenue  
 Va braver avec majesté  
 Les foudres roulans dans la nue :  
 Au lieu de ce Lac dont les Vents  
 Respectent l'onde & le rivage;  
 Et qui, par ses flots imposans,  
 Semblait lui retracer l'image  
 Du cours glorieux de ses ans :  
 Déjà paraissent à sa vue  
 Tous les Etats & tous les Rangs,  
 Des Curieux, petits ou grands,  
 La tumultueuse cohue;  
 Nos Socrates, nos Éléans,  
 Le Clergé, les deux Comédies,  
 Les deux Opéras s'embrassans;  
 Des fourmillières de Talens;  
 Les Sectes feignant d'être amies,  
 L'admiration en camail,  
 En jupe, en froc; des Amphibies  
 L'air gauche, l'esprit en travail;  
 En un mot, Paris en détail,  
 Et la foule de nos Génies.

Je crois pourtant qu'il faut au moins,

En lui sauvant quelque audience,  
Epargner à sa bienveillance  
L'importunité, l'affluence  
De cent inutiles témoins  
Qui, fatiguant sa complaisance,  
Lui donneraient, malgré leurs soins,  
Dix ans de plus par leur présence.  
Pour moi, tenez, je vous le di,  
A ses yeux je n'ose paraître;  
J'ai la frayeur d'un étourdi  
Qui fit quelque niche à son Maître.  
Mais c'est un fâcheux souvenir;  
Si j'eus des torts, passons-les vite;  
A Virgile il faut revenir:  
Gloire soit aux lieux qu'il habite.

S'il voit parmi nous des accès  
De Raïson & d'extravagance,  
Des Politiques sans projets,  
Ou des Erudits sans science,  
Des Femmes docteurs en plumets,  
Et des Maris sans conséquence,  
Et des Ridicules tout frais,  
Et ces Jeux d'une longue enfance  
Qui vont nous berçant pour jamais;  
Il peut y voir en récompense  
Les plus agréables objets:  
Une Nymphé qui sur ses traces

Fixant les Ris & les Vertus  
Suspend la guirlande des Graces  
Au Trône d'un jeune Titus ;  
La beauté par qui la Couronne  
Paraît chaque jour s'embellir ,  
Et dont les charmes font chérir  
Le pouvoir que le Rang lui donne.  
Nous rappelant *Alain Chartier* ,  
Cet Orateur digne d'envie  
Et très-malin de son métier ;  
Puisse-t-il un jour sommeiller  
Dans quelque coin de Galerie ,  
Et là recevoir un baiser ,  
D'une bouche fraîche & jolie  
Qui veuille le récompenser  
De son éloquente magie ,  
Du don de peindre , de penser ,  
Et de rentrer dans sa Patrie !  
Puisse-t-il alors à pleins flots  
Puifer , aux sources de Jouvence ,  
L'oubli des ans , l'oubli des maux ,  
Se renouveler pour la France ,  
Cueillir le fruit de ses travaux ,  
Et rendre aux vœux d'une autre Athène ,  
De lui justement occupés ,  
Dans le Sophocle de la Scène ,  
L'Anacréon de nos soupés !

DORAT.



---

---

A M. DE VOLTAIRE,

*Sur sa Convalescence, à Paris.*

**L**E dernier souffle de la vie  
Était prêt à vous échapper;  
Mais respectant votre génie,  
La Mort a craint de vous frapper.

Soixante ans, on a vu l'Histoire  
Compter vos jours par vos succès:  
Vous vivrez encor pour la gloire  
Et pour l'honneur du nom Français.

Vous avez, dès votre jeune âge,  
Conquis le sceptre des Talens;  
Et vous y joindrez l'avantage  
De le garder jusqu'à cent ans.

---

---

V E R S

*Mis au bas du Portrait gravé de Madame DE  
VILLETTE.*

**E**LLE eut Voltaire pour parain;  
**BELLE & BONNE** est le nom que lui donna Voltaire:  
Et ce nom, mieux que le Burin,  
Peint sa grace & son caractère.

## L E S A D I E U X (1)

D E M. D E V O L T A I R E.

**A**DIEU, mon cher Tibulle, autrefois si volage,  
 Mais toujours chéri d'Apollon,  
 Au Parnasse fêté, comme aux bords du Lignon,  
 Et dont l'Amour a fait un Sage.

Des Champs-Élysiens, Adieu, pompeux rivage,  
 De Palais, de Jardins, de Prodiges bordé,  
 Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,  
 Les Enfans d'HENRI-quatre & ceux du grand CONDÉ.

Combien vous m'enchantiez, Muses, Graces nouvelles,  
 Dont les talens & les écrits  
 Seraient de tous nos beaux-Esprits,  
 Ou la censure, ou les modèles!

Que Paris est changé! les Welches n'y sont plus.  
 Je n'entends plus siffler ces ténébreux Reptiles,  
 Ces Tartuffes honteux, ces insolens Zoïles.  
 J'ai passé: de la terre ils étaient disparus.

Mes yeux après trente ans n'ont vu qu'un peuple aimable,

---

(1) On ne peut remarquer sans attendrissement que voilà les derniers vers qu'a faits M. de VOLTAIRE.

Instruit, mais indulgent, doux, vif & sociable ;  
 Il est né pour aimer. L'élite des Français  
 Est l'exemple du monde, & vaut tous les Anglais.  
 De la Société les douceurs désirées  
 Dans vingt Etats puissans sont encore ignorées.  
 On les goûte à Paris ; c'est le premier des Arts.  
 Peuple heureux ! il naquit, il règne en vos remparts.

Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;  
 Je retourne à ces Monts qui menacent les cieus ,  
 A ces antres glacés où la Nature expire.  
 Je vous regretterais à la table des Dieux.

## R É P O N S E.

QUAND la Ville & la Cour vous portent leur hommage  
 Quand un Peuple enchanté vous reçoit dans ses bras ;  
 Quand vous voyez devant vos pas  
 Le respect & l'amour peints sur chaque visage ;  
 Quand des pleurs de tendresse échappés de nos yeux  
 Ont arrosé votre passage :  
 Vous voulez nous quitter ; & vous fuyez ces lieux  
 Où l'on adore votre image !

Le Français, autrefois si léger, si volage ,  
 Cesse de l'être en vous aimant.  
 Heureux législateur de ce Peuple charmant ,  
 Ainsi que ses plaisirs, ses mœurs sont votre ouvrage.

Oui, vous avez changé Paris ;  
 Couronné, soixante ans, des mains de Melpomène,  
 Par vos Chef-d'œuvres sur la Scène,  
 Vous avez, soixante ans, éclairé les esprits.

De tous côtés la Gloire vous assiège ;  
 Mais l'Amitié pour vous n'a-t-elle point d'attraits ?  
 Maître de tous les cœurs, ah ! restez à jamais  
 Au milieu d'un si beau cortège.

Les Welches d'autrefois sont devenus Français.  
 Ces changemens sont grands, mais c'est vous qui les faites,  
 Soyez témoin de vos Succès,  
 Et jouissez de vos Conquêtes.

## V E R S

*Faits à Sellières, sur le Tombeau de M. DE  
 V O L T A I R E.*

**L**E voilà ce grand Homme, accablé par la gloire !  
 Les Muses sont en pleurs ; les beaux-Arts sont en deuil.  
 Dans le Nord on élève un Temple à sa mémoire ;  
 Au fond de ces déserts, il n'a pas un cercueil !

O Tombe que j'embrasse ! ô vénérable terre !  
 Terre qui sous mes pas as paru tressaillir,  
 Ouvre-toi. Que ne puis-je en mon sein recueillir  
 Les restes précieux qu'enferme cette pierre !

Dans les lieux dont trente ans il a fait le bonheur,  
 Que ne puis-je emporter son génie & sa cendre!  
 Privé de ces devoirs que je ne peux lui rendre,  
 Je vais les consoler en y portant son cœur.

L E V O Y A G E U R  
 E T L'HABITANT DE FERNEY,  
*Dialogue sur le Tombeau de M. DE VOLTAIRE*  
 à Ferney.

L E V O Y A G E U R.

**M**ONTREZ-MOI l'asyle touchant  
 Où devait reposer la cendre de VOLTAIRE?

L' H A B I T A N T.

Mon cœur s'émeut en approchant.  
 Sa Tombe est sous vos yeux.

L E V O Y A G E U R.

Dans ce lieu solitaire!  
 Quoi? cet informe amas de cailloux entassés  
 Devait donc contenir sa dépouille mortelle?

L' H A B I T A N T.

Sur cette pierre, hélas! tous les yeux empressés,  
 Quand sa mémoire est éternelle,  
 Auraient lu son nom; c'est assez.

## L E V O Y A G E U R .

Comment le Possesseur de sa naissante ville ,  
 Lui rendant un honneur nouveau ,  
 N'a-t-il pas de Lauriers entouré cet Asyle ?

## L' H A B I T A N T .

VOLTAIRE , des Humains la gloire & le flambeau ,  
 Méritait les honneurs suprêmes ;  
 Et s'il était dans ce Tombeau ,  
 Les Lauriers y croîtraient d'eux-mêmes.

## A M. D E L A H A R P E .

*Après avoir lu son Éloge de VOLTAIRE.*

**P**LUS grand qu'Homère & qu'Euripide ,  
 Plus grand que l'Auteur de Cinna ,  
 Celui que ta main dessina ,  
 Fut long-tems ton maître & ton guide ;  
 Mais héritier de ses crayons ,  
 Tu l'es aussi de son génie ;  
 Sa gloire a défarmé l'Envie ,  
 Et t'a couvert de ses rayons.  
 D'une touche brillante & fière ,  
 Tu fais le peindre , & l'égalier.  
 Tu consolerais de Voltaire ,  
 Si l'on pouvait s'en consoler.

RÉPONSE



## R É P O N S E

DE M. DE LA HARPE.

L'AMOUR-PROPRE & votre Apollon  
Sont deux grands enchanteurs dont le pouvoir m'alarme :  
Sans doute on fait flatter dans le sacré Vallon ;  
Mais ce n'est pas toujours avec autant de charme.

Dans un piège si doux on se laisse attirer ,  
Votre style séduit l'oreille qu'il caresse ;  
La louange est , dit-on , le nectar du Permesse ,  
Et vous savez le préparer.

Ma raison m'en défend ; seule elle vous résiste :  
Elle vous répond en deux mots :  
Vous avez aimé le Héros ,  
Vous flattez le Panégyriste.

Mais le Héros n'est plus : pour dernière faveur ,  
Le Ciel qui de ses dons le fit dépositaire ,  
Le Ciel ne voulut à Voltaire  
Refuser rien qu'un successeur.

Ce grand Homme en vos mains mit son seul héritage ;  
C'est l'objet adoré , digne de votre hommage ,  
Dont ses soins paternels commençaient le bonheur ;  
Et vous jouissez de l'honneur  
D'achever son plus bel ouvrage.

## R E Q U Ê T E

*A M. NECKER , Directeur - Général des  
Finances , pour les Habitans de Ferney.*

**T**OI, qui fais dans nos cœurs ranimer l'espérance;  
Toi, qui rends aujourd'hui son crédit à la France,  
Qui penfes en Caton; qui, ferme en ton devoir,  
Te conduis à la Cour fans crainte & fans espoir:  
NECKER, permettras-tu que, de ces bords sauvages,  
Où tes Concitoyens vivent heureux & fages,  
Du fein de ces rochers, reste affreux du chaos,  
Où le Rhône en grondant fait écumer ses flots,  
Et d'où cent monts blanchis fur l'abîme de l'onde  
Semblent montrer aux yeux les murailles du monde;  
Deux mille Infortunés devenus orphelins,  
Te parlent par ma voix, & te tendent les mains?

Moitié fils de Calvin, & moitié fils de Rome,  
Leur fort, pour bienfaiteur, est d'avoir un grand Homme.  
Un grand Homme le fut; son esprit créateur  
Faisant de son Domaine un asyle au Malheur,  
Assembla sous ses yeux les Arts en colonie.  
C'est à toi d'achever l'œuvre de son génie;  
A toi de consoler, d'affermir à jamais  
Ce Peuple d'Artisans conquis par ses bienfaits.  
La mort, l'affreuse mort l'enlève à cette rive,

Mais il vit dans ton cœur : entends sa voix plaintive.  
Il t'implore pour eux. L'ombre de ses lauriers,  
Tandis qu'il a vécu, couvrait leurs ateliers.  
Privés de leur soutien, l'Etat devient leur père :  
Rends-les heureux du bien que ta sagesse opère.  
A force de bienfaits, montre-leur qu'il est doux  
De vivre sous un Roi qui ne vit que pour nous :  
A force de bienfaits, attache à la Patrie  
Leurs talens, leurs travaux, leur cœur, leur industrie.

COLBERT qui parmi nous appella les beaux-Arts ;  
Colbert aurait sur eux arrêté ses regards.  
Tous les soins à-la-fois occupaient sa grande ame.  
Le même esprit te meut, le même amour t'enflamme :  
Les enfans de l'Etat te sont chers comme à lui :  
Ministre & Citoyen, tu seras leur appui.  
Souviens-toi que ta plume avec tant d'énergie  
Nous a peint son esprit, ses vertus, son génie,  
Que le tems de nos cœurs ne pourra l'effacer :  
Qui le loua si bien, devait le remplacer.

La France lui dut tout : il sera ton modèle.  
Terray l'aimait pour lui ; tu l'aimeras pour elle.  
Dès long-tems on t'a vu, nourri de ces leçons,  
Te montrer hautement protecteur des moissons.  
Tu défendis le Peuple ; & ce Peuple qui t'aime,  
Eut du pain par justice, & non pas par système :  
Ton système est celui de faire des heureux.

Qu'au Nord de l'Amérique un Despotisme affreux  
 Seme le désespoir, le meurtre, le carnage,  
 Ecrafe & foule aux pieds un Peuple libre & sage :  
 Ces crimes, ces horreurs, hélas! font quelquefois  
 Les maux qu'ont fait germer les Ministres des Rois :  
 Mais qu'un Edit touchant dicté par la sagesse,  
 Arrosé dans nos mains de larmes de tendresse,  
 Nous montre le bonheur éclos sur le Berry ;  
 Comme un Dieu bienfaisant son Auteur est chéri ;  
 Et les Français pour lui n'ont qu'une voix qui crie ,  
 Qui le bénit, l'admire, & qui le remercie.

LA FORCE DE L'EXEMPLE.

**E**ST-IL un mensonge qui vaille  
 Le moindre trait de vérité !  
 En vrai Soldat, plein de gaîté,  
 Cléon racontait à Verfaille  
 Comme il eut un bras emporté,  
 Dans je ne fais quelle bataille.  
 Un sien neveu de s'attendrir :  
 Bon, dit Cléon ! tu me ferais mourir !  
 Et pour un bras, je croirais que l'on raille.  
 CASTRIES n'a-t-il pas bravé de tels malheurs ?  
 Il fait comment les boulets nous les frisent,  
 Et SÉGUR ! est-il donc de ces Prédicateurs  
 Qui ne font jamais ce qu'ils disent ?

## L E S É P O Q U E S.

**L**ORSQUE Buffon, de la Nature,  
Nous offre les tableaux divers,  
Et fait à grands traits la peinture  
Des Epoques de l'Univers;  
Séduit par l'heureuse magie,  
Le brillant de son coloris,  
Vingt fois j'ai relu ses Ecrits;  
Il en est une qu'il oublie.

C'est l'époque où tant de bons Rois,  
Assis sur les Trônes du monde,  
Rendent à l'homme tous ses droits,  
Et dont la gloire ne se fonde  
Que sur les Arts & sur les Loix :

Où tenant le Sceptre & la Lyre,  
De ces Monarques le Nestor,  
Des Légions de son Empire,  
Est moins le Roi que le Major:  
Où tout-puissant, pour être juste,  
De son Pays il est encor,  
Le Virgile ainsi que l'Auguste.

Jusques dans le Nord étonné,  
Le Génie a porté sa flamme,

## P O É S I E S

CATHERINE a donné son ame  
 Au Corps que Pierre avait créé.  
 Un autre Gustave fait être  
 De son pouvoir l'unique auteur ;  
 De son Peuple il devient le maître ,  
 Le Père & le Législateur.

Et celui qu'à bon droit on nomme ,  
 Le Marc-Aurèle des Germains ,  
 A préféré le titre d'homme ,  
 Au nom de Maître des humains.  
 Lorsque devant une Couronne ,  
 La Vérité veut se cacher ,  
 Il l'appelle près de son Trône ,  
 Et lui-même va la chercher.

La France voit sa jeune Reine ,  
 Par les nœuds d'un Hymen chéri ,  
 Mêler au sang du Grand HENRI ,  
 Le sang d'Autriche & de Lorraine ;  
 Dans un Fils objet de nos vœux ,  
 Et dont nos cœurs suivront les traces ,  
 Perpétuer pour nos neveux  
 Toute la splendeur des trois Races ;  
 Et cacher ces noms glorieux  
 Sous le voile charmant des Graces.

Le Patron de la Liberté ,  
 LOUIS, vengeur de l'Atlantide ,



Contre un oppresseur irrité,  
 Prête sa force & son Egide;  
 Dans un âge si redouté,  
 Jouit d'une gloire si pure.  
 Le pouvoir de la Royauté,  
 Dans ses mains devient la mesure  
 Du bonheur de l'Humanité:  
 Voilà pour la Postérité,  
 Les Epoques de la Nature.

---

*A Mademoiselle D E \* \* \*, le premier jour  
 de Janvier.*

**N**OUVEL An, jour bien ennuyeux  
 Quand on fait sa cour d'étiquette;  
 Nouvel An, jour bien précieux  
 Lorsque c'est à vous qu'elle est faite.

Des dons de la Fortune, & de dix-huit printems,  
 Votre naissance est embellie.  
 Vous avez tous les agrémens  
 Qui font naître & mourir l'Envie,  
 Esprit, Beauté, Graces, Talens.

En naissant, vous fûtes lotie  
 De tous les biens, profitez-en.  
 D'autres Etrences sont d'un an;  
 Mais les vôtres sont pour la vie.

*A Miss GORING.*

**E**TRE belle, instruite & modeste,  
 Connaître ses devoirs, oublier tous ses droits ;  
 Avoir une grace céleste,  
 Et des talens jusques au bout des doigts :

Lire Milton, & le Tasse, & Voltaire,  
 Et puis y joindre le bonheur  
 D'être Anglaise & fille d'un Père  
 Vrai Philosophe, homme d'honneur :

De tout ce qu'on admire, on respecte & l'on aime,  
 Offrir, à quatorze ans, l'assemblage étonnant :  
 Ce qui paraissait un problème,  
 Cesse de l'être en vous voyant.

*A Monseigneur le Prince DE CONDÉ, créé  
 COLONEL-GÉNÉRAL de l'Infanterie Française  
 & Etrangère.*

**N**os Soldats aujourd'hui ne font qu'un bataillon ;  
 C'est le Fils des Héros, c'est CONDÉ qui les mène.  
 On se plaît à voir un BOURBON  
 Qui, bravant les dangers où la valeur entraîne,  
 Sait commander comme Turenne,  
 Et qui se bat comme Crillon.

## V E R S

*A M. le Marquis DE VILLETTE, sur la  
naissance de sa première Fille, le 13 Juin 1781.*

**T**OI qui, de Tibulle, toujours  
As, de si près, suivi les traces ;  
Enfant gâté par les Amours,  
Par les Muses, & par les Graces :

Toi qui pourrais t'énorgueillir  
Des heureux dons de Polymnie,  
Et fuis les lauriers du Génie  
Pour la peine de les cueillir :

Epoux, des époux le modèle,  
Tu vas changer de volupté,  
Et, dans ta carrière nouvelle,  
Joindre, au plaisir d'être fidèle,  
Celui de la Paternité.

BELLE ET BONNE, en devenant mère,  
Voit son bonheur se confirmer.  
Elle te donne une Héritière ;  
C'est un présent que l'Art de plaire  
Fait, en ce jour, à l'Art d'aimer.

Par M. GUYÉTAND.

## S T A N C E S

*A ma Femme.*

**L**E char qu'attelent les Heures  
A, dans son rapide cours,  
Du Dieu qui préside aux Jours,  
Atteint les douze demeures;

Depuis que l'aveugle Sort  
Frappait ta fille chérie,  
Faible aurore évanouie  
Dans les ombres de la Mort.

L'Aquilon, dans sa furie,  
Arrache un tendre bouton,  
L'espoir du riant vallon;  
Et la Rose en est flétrie.

Ainsi nous voyons pâlir  
Le doux éclat de tes charmes.  
Tu vas les ensevelir  
Dans la tristesse & les larmes.

Tel, de son azur tremblant,  
Dans un ciel couvert d'orage,  
Un rayon faible & mourant  
Colore un sombre nuage.

## D I V E R S E S.

331

L'Amour préparait des fleurs  
Pour ta couche nuptiale ;  
Et l'Aurore matinale  
La trouve humide de pleurs.

Tu marchais environnée  
Des Ris, des folâtres Jeux ;  
Et leur troupe abandonnée  
N'ose paraître à tes yeux.

Les accords de Polymnie  
Fatiguent ton cœur blessé.  
Ton esprit même est lassé  
Du fel piquant de Thalie.

Si l'impitoyable Hiver  
A, des antres de Scythie,  
Etendu sa main de fer  
Sur la Nature engourdie ;

Bientôt les douces chaleurs  
Fléchiront sa tyrannie,  
Zéphire offrira des fleurs  
A. Cybelle rajeunie.

Si le Chasseur inhumain  
Brise la tendre couvée  
Qui reposait sous le sein  
De Philomèle éplorée ;

## P O É S I E S

Dans ses douloureux regrets ,  
 Cette mère infortunée  
 Fait retentir les forêts  
 De son accent lamentable :

Mais, le Printemps de retour ,  
 Philomèle est sous l'ombrage ;  
 Et l'écho de ce bocage  
 Redira des chants d'amour.

## V E R S

*Ecrits au bas du Portrait gravé du PRINCE-  
 ROYAL de Prusse.*

**D**U Neveu de Titus, du Neveu d'Alexandre,  
 Voici le parfait médaillon ;  
 Et le Burin a su nous rendre  
 Mars sous les traits d'un Apollon.

## V E R S

*Pour être mis au bas du Portrait de M.  
 CHARLES.*

**D**E l'Océan des Airs, brillant Navigateur,  
 CHARLES, par ses succès, a défarmé l'Envie,  
 Et fait encor, par un style enchanteur,  
 Joindre la Plume aux ailes du Génie.



---

*A M. DE VILLETTE, sur le jugement sévère  
qu'il avait porté d'un Recueil de Poésies.*

OUI je devais, pour mon honneur,  
Cacher ces lambeaux littéraires :  
Dans des Tablettes solitaires,  
Je devais me borner à répandre mon cœur ;  
Et je sens qu'il est fou de risquer son bonheur  
Sur des chances épistolaires.

Si cependant on était sûr  
D'amener les dez favorables ;  
Si comme vous, Marquis, d'un crayon aussi pur,  
On colorait des vers aimables ;  
Si comme vous, dans un petit Livret,  
D'un format Anacréontique,  
Du Pinde atteignant le sommet,  
On méritait le siège Académique ;  
Si comme vous, en se jouant,  
Lutinant le plaisir, souriant à la gloire,  
On se trouvait, en se divertissant,  
Dans le chemin qui mène au Temple de mémoire :  
Alors pour se produire, on aurait ses raisons :  
Mais l'excuse n'est pas commune ;  
Vous en avez mille au lieu d'une ;  
Et si dans vos écrits, vous donnez des leçons,  
Vous entendre est encore une bonne fortune.

Ainsi vous ignorez tous les désagrémens  
 Qu'on rencontre en faisant la cour aux neuf Pucelles,  
 Et vous êtes comme ces gens  
 Qui n'ont point trouvé de cruelles.

Pour moi qui de rimer eus la démangeaison  
 Qu'avait ce fameux l'Empirée  
 Dont parle le joyeux Piron ;  
 Qui, dès mes jeunes ans, arborai la livrée  
 Des Valets-de-pied d'Apollon ;  
 Moi dont la Muse séparée  
 Des Rimailleurs de l'Hélicon,  
 Et casanière, & retirée,  
 Préluda sans prétention ;  
 J'espérais avoir le pardon  
 D'une faute presqu'ignorée.

Mais vous avez réveillé durement  
 Ma Muse par vous fustigée  
 Qui s'endormait en me dictant  
 Une chanson trop négligée.

J'honore vos talens ; traître, vous le savez :  
 Qu'ai-je donc fait qui vous irrite ?  
 Non, je ne dois pas être à vos yeux sans mérite :  
 Je sens celui que vous avez.  
 Ainsi j'ai du moins l'avantage,  
 Lorsque vous me mordez impitoyablement  
 De rendre justice au talent

Que, dans votre Volume, on trouve à chaque page.

Mais fallait-il en faire usage

Pour me tancer si vertement,

Moi, l'Auteur d'un petit Ouvrage?

C'est l'aigle qui d'en haut descend, avant l'orage,

Pour étrangler un pigeon innocent.

Dans ses Feuilles judicieuses,

L'Aristarque du peuple Auteur,

M'a bien voulu faire l'honneur

De m'accorder quelques lignes flatteuses;

Je furnageais sur le fleuve fatal,

Et j'échappais au ridicule :

Mais quand je suis loué par Juvénal,

Je suis rudoyé par Tibulle.

Par *M. le Comte* DE TILLY.

## R É P O N S E.

QUE de charmantes ironies!

Qu'ai-je fait pour les mériter?

Avec l'art des Coquetteries

Vous savez bien les apprêter.

Ai-je eu la coupable malice

De vous causer un déplaisir;

Moi qui goûtais avec délice

Le fruit de votre heureux loisir?

Le dépit monta votre Lyre ;  
La colère vous fait honneur :  
Et ces vers qu'elle vous inspire ,  
Sont au profit de mon Lecteur.

Votre vengeance a tous les charmes  
Du bel-Esprit & du bon cœur.  
Sans peine je vous rends les armes ;  
Et j'embrasse en vous mon vainqueur.

Vous m'ajournez sur le Parnasse ;  
Mais, j'oserais le soupçonner ,  
C'est pour montrer la bonne grace  
Que vous avez à pardonner.

Soldat du Pinde & de Cythère ,  
J'y paraissais au dernier rang :  
Je faisais la petite-guerre ;  
Je ne suis plus que Vétéran.

Amant fortuné que vous êtes  
Et des Graces & des neuf-Sœurs ,  
Elles écoutent mes fleurettes ,  
Et vous accordent leurs faveurs.

Pour moi cette gloire est un fonge :  
Mais vous êtes prédestiné ;  
Et c'est à vous qu'il est donné  
De réaliser un menfonge.

## M A C O N V A L E S C E N C E.

**E**NFIN je renais à la vie  
Par les soins consolans que je reçois de vous,  
Vous fidèle moitié d'un trop volage époux ;  
Mais dont le cœur vous a toujours suivie.  
J'ai vu votre esprit alarmé :  
Les pleurs du sentiment baignaient votre visage ;  
Le sentiment m'a ranimé.  
Ah ! malgré la Richesse & son rare avantage ,  
Il n'est point de bonheur pour qui n'est pas aimé.  
C'est par vous & pour vous qu'aujourd'hui je respire.  
Long-tems pour le plaisir j'ai pris l'illusion :  
Mais le voile , à mes yeux , pour jamais se déchire ;  
Et je vous fais honneur de ma conversion.  
Vous tenez , en vos bras , notre Fille chérie ,  
Ce jeune & frêle Rejeton ;  
Comme une Rose épanouie  
Ombrage son tendre Bouton.  
Si , quelque jour , le Ciel prospère  
Lui garde un Destin fortuné ;  
Qu'à soi-même toujours sévère ,  
Contente d'avoir pardonné ,  
Elle ait ce charmant caractère  
Que la Nature a dessiné  
Sur le visage de sa Mère ;  
Et les Dieux m'aurent tout donné.

*À M. le Marquis DE VILLETTE, sur la  
première Édition de ses Œuvres.*

**J**E l'ai lu, ce Recueil charmant  
Dont l'Amitié me gratifie.  
Par-tout j'y reconnais l'Amant  
Et le Chantre heureux de Délie.  
Sa mollesse avec son génie  
Y semblent inspirer vos chants ;  
Et suivant de si près ses traces,  
Vous nous offrez, dans vos beaux ans,  
Alcibiade par les graces,  
Et Tibulle par les Talens.  
Poursuivez la double carrière  
Et des Muses & des Amours.  
Loin de vous, laissez en arrière  
Tous ces Rivaux féconds & lourds  
Dont le volumineux bagage  
Arrête la rapidité :  
C'est avec petit équipage,  
Qu'on vole à l'Immortalité.  
Comme Chaulieu, malgré l'Envie,  
Modèle de nos Beaux-Esprits,  
Par votre Œuvre courte & polie,  
Vous avez remporté le prix,  
Sans passer par l'Académie.

Par M. ARTAUD.



## A S A M A J E S T É

## L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

*Sur les Honneurs qu'elle rend à la mémoire  
de M. DE VOLTAIRE.*

Ainsi, quand les Traités, ainsi quand ton Armée  
Ont, au gré de tes vœux, brisé, de la Crimée,  
Le joug avilissant ;  
Quand ton Aigle, au Bosphore, a montré ta Puissance ;  
Et, jusques dans Byfance,  
Fait pâlir le Croissant :

Quand, de l'Est, au Couchant ; du Midi, jusqu'à l'Ourse ;  
Le Commerce & les Arts, ouvrant une autre source  
Au Bonheur des Humains ;  
Tes Vaisseaux, en cent lieux, répandus sur les ondes,  
Apprennent aux deux Mondes  
A se donner les mains :

Et quand, de tes Sujets à la fois occupée,  
Tu joins l'Olive au Sceptre, & le Code à l'Epée,  
Et l'Exemple à la Loi ;  
Et vois également, dans la Paix & la Guerre,  
Les Trônes de la Terre  
S'abaïffer devant toi :

O Fille de Ninus ! véritable Héroïne ;  
 O toi , nouvelle Afrée ! Auguste CATHERINE ,  
     Dont l'Empire est chéri !  
 Toi , dont le Règne heureux & dont le nom rappelle  
     Titus & Marc-Aurèle ,  
     Et le dernier Henri !

Tu veux donc partager les rayons de ta gloire ,  
 Et fonder , de tes mains , un Temple à la mémoire  
     Du plus grand des Mortels !  
 Tu veux que , chez les Morts , son ombre consolée ,  
     Au lieu d'un Mausolée ,  
     Reçoive des Autels !

Des Tyrans qui du Peuple ont été les sangsues ,  
 Trop souvent honorés , du poids de leurs Statues ,  
     Ont chargé l'Univers ;  
 Hélas ! & des Français le Sophocle & l'Homère  
     N'obtient pas une bière ,  
     Au fond de nos déserts !

Il n'est plus. Mais son ame a passé dans ton ame ;  
 Son ombre , en ton Palais , va du feu qui t'enflamme ,  
     Embrafer tous les Czars.  
 Ses Livres , ses Compas , ses Crayons & sa Lyre ,  
     Au sein de ton Empire ,  
     Vont porter les Beaux-Arts.

Sur le front de l'Europe , on verra son Image ,  
 En faveur des Humains , invoquer d'âge en âge  
 La Justice & les Loix :  
 On verra ses Ecrits , on verra son Génie ,  
 Montrer à la Ruffie ,  
 Le modèle des Rois.

Il a dit : » Conquérens , vous déssolez la Terre :  
 » Vos Soldats sont armés des flèches du Tonnerre ,  
 » Vos Etats ravagés :  
 » Frémissez. L'Eternel vous fit ce que nous sommes.  
 » Vos Sujets sont des hommes ;  
 » Et vous les égorgez !

» Mortels , vous qui tenez le glaive & la balance ,  
 » Vous pouvez , d'un seul mot , sur un Etre qui pense ,  
 » Appeller le trépas :  
 » Mais tremblez. Entendez , en jugeant le coupable ,  
 » La voix épouvantable  
 » Du malheureux Calas.

» Et vous , Persécuteurs , dont le bras fanatique ,  
 » Pour de vains argumens , dans un cœur hérétique ,  
 » Plonge un fer affassin ;  
 » Pleurez l'horrible nuit où la même Furie  
 » Déchira ma Patrie  
 » Et lui perça le sein. «

342 POÉSIES DIVERSES.

Il cita devant lui les Héros de l'Histoire ;  
Pâles devant sa plume , ils ont vu de leur gloire

Le phantôme abattu.

Armé de l'Eloquence & d'un courroux sublime ,

Il poursuivit le Crime ;

Il vengea la Vertu.

Couronné par la France , & Maître du Théâtre

Où la Ville , & la Cour , & le Peuple idolâtre

Applaudit à-la-fois ,

L'Humanité , par lui , les Mœurs sont sur la Scène ;

Les Jeux de Melpomène

Sont l'Ecole des Rois.

Sa pensée a , de l'Homme , étendu la pensée ;

Sa main a , soixante ans , porté le Caducée

Et le Sceptre des Arts ;

Et soixante ans couvert des lauriers du Génie ,

Son front a , de l'Envie ,

Abaisé les regards.

Il a fait des heureux. Ses bienfaits en silence ,

Du Pauvre , dans Ferney , consolait l'indigence ;

On le pleure aujourd'hui :

La Gloire l'a reçu. Ses clartés immortelles ,

Et ses brillantes aîles

Se reposent sur lui.

*F I N.*

---

---

# T A B L E.

**A**VERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR. Nous avons  
pensé que la Réimpression, *page v*  
DISCOURS HISTORIQUE *sur le Règne de*  
CHARLES V. L'Histoire du Genre-humain, 1  
PREMIÈRE PARTIE. Le Prince, que les droits de sa  
naissance élèvent, 3  
SECONDE PARTIE. Le Dauphin, parcourant la  
France, n'avait vu, 15  
A. S. A. S. *Monseigneur le Prince* DE CONDÉ. C'est au  
Petit-Neveu de HENRI IV, 29  
DISCOURS HISTORIQUE *sur le Règne de* HENRI IV.  
On se plaît à lire la vie des grands Hommes, 31  
PREMIÈRE PARTIE. Avant de parler du Prince, 33  
SECONDE PARTIE. Si les hommes pouvaient se  
donner des Maîtres, 47  
LE SOIR. O Nuit! précipite tes ombres, 61

## L E T T R E S D I V E R S E S.

LETTRE I. *De M. DE VOLTAIRE, à M. le Marquis*  
*DE VILLETTE.* Vous savez penser comme écrire, 65  
LETTRE II. *Au même.* Vous êtes encore plus aimable  
que je ne disais, 67  
LETTRE III. *Au même.* Le vieux malade, 70  
LETTRE IV. *Au même.* Les inflammations, 73  
LETTRE V. *Au même.* Il y long-tems, Monsieur, 75

que je médite de vous écrire,	75
LETTRE VI. <i>Au même.</i> J'ouvre une caisse, Monsieur,	
j'y vois,	77
LETTRE VII. <i>Au même.</i> Je vous pardonne, mon cher	
Marquis, d'avoir oublié,	79
LETTRE VIII. <i>Au même.</i> C'est vous, mon cher Enfant,	
qui m'avez appris,	81
LETTRE IX. <i>Au même.</i> Je crois vous avoir déjà dit	
de quelle manière,	83
LETTRE X. <i>Au même.</i> Votre sage Héros, très-peu	
terrible en guerre,	86
RÉPONSE. Le secret d'ennuyer,	89
LETTRE XI. <i>Au même.</i> Quand l'Abbé de Chaulieu &	
le Marquis de la Fare,	91
LETTRE XII. <i>A M. DE LAUNAY, Maître des Requêtes.</i>	
Salut au brillant & solide Auteur,	93
LETTRE XIII. <i>De M. le Marquis DE VILLETTE, à</i>	
<i>M. DE VOLTAIRE.</i> En vous voyant hier, Monsieur,	95
LETTRE XIV. <i>Au même.</i> A quelque chose près, mon	
cher Maître,	98
LETTRE XV. <i>A M. le Comte DE LA TOURAILLE.</i>	
Très-digne Gentilhomme,	101
LETTRE XVI. <i>Au ROI de Prusse.</i> SIRE, le nom seul	
de FRÉDÉRIC inspire,	105
LETTRE XVII. <i>A M. D'ALEMBERT.</i> Vos nouvelles	
ont beaucoup diverti M. de Voltaire,	108
LETTRE XVIII. <i>A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.</i>	
Puisque vous n'arrivez pas,	113



T A B L E. 345

LETTRE XIX. <i>Au même.</i> Vous avez dû recevoir,	117
LETTRE XX. <i>A M. D'HELL.</i> J'ai reçu, avec bien de la reconnaissance,	122
LETTRE XXI. <i>A M. LE PELLETIER DE MORFON- TAINÉ.</i> C'est un Proconsul tel que vous,	125
LETTRE XXII. <i>De Madame la Marquise D'ANTREMONT à M. DE VOLTAIRE.</i> J'ai reçu, Monsieur,	129
LETTRE XXIII. <i>A M. le Marquis DE VILLETTE.</i> Monsieur, vous ramenez dans Paris,	131
LETTRE XXIV. <i>De M. DE VILLETTE à M. PALISSOT.</i> Je n'ai trouvé, Monsieur, qu'en arrivant ici,	137
LETTRE XXV. <i>A Madame la Comtesse DE C...</i> Vous êtes trop vive,	140
LETTRE XXVI. <i>A M. l'Abbé REMI.</i> Puisque je suis dans la solitude,	145
LETTRE XXVII. <i>A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.</i> Je vous ai promis, mon cher Marquis,	151
LETTRE XXVIII. <i>A M. DE CORANCÈS.</i> Je suis dans le voisinage d'une petite Ville,	155
LETTRE XXIX. <i>A Madame la Marquise DE VILLETTE.</i> Voilà le bon Abbé Remi qui nous arrive,	161
LETTRE XXX. <i>A M. DE LAUNAY, Intendant de CAEN.</i> J'ai lu, Monsieur, avec un vrai plaisir,	167
LETTRE XXXI. <i>Aux AÉRONAUTES.</i> Messieurs, j'ai fix mille ans,	171
LETTRE XXXII. <i>A M. le Marquis DE VILLEVIELLE.</i> Vous vous souvenez de la réponse,	176
LETTRE XXXIII. <i>A M. DE CORANCÈS.</i> La Ville de	

Dole vient d'élever un Monument,	179
LETTRE XXXIV. <i>A un Anglais.</i> Enfin me voilà au Palais-Royal,	183
LETTRE XXXV. <i>Sur le Voyage Pittoresque de NAPLES &amp; de SICILE.</i> Rien n'égale le luxe de cet Ouvrage,	187
LETTRE XXXVI. <i>A M. NECKER.</i> Permettez, Monfieur, que je mêle ma voix,	197
RÉPONSE <i>de M. NECKER.</i> J'ai reçu de vous, Monfieur, dans toutes les occasions,	200
LETTRE XXXVII. <i>Sur le SALLON de 1785.</i> Le Tableau le plus impofant représente Priam,	102
LETTRE XXXVIII. <i>A M. DE MEISTER.</i> Vous voilà donc fatigué de la féchereffe,	211
LETTRE XXXIX. Je n'entends parler que de Bals, de Modes,	214
LETTRE XL. Je fors d'une représentation,	218
LETTRE XLI. Je reviens à mon texte,	224
LETTRE XLII. Si le Nécrologe eft destiné,	229
LETTRE XLIII. <i>De M. JANVIER de St-Claude.</i> En lifant le Nécrologe de M. Roffet,	235
LETTRE XLIV. Je ne connais point personnellement M. Janvier,	238
LETTRE XLV. Il eft fouvent queftion de Boileau,	242
LETTRE XLVI. <i>A M. le Comte DE GUIBERT.</i> J'ai à peine l'honneur d'être connu de vous,	247
RÉPONSE <i>de M. le Comte DE GUIBERT.</i> La mort de ma mère,	250
LETTRE XLVII. Je me fuis quelquefois avifé,	252

T A B L E. 347

LETTRE XLVIII. *De Madame la Duchesse DE BRISSAC.*  
 Mon âge & mes infirmités, 256

P O É S I E S D I V E R S E S.

LA PATROCLÉE , *Traduction littérale. C'est ainsi*  
 qu'ils combattaient, 257

TRADUCTION LIBRE. Tandis que les Héros ,  
 défenseurs du Scamandre , 269

*A. S. A. S. le Prince DE CONDÉ. J'obéis, Monseigneur,*  
 à la nécessité , 276

AU ROI DE DANEMARCK. A l'Eloge d'un Prince  
 sage, 277

*A Madame DE POMPADOUR. Lorsque j'ai dit que la*  
 tendresse , 278

*A M. DE BEAUJON. De ce Temple des Arts, de ce*  
 doux Hermitage, *ibid.*

*A M. le Duc DE CHOISEUL. Pour la grace & la*  
 fermeté, 279

SUR *la Bataille DE FRIEDBERG. Malgré l'Enfer,*  
 l'onde & les vents, 280

CONTE. Jadis vivait à Carcaffonne, 281

VERS *mis au bas du Portrait DE VOLTAIRE. Ses*  
 talens l'ont déifié, *ibid*

MES SOUVENIRS. J'aimais l'enfant de la Nature, 282

EGLOGUE. Déjà l'Astre du jour, 283

*A Madame la Duchesse DE LA VALIÈRE. Va de ma*  
 part à LA VALIÈRE, 286

*A la même. J'ai promis à mon Roi,* *ibid*

RÉPONSE à une accusation intentée contre l'Auteur.	
Amant fidèle des neuf Sœurs ,	287
LA VEUVE AFFLIGÉE , Conte. Et puis comptez pour quelque chose ,	288
LE PRINTEMPS. Suis-moi , douce Mélancolie ,	289
Aux RUINES du Château de VERNEUIL. Restes de ce Palais , à l'Amour consacré ,	290
A Madame la Comtesse DE C.... Dans le monde on cherche à paraître ,	291
A M. DE LILLE. Malgré la Horde fanatique ,	292
A M. le Marquis DE VILLETTE. C'est donc toi , généreux Villette ,	293
A Madame DE ***. Un honnête & loyal ,	295
VERS sur le Sallon de Peinture , en 1777. Il est dans ce vaste Palais ,	296
VERS sur le Portrait de Madame DE CAZE. Quand on regarde ce Portrait ,	298
A Madame la Comtesse DE ROUHAULT. Ainsi vous me forcez à croire ,	<i>ibid</i>
A M. DE VOLTAIRE , qui m'avait envoyé une Montre. Je la reçois cette machine ,	299
RÉPONSE de M. DE VOLTAIRE. Mon Dieu ! que vos rimes en <i>ine</i> ,	301
A M. l'Abbé DE LA TOUR. Je vous connais , Abbé charmant ,	303
VERS mis au bas du Portrait de M. D'ALEMBERT. S'il parle , il fait prendre le ton ,	<i>ibid</i>
A Mademoiselle DE VARICOUR. Belle & Bonne , c'est	

T A B L E. 349

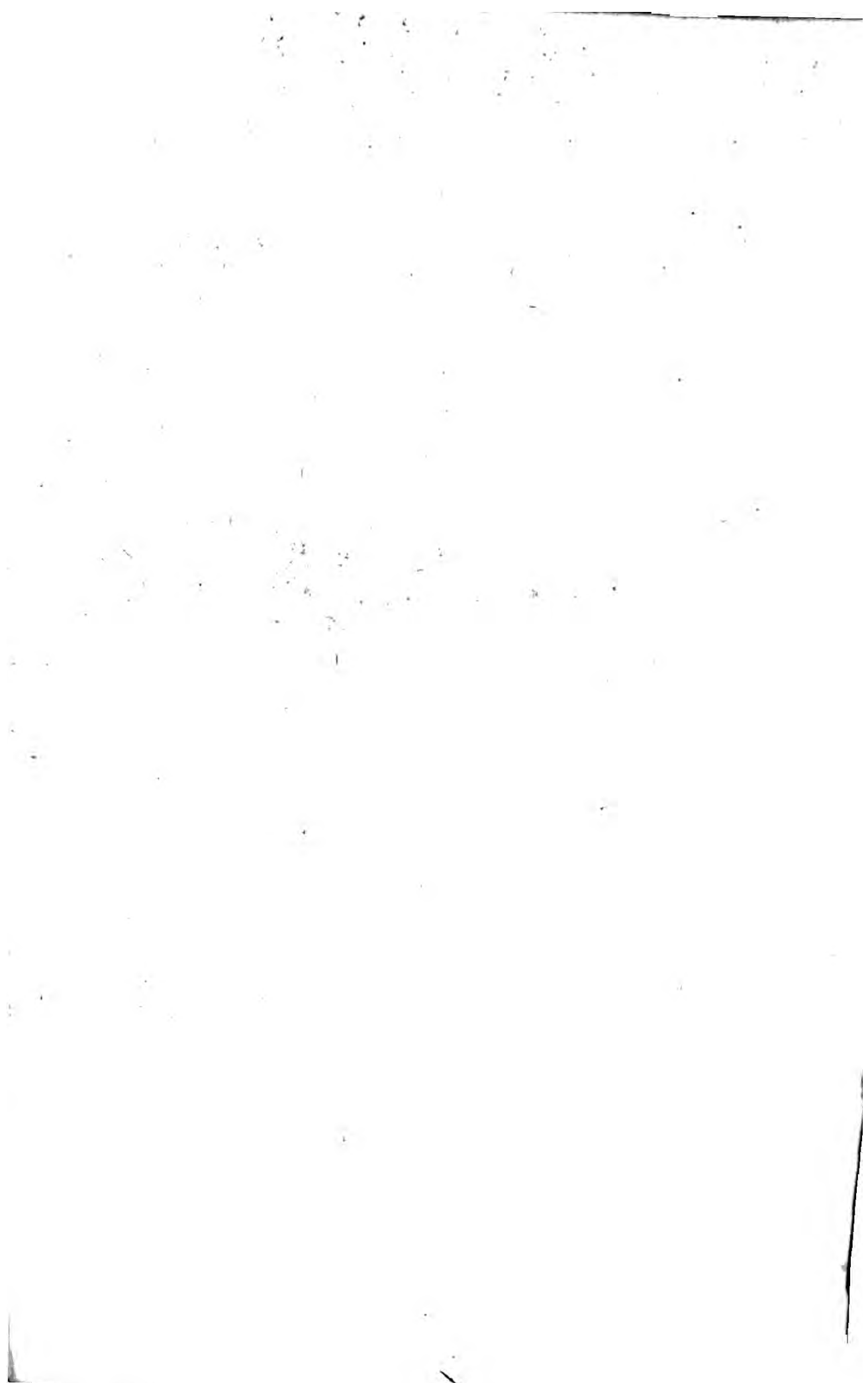
votre nom ,	304
<i>A M. le Marquis DE VILLEVIELLE. Ton esprit fin , ta</i>	
<i>modestie ,</i>	305
<i>A M. DE VILLETTE sur son mariage. Fleuve heureux</i>	
<i>du Léthé! j'allais passer ton onde ,</i>	306
<i>A M. DE VOLTAIRE , sur le Mariage de M. le Marquis</i>	
<i>DE VILLETTE. Vieillard prodigieux !</i>	307
<i>AUTRES VERS sur le même sujet. Qui fait se faire</i>	
<i>aimer , jouit seul de la vie ,</i>	309
<i>BILLET à Madame la Comtesse DE STROGONOF. La</i>	
<i>contrainte de l'Etiquette ,</i>	310
<i>RÉPONSE à un Compliment de M. DE VOLTAIRE. Es-</i>	
<i>tu d'ambre , dit un Bramin ,</i>	<i>ibid</i>
<i>ÉPITRE à M. DE VILLETTE. Salut au Tibulle ,</i>	311
<i>A M. DE VOLTAIRE , sur sa Convalescence. Le dernier</i>	
<i>souffle de la vie ,</i>	315
<i>VERS mis au bas du Portrait gravé de Madame DE</i>	
<i>VILLETTE. Elle eut Voltaire pour Parain ,</i>	<i>ibid</i>
<i>LES ADIEUX de M. DE VOLTAIRE. Adieu , mon</i>	
<i>cher Tibulle , autrefois si volage ,</i>	316
<i>RÉPONSE. Quand la Ville &amp; la Cour vous portent</i>	
<i>leur hommage ,</i>	317
<i>VERS faits à Sellières sur le Tombeau de M. DE</i>	
<i>VOLTAIRE. Le voilà ce grand Homme ,</i>	318
<i>LE VOYAGEUR ET L'HABITANT DE FERNEY ,</i>	
<i>Dialogue. Montrez-moi l'asyle touchant ,</i>	319
<i>A M. DE LA HARPE. Plus grand qu'Homère &amp;</i>	
<i>qu'Euripide ,</i>	320

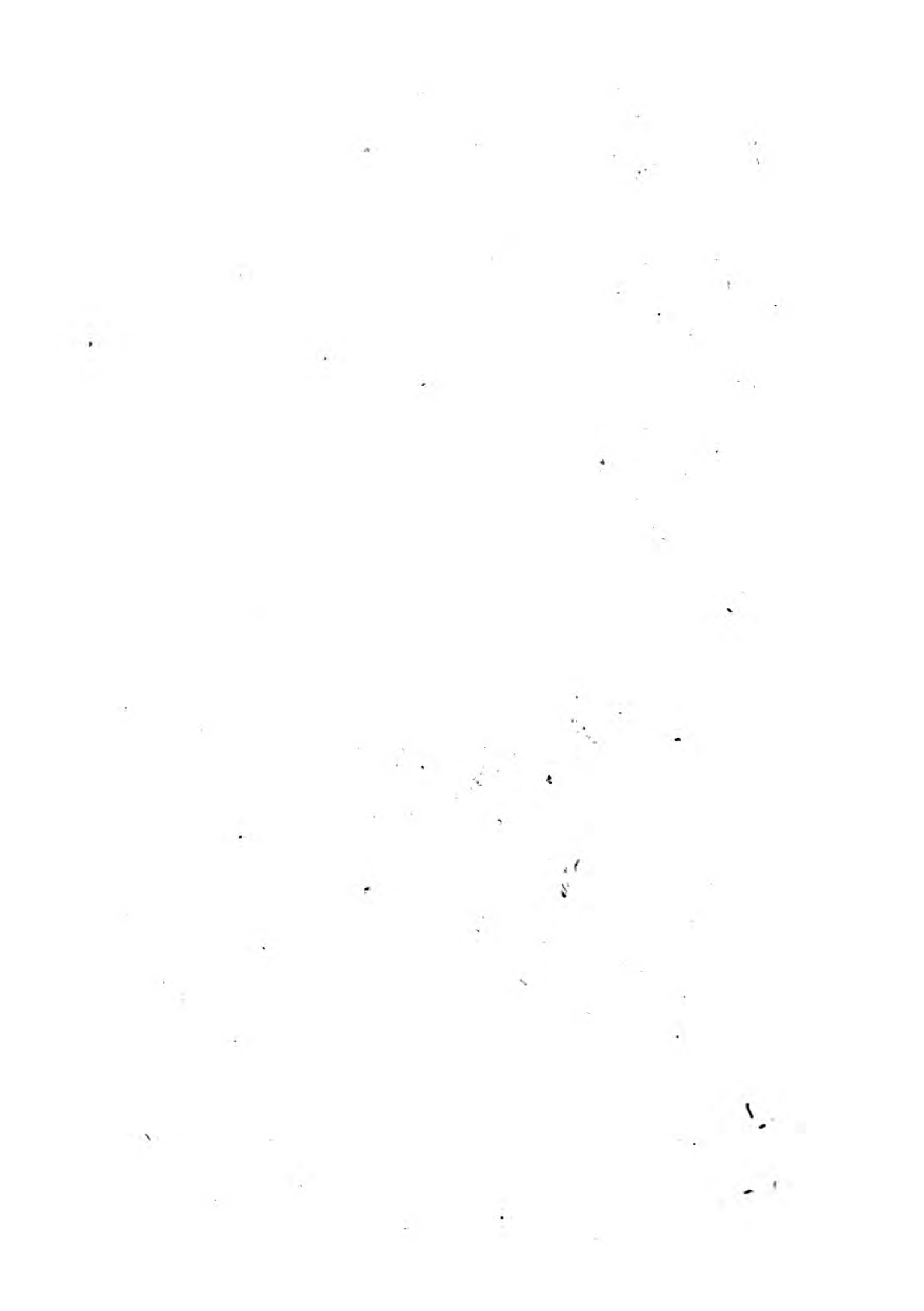
RÉPONSE de M. DE LA HARPE. L'amour-propre & votre Apollon,	321
REQUÊTE à M. NECKER. Toi qui fais, dans nos cœurs, ranimer l'espérance,	322.
LA FORCE DE L'EXEMPLE. Est-il un mensonge qui vaille,	324
LES ÉPOQUES. Lorsque Buffon, de la Nature,	325
A Mademoiselle DE ***. Nouvel An,	327
A Miss GORING. Etre belle, instruite,	328
A Monseigneur le Prince DE CONDÉ. Nos Soldats aujourd'hui ne font qu'un bataillon,	<i>ibid</i>
VERS à M. le Marquis DE VILLETTE. Toi qui, de Tibulle, toujours,	329
STANCES à ma Femme. Le Char qu'attellent,	330
VERS écrits au bas du Portrait gravé du PRINCE-ROYAL de Prusse. Du Neveu de Titus,	332
VERS pour être mis au bas du Portrait de M. CHARLES. De l'Océan des airs, brillant Navigateur,	<i>ibid</i>
A M. DE VILLETTE, sur le jugement sévère qu'il avait porté d'un Recueil de Poésies. Oui je devais,	333
RÉPONSE. Que de charmantes ironies!	335
MA CONVALESCENCE. Enfin je renaiss,	337
A M. le Marquis DE VILLETTE, sur la première Edition de ses ŒUVRES. Je l'ai lu, ce Recueil charmant,	338
A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, sur les Honneurs qu'elle rend à la mémoire de M. DE VOLTAIRE. Ainsi quand les Traités,	339

*Fin de la Table.*

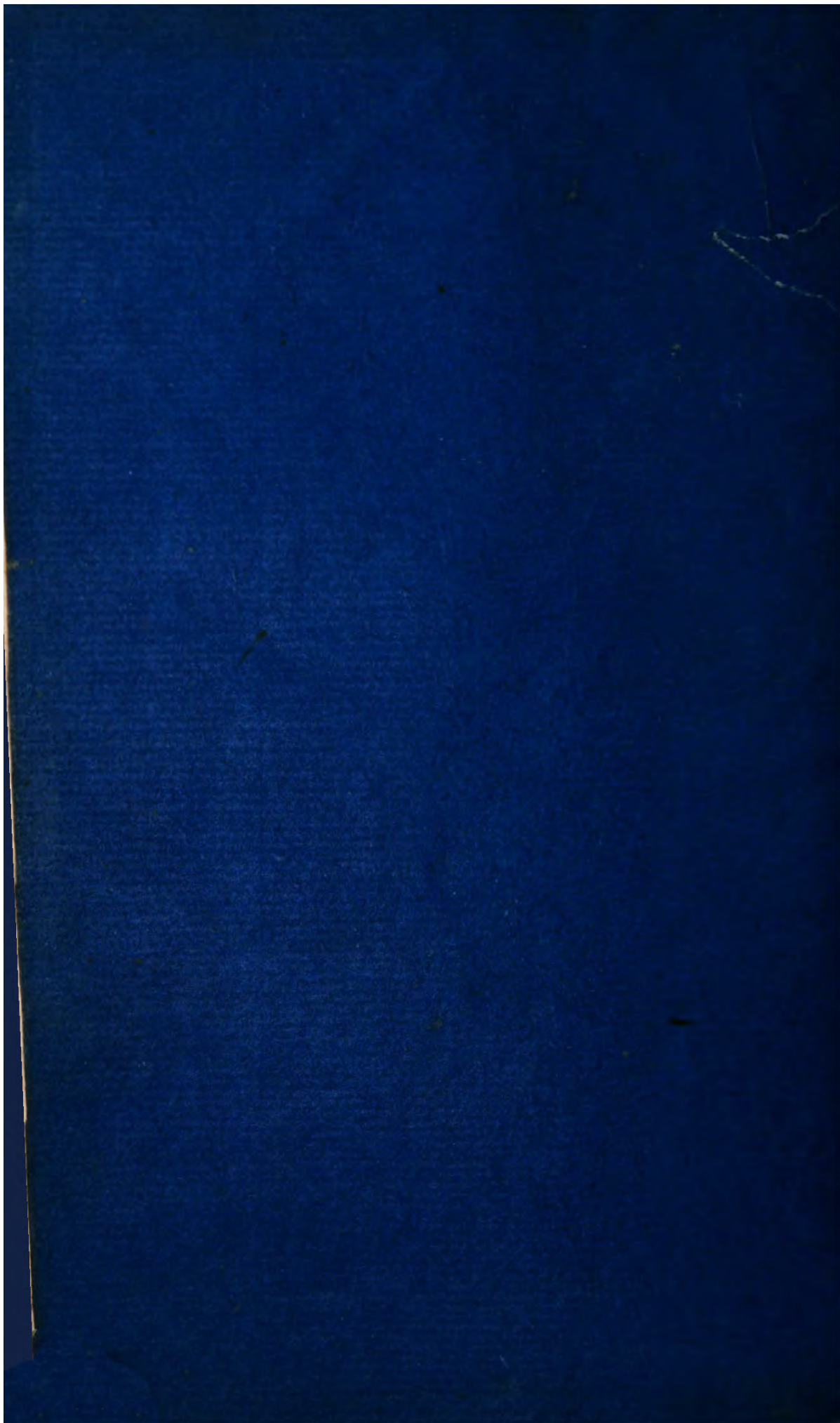
71721098







204





Vet. Fr. II B. 647



ZAHAROFF  
FUND



